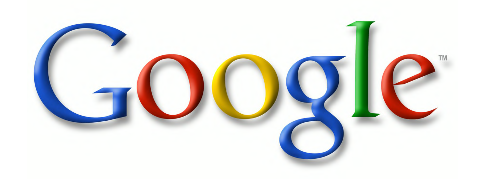
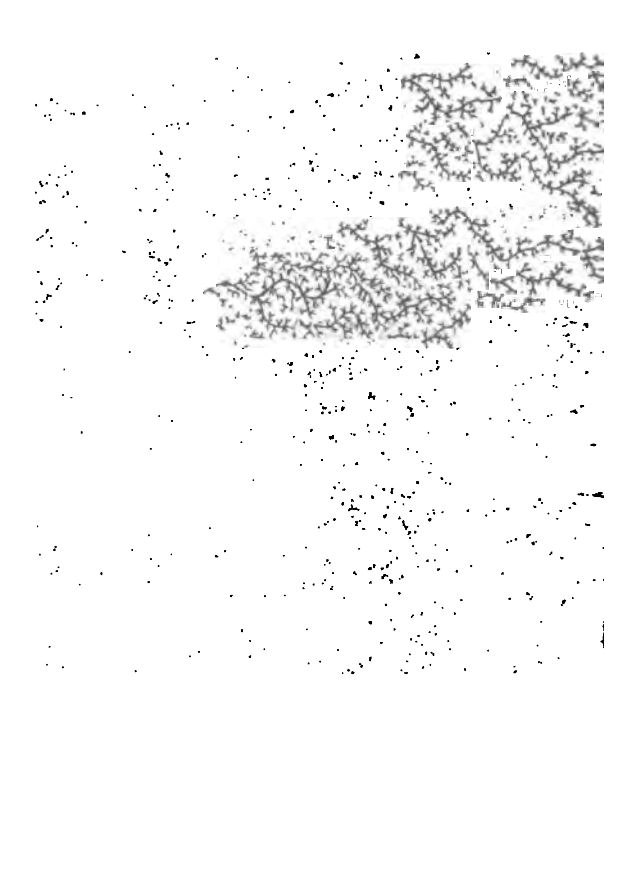




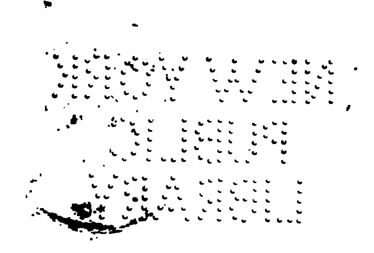


ŒUVRES

COMPLÈTES

E BOURDALOUE

TOME DEUXIÈME.



IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,

RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOURDALOUE,

COLLATIONNÉES

SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS.

AVENT. II.



Imprimerie de Béthune.

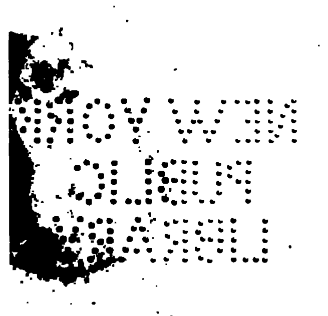
A PARIS,

AU BUREAU, PLACE SAINT SULPICE, N° 8;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE *DU POT-DE-FER* SAINT-SULPICE, 5.

1830.



AUTRE AVENT

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS.

SUR LA SAINTETÉ.

Mirabilis Deus in Sanctis suis. — *Dieu est admirable dans ses Saints.* Psaume 67.

Sire,

A considérer Dieu dans lui-même, nous ne pouvons dans lui-même l'admirer, parce qu'il est trop élevé au-dessus de nous et trop grand. Comme nous ne le connoissons sur la terre que dans ses ouvrages, ce n'est aussi sur la terre, à *proprement parler,* que dans ses ouvrages qu'il

est admirable pour nous. Or l'ouvrage de Dieu par excellence, ce sont les Saints; et par conséquent, disoit le prophète royal, c'est surtout dans ses Saints qu'il nous paroît digne de nos admirations: *Mirabilis Deus in Sanctis suis*.

En effet, de quelque manière que nous envisagions les Saints, Dieu est admirable en eux: et quand je m'en tiendrois au seul évangile de ce jour, qu'y a-t-il de plus admirable que d'avoir conduit des hommes à la possession d'un royaume par la pauvreté? que de leur avoir fait trouver la consolation et la joie par les pleurs et l'adversité? que de les avoir élevés par les humiliations au comble de la gloire, et, pour me servir de l'expression de saint Ambroise, de les avoir béatifiés par les misères mêmes? Car voilà, si je puis user de ce terme, les divins paradoxes dont le Saint-Esprit nous donne l'intelligence dans cette solennité, et que nous n'aurions jamais pu comprendre si les Saints que nous honorons n'en étoient une preuve sensible : voilà les miracles que Dieu a opérés dans ses élus : *Mirabilis Deus in Sanctis suis*.

J'ajoute néanmoins, mes chers auditeurs, *après saint Léon pape*, une chose qui me sem-

encore plus propre à nous toucher par ıtérêt que nous y devons prendre comme rétiens. Car Dieu, dit ce père, est particu-;rement admirable dans ses Saints, parce a'en les glorifiant il nous a pourvus d'un uissant secours, c'est celui de leur protection; t qu'en même temps il nous a mis devant les /eux un grand modèle, c'est l'exemple de leur vie : *Mirabilis Deus in Sanctis suis, in quibus nobis, et præsidium constituit, et exemplum*[1]. Je m'attache à cet exemple des Saints pour établir solidement les importantes vérités que j'ai à vous annoncer, et sans rien dire du secours que nous pouvons attendre d'eux, et que nous en recevons, je veux vous faire admirer Dieu dans la conduite qu'il a tenue en nous proposant ces illustres prédestinés dont la sainteté doit produire en nous de si merveilleux effets pour notre sanctification. Vierge sainte, reine de tous les Saints, puisque vous êtes la mère du Saint des saints; vous en qui Dieu s'est montré souverainement admirable, puisque c'est en vous et par vous qu'il s'est fait homme et qu'il s'est rendu semblable à nous, faites descendre sur moi ses

[1] *Leo in natali* S. Laurentii.

grâces. Il s'agit d'inspirer à mes auditeurs un zèle sincère, un zèle efficace d'acquérir cette sainteté si peu goûtée, si peu connue, si peu pratiquée dans le monde, et toutefois si nécessaire pour le salut du monde. Je ne puis mieux réussir dans cette entreprise que par votre intercession, et c'est ce que je vous demande en vous adressant la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

En trois mots, j'ai compris, ce me semble, trois sujets de la plus juste douleur, soit que nous soyons sensibles aux intérêts de Dieu, soit que nous ayons égard aux nôtres, quand j'ai dit que la sainteté, si nécessaire pour notre salut, étoit peu goûtée, peu connue et peu pratiquée dans le monde. Mais je prétends aussi vous consoler, chrétiens, quand j'ajoute que Dieu par son adorable sagesse a su remédier efficacement à ces trois grands maux, en nous mettant devant les yeux la sainteté de ses élus, et en les prédestinant pour nous servir d'exemples. Je m'explique.

Cette sainteté que Dieu nous commande, et sans laquelle il n'y a point de salut pour nous, par une déplorable fatalité trouve dans les esprits des hommes trois grands obstacles à vaincre, et qu'elle a peine souvent à surmonter:

savoir, le libertinage, l'ignorance et la lâcheté. Parlons plus clairement et plus simplement. Trois sortes de chrétiens dans le monde, par l'aveuglement où nous jette le péché et par la corruption du monde même, sont mal disposés à l'égard de la sainteté : car les libertins la censurent et tâchent à la décrier; les ignorants la prennent mal, et dans l'usage qu'ils en font, ou, pour mieux dire, qu'ils en croient faire, ils n'en ont que de fausses idées; enfin, les lâches la regardent comme impossible, et désespèrent d'y parvenir. Les premiers, malins et critiques, la rendent odieuse, et de là vient qu'elle est peu goûtée; les seconds, grossiers et charnels, s'en forment des idées, non selon la vérité, mais selon leur goût ou selon leurs sens, et de là vient qu'elle est peu connue; les derniers, foibles et pusillanimes, s'en rebutent et y renoncent dans la vue des difficultés qu'ils y rencontrent, et de là vient qu'elle est rare et peu pratiquée : trois dangereux écueils à éviter dans la voie du salut, mais écueils dont nous nous préserverons aisément, si nous voulons profiter de l'exemple des Saints.

Car je soutiens, et voici le partage de ce discours, *je soutiens que* l'exemple des Saints est *la plus invincible* de toutes les preuves pour

confondre la malignité du libertin, et pour justifier contre lui la vraie sainteté; je soutiens que l'exemple des Saints est la plus claire de toutes les démonstrations pour confondre les erreurs du chrétien séduit et trompé, et pour lui faire voir en quoi consiste la vraie sainteté; je soutiens que l'exemple des Saints est le plus efficace de tous les motifs pour confondre la tiédeur, beaucoup plus le découragement du chrétien lâche, et pour le porter à la pratique de la vraie sainteté. De là n'aurai-je pas droit de conclure que Dieu est admirable dans ses Saints, lorsqu'il nous les donne pour modèles? *Mirabilis Deus in Sanctis suis*. Je parle, encore une fois, à trois sortes de personnes dont il est aujourd'hui question de rectifier les sentiments sur le sujet de la sainteté chrétienne : aux libertins qui la combattent, aux ignorants qui ne la connoissent pas, aux lâches qui n'ont pas le courage de la pratiquer; et sans autre raisonnement je montre aux premiers que, supposé l'exemple des Saints, leur libertinage est insoutenable; aux seconds, que leur ignorance est sans excuse; aux derniers, que leur lâcheté n'a plus de prétexte : trois vérités que *je vais développer* : appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est de tout temps que la sainteté, et même la plus solide et la plus vraie, a été en butte à la malignité des libertins et à leur censure. C'est de tout temps qu'ils l'ont combattue comme ses plus déclarés ennemis; et c'est pour cela qu'ils ont tâché de se persuader et de persuader aux autres qu'il n'y avoit point dans le monde de vraie sainteté, ou qu'ils ont au moins affecté, en la confondant avec la fausse, de la décrier. Deux artifices dont ils se sont servis pour défendre, et, s'ils avoient pu, pour autoriser leur libertinage contre la sainteté chrétienne, qui néanmoins a toujours été et sera toujours devant Dieu et devant les hommes leur condamnation. Deux artifices que saint Jérôme a subtilement démêlés dans une de ses épîtres où il s'en explique ainsi : *Lacerant sanctum propositum, et remedium nequitiæ suæ arbitrantur, si nemo sit sanctus, si turba sit pereuntium, si omnibus detrahatur*[1]. Ce Père parloit en particulier de certains esprits préten-

[1] *Hieron. ep. lib.* 1. Ep. 45 juxta edit. Canisii.

dus forts qui, témérairement et sans respect, blâmoient la conduite de sainte Paule et le courage qu'elle avoit eu de quitter Rome pour aller chercher son salut dans la retraite et dans l'éloignement du monde. Ces paroles sont remarquables, et d'autant plus dignes d'être pesées, qu'elles expriment ce que nous voyons tous les jours arriver dans notre siècle. *Lacerant sanctum propositum* ; parce qu'ils raisonnent en mondains, disoit saint Jérôme, ils déchirent par leurs railleries, et même par leurs médisances, tout ce que les serviteurs de Dieu font de plus édifiant et de plus louable pour honorer Dieu. *Et nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit sanctus* ; ils croient leur libertinage bien à couvert, quand ils ont la hardiesse de soutenir qu'il n'y a point de saints sur la terre; que ceux qu'on estime tels ont comme les autres leurs passions et leurs vices, et des vices même grossiers; que les plus gens de bien sont comme eux dans la voie de perdition, et qu'on a droit de dire de tout le monde, que tout le monde est corrompu et perverti. Non seulement ils soupçonnent que cela peut être, mais ils s'assurent *que* cela est; et dans cette supposition, aussi *extravagante* que maligne, ils se consolent

comme si l'affreuse opinion qu'ils ont de tout le genre humain étoit la justification de leur iniquité, et devoit les guérir de tous les remords intérieurs qu'ils auroient infailliblement à essuyer, si le monde leur faisoit voir des hommes vraiment vertueux, et dont la vie exemplaire fût un reproche sensible de leur impiété et de leurs désordres : *Et remedium nequitiæ suæ arbitrantur, si omnibus detrahatur.* Prenez garde, s'il vous plait, à la pensée de ce saint docteur.

La première injustice que le libertin fait à la sainteté chrétienne est de ne la vouloir pas reconnoître, c'est-à-dire de prétendre que ce que l'on appelle sainteté n'est rien moins dans es hommes que sainteté; que dans les uns c'est anité, dans les autres singularité; dans ceuxi dépit et chagrin, dans ceux-là foiblesse et etitesse de génie; et malgré les dehors les us spécieux, dans plusieurs imposture et hyocrisie. Car c'est ainsi, mes chers auditeurs, 'on en juge dans le monde, mais particulièaent à la cour, dans ce grand monde où vous ez, dans ce monde que je puis appeler l'agé du monde. Monde profane dont la maité, vous le *savez*, est de n'admettre point *aie vertu, de ne* convenir jamais du bien,

d'être toujours convaincu que ceux qui le fo
ont d'autres vues que de le faire, de ne po
voir croire qu'on serve Dieu purement po
le servir, ni qu'on se convertisse pureme
pour se convertir; de n'en voir aucun exen
ple qu'on ne soit prêt à contester, de crit
quer tout, et à force de critiquer tout, de
trouver plus rien qui édifie. Malignité, repre
saint Jérôme, injurieuse à Dieu et pernicieu
aux hommes : ne perdez pas cette réflexio
qui vous peut être infiniment utile et sal
taire.

Malignité injurieuse à Dieu, puisque par
l'on ôte à Dieu la gloire qui lui est due, en a
tribuant à tout autre qu'à lui les œuvres do
il est l'auteur, comme nous apprenons de l'É
vangile que les pharisiens en usoient à l'éga
du Fils de Dieu. Car que faisoient-ils? ils in
putoient à l'art magique les miracles de
Dieu-Homme; ils disoient qu'il chassoit les d
mons par la puissance de Béelzébub, le prin
des ténèbres. Et que fait-on à la cour? C
veut, et l'on veut sans distinction qu'un int
rêt secret y soit le ressort, le motif de tout
bien qu'on y pratique, de tout le culte qu'
y rend à Dieu, de toutes les résolutions qu'
y prend de mener une vie chrétienne, de tout

les conversions qui y paroissent, de toutes les réformes qu'on y aperçoit. On veut qu'une basse et servile politique en soit le principe et la fin. On dit d'une ame touchée de Dieu, et qui commence de bonne foi à régler ses mœurs, qu'elle prétend quelque chose, qu'il y a du mystère dans sa conduite, que ce changement est une scène qu'elle donne, mais que Dieu y a peu de part. Or l'un n'est-il pas semblable à l'autre; et si le langage des pharisiens a été un blasphème contre Jésus-Christ, celui du monde qui juge et qui décide de la sorte est-il moins injuste et moins criminel?

Malignité pernicieuse aux hommes, puisque le mondain se prive ainsi d'une des grâces les plus touchantes, et, dans l'ordre de la prédestination, les plus efficaces, qui est le bon exemple; ou plutôt, puisqu'autant qu'il dépend de lui il anéantit à son égard cette grâce du bon exemple. Ces conversions dont il est témoin, et qu'on lui propose pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet sur lui que de lui faire former mille raisonnements, mille jugements téméraires et mal fondés; que de lui faire profaner ce qu'il y a de plus saint par les railleries les plus piquantes, et souvent même par les discours les plus impies. Dieu le

permet pour punir en lui cet esprit d'orgue
qui le porte à s'ériger en censeur si sévère d
la sainteté. D'où il arrive que, bien loin de tir
aucun fruit des exemples qu'il a devant l
yeux, il s'endurcit le cœur, il se confirme da
ses désordres, il demeure dans son impén
tence, il s'y obstine et se rend encore plus in
corrigible. Au lieu que les ames fidèles ma
chent avec simplicité dans les voies de Die
profitent du bien qu'elles supposent bien, a
hasard même de s'y tromper, s'édifient d
vertus, quoique douteuses, qui leur paroisse
vertus; de ces exemples mêmes contestés s
font des leçons et des règles, heureuses qu'il
en ait encore; et sans penser à les combattr
bénissant Dieu de ce qu'il les suscite pour s
gloire, pour le bien de ses élus, et pour l
confusion du libertinage.

Car je l'ai dit, chrétiens, et je le répèt
quelque présomptueux que puisse être le libe
tinage du monde, jamais il ne se soutiend
contre certains exemples irréprochables qu
Dieu dans tous les temps lui a opposés, et qu'
lui opposera toujours pour le confondre. Cett
nuée de témoins dont parle saint Paul, cett
innombrable multitude de Saints dont nou
honorons la glorieuse mémoire, est en faveu

de la sainteté chrétienne un argument trop plausible, et une preuve trop éclatante et trop forte pour pouvoir être affoiblie par toute l'impiété du siècle. Il y a dans le monde des hypocrites, je le sais, et peut-être trop pour n'en pas gémir moi-même; mais l'impiété du siècle peut-elle se prévaloir de l'hypocrisie pour en tirer cette dangereuse conséquence, qu'il n'y a point dans le monde de vraie sainteté? Au contraire, répond ingénieusement saint Augustin, c'est de là même qu'elle doit conclure qu'il y a une vraie sainteté, parce qu'il se trouve des saintetés fausses; et la raison qu'il en apporte est sans réplique : parce que la fausse sainteté, ajoute-t-il, n'est rien autre chose qu'une imitation de la vraie, comme la fiction est une imitation de la vérité.

En effet, ce sont les vraies vertus qui par l'abus qu'on en a fait, en voulant les imiter, ont produit, contre l'intention de Dieu, les fausses vertus. Le démon, père du mensonge, s'étant étudié à copier, autant qu'il a pu, les œuvres de Dieu, il a pris à tâche de contrefaire la vraie humilité par mille vains fantômes d'humilité, la vraie sévérité de l'Évangile par l'apparente sévérité de l'hérésie, le vrai zèle par le zèle jaloux, la vraie religion par l'idolâtrie et la

superstition. Témoignage évident, dit saint Augustin, qu'il y a donc une vraie religion, un vrai zèle, une vraie sévérité de mœurs, une vraie humilité de cœur, en un mot une vraie sainteté, puisqu'il est impossible de contrefaire ce qui n'est pas, et que les copies, quoique fausses, supposent un modèle.

Or ce principe établi, qu'il y a une vraie sainteté, l'impiété du siècle la plus maligne demeure désarmée et sans défense. Que cette sainteté pure et sans reproche soit rare parmi les hommes, qu'elle se rencontre en peu de sujets, cela ne favorise en aucune sorte le libertin. Quand il n'y en auroit dans le monde qu'un seul exemple, il n'en faudroit pas davantage pour faire sa condamnation; et Dieu par une providence toute spéciale, dispose tellement les choses, que cet exemple, seul si vous le voulez, ne manque jamais; et que malgré l'iniquité, il y en a toujours quelqu'un que le mondain lui-même de son propre aveu ne peut s'empêcher de reconnoître.

Oui, mon cher auditeur, si vous êtes assez malheureux pour être du nombre de ceux à qui je parle ici et que je combats, ce seul homme de bien que vous connoissez, et qui est, dites-*vous, l'unique en* qui vous croyez, et dont vous

voudriez répondre, c'est celui-là même qui s'élevera contre vous au jugement de Dieu; lui seul il vous fermera la bouche. Dieu n'aura qu'à vous le produire pour vous convaincre malgré vous du prodigieux égarement où vous aurez vécu, et pour faire paroître à tout l'univers la vanité, la foiblesse, le désordre de votre libertinage. En vain pour votre justification voudrez-vous alléguer l'hypocrisie de tant de mauvais chrétiens. S'il y a eu dans le monde des hypocrites, vous dira Dieu, vous n'avez pas dû pour cela être un impie. Si plusieurs ont abusé de la sainteté de mon culte, il ne falloit pas vous porter à un excès tout opposé, ni vous livrer au gré de vos passions; car il n'étoit pas nécessaire que vous fussiez l'un ou l'autre : entre l'hypocrite et le libertin, il y avoit un parti à suivre, et même un parti honorable; c'étoit d'être chrétien et vrai chrétien. Que ceux que vous avez traités de faux dévots l'aient été ou non, c'est sur quoi ils seront jugés; mais votre cause, qui n'a rien de commun avec eux, n'en a pu devenir meilleure. Tant de faux dévots, de dévots suspects qu'il vous plaira, en voici un après tout que vous ne pouvez récuser; en voici un qui vous *confond, et qui vous* confond par vous-même :

car ce juste que vous avez vous-même respecté, ce juste en qui vous avez reconnu vous-même tous les caractères d'une piété sincère et solide, que ne l'avez-vous imité, et pourquoi ne vous êtes-vous pas formé sur ses exemples?

Cela, dis-je, suffiroit pour faire taire l'impiété. Ce seroit assez de ces saints, quoique rares et singuliers, que Dieu nous fait voir sur la terre; de ces saints qui non seulement glorifient Dieu, mais ont encore le bonheur en le glorifiant d'être généralement approuvés des hommes; de ces saints dont la vertu est si unie, si simple, si pure, si hautement et si universellement canonisée, que le libertinage même est forcé de les honorer; car il y en a, et quelque réprouvé que soit le monde, il y en a au milieu de vous; vous savez bien les démêler, et vous ne vous trompez pas dans le discernement que vous en faites.

Mais je dis bien plus; et pour un juste dont l'exemple pourroit suffire, Dieu m'en découvre aujourd'hui une multitude innombrable, et me fournit autant de preuves contre vous. Il m'ouvre le Ciel, et m'élevant au-dessus de la terre, il me montre ces troupes d'élus qu'une sainteté éprouvée, purifiée, consommée, a fait *monter aux plus* hauts rangs de la gloire. Des

hommes, dit saint Chrysostôme, induction admirable et dont vous devez être touchés, des hommes en qui la sainteté n'a été ni tempérament, puisqu'elle a réformé, changé, détruit dans eux le tempérament; ni humeur, puisqu'elle ne les a sanctifiés qu'en combattant, qu'en réprimant, qu'en mortifiant sans cesse l'humeur; ni politique, puisqu'elle les a dégagés de toutes les vues humaines; ni intérêt, puisqu'elle les a fait renoncer à tous intérêts; ni vanité, puisqu'elle les a en quelque sorte anéantis, et qu'ils ne se sont presque tous sanctifiés qu'en se cachant dans les ténèbres; ni chagrin, puisqu'elle les a souvent détachés, séparés du monde lorsqu'ils étoient plus en état de jouir des prospérités et de goûter les agréments du monde; ni foiblesse, puisqu'elle leur a fait prendre les plus généreuses résolutions, et soutenir les plus héroïques entreprises; ni petitesse de génie, puisqu'en souffrant, en mourant, en s'immolant pour Dieu, ils ont fait voir une grandeur d'ame que l'infidélité même a admirée; ni hypocrisie, puisque, bien loin de vouloir paroître ce qu'ils n'étoient pas, tout leur soin a été de ne pas paroître ce qu'ils étoient. Des hommes que le christianisme *a formés, et dont la* sainteté incontestablement

reconnue est d'un ordre si supérieur à tout ce que la philosophie païenne, je ne dis pas, a pratiqué, mais a enseigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre, que, dans l'opinion de saint Augustin, l'exemple de ces héros chrétiens dont nous solennisons la fête est une des preuves les plus invincibles qu'il y a un Dieu, qu'il y a une religion, qu'il y a une grâce surnaturelle qui agit en nous. Pourquoi? parce qu'une sainteté aussi éminente que celle-là ne peut être sortie du fond d'une nature aussi corrompue que la nôtre; parce que la philosophie et la raison ne vont point jusque-là; parce qu'il n'y a donc que la grâce de Jésus-Christ qui puisse ainsi élever les hommes au-dessus de toute l'humanité, et que c'est par conséquent l'œuvre de Dieu. Voilà ce que célèbre aujourd'hui l'Église militante dans cette auguste solennité qu'elle consacre à l'Église triomphante. Voilà de quoi le Ciel est rempli. Exemples mémorables dont l'impiété n'effacera jamais le souvenir, et contre lesquels elle ne prescrira jamais. Exemples convaincants auxquels il faut que le libertinage cède, et qui confondront éternellement l'orgueil du monde. Miracles de votre grâce, ô mon Dieu! dont je me sers ici pour *répandre au moins* dans la cour du plus chré-

tien de tous les rois les sentiments de respect et de vénération dus à la vraie piété. Heureux si j'en pouvois bannir cet esprit mondain toujours déclaré contre ceux qui vous servent, ou plutôt, Seigneur, toujours déclaré contre votre service même! Heureux si je pouvois le détruire dans tous les cœurs, si je pouvois détromper toutes les personnes qui m'écoutent, et leur faire une fois comprendre combien ces injustes préjugés dont on se laisse si aisément prévenir et où l'on aime tant à s'entretenir, sont capables de les éloigner, et les éloignent en effet de vous!

La seconde injustice du libertin à l'égard de la sainteté ne consiste plus à la désavouer, mais à la décréditer, à la rendre odieuse, en lui imputant des défauts prétendus, et en les employant contre elle pour la noircir. Car, comme remarque le savant chancelier Gerson, homme entre tous les autres très pénétrant et très éclairé dans la science des mœurs, la sainteté chrétienne n'est point responsable des imperfections de ceux qui la pratiquent. Si celui qui s'adonne au culte de Dieu a encore ses foiblesses et ses passions, il les a parce qu'il est homme, et non parce qu'il est pieux. Bien loin *que la piété les fomente* et les autorise, elle est

la première à les lui reprocher, et elle ne cess jamais de les combattre. Si elle n'en triomph pas toujours, et si les passions l'emportent quelquefois sur elle, tel est notre désordre et non pas le sien. Il y a plus, et est-il juste d'exiger de la vraie piété, parce qu'elle est en elle-même parfaite et divine, que d'abord elle nous rende des hommes parfaits? Comme elle n présume point de pouvoir faire dans cette vi des saints impeccables, aussi ne doit-on pa s'en prendre à elle si ceux qui s'engagent suivre ses voies sont encore sujets aux fragilités humaines. Relever l'homme de ses chutes l'humilier dans la vue de ses misères, lui fair trouver dans ses passions mêmes la matière e le fonds de ses mérites, c'est à quoi elle travaille, de quoi elle répond, et non pas d'affranchir l'homme de tout péché, ce qui n convient qu'à l'état des bienheureux.

Or voici néanmoins l'autre effet de la malignité du monde. Un homme pour obéir à Dieu et en vue de son salut, prend-il le parti de l piété? dès là on ne lui pardonne plus rien, e l'on est déterminé à lui faire des crimes d tout; dès là il ne lui est plus permis d'avoir n passion, ni imperfection; on veut qu'il soit ir *répréhensible*, et s'il ne l'est pas, on en accus

la piété même. Malignité, ajoute saint Jérôme, la plus inique. Car enfin si la piété doit être exposée à la censure du monde, au moins la censure du monde doit-elle être équitable; et s'il ne veut pas lui faire grâce, au moins doit-il lui faire justice. Pourquoi donc ces préventions contre elle, pourquoi ces suppositions, en lui imputant comme propre ce qu'elle rejette elle-même comme condamnable? Pourquoi cette aversion secrète envers ceux qui l'ont embrassée? Pourquoi ce penchant à les railler, à les abaisser, à empoisonner leurs actions les plus innocentes et leurs plus droites intentions, à diminuer leurs bonnes qualités, à exagérer les mauvaises si quelquefois ils en font paroître? Est-ce ainsi que nous en usons avec le reste des hommes? et l'attachement au service de Dieu a-t-il quelque chose qui doive attirer le mépris et la haine? Je pourrois m'en tenir là pour la confusion de l'impie; mais l'Église va plus loin. Elle lui oppose dans la personne des Saints, et pour une conviction plus entière, surtout plus sensible, des hommes tels que les concevoit saint Paul, et tels en effet qu'ils ont paru selon l'idée de cet apôtre, édifiant le monde, et servant de *modèles au monde; des hommes* irrépréhensibles au sens

même que le monde les veut, et que le libertin les demande; des hommes en qui la piété n'a été ni présomptueuse, ni hautaine, ni aigre, ni critique, ni opiniâtre, ni dissimulée, ni jalouse, ni bizarre, ni intrigante, ni dominante.

Ce sont là ceux que l'Église oppose au libertinage : ces bienheureux dont elle honore la mémoire, ce sont ces hommes parfaits qu'elle nous met devant les yeux. Sujets par eux-mêmes à tous les vices des autres, ils ne s'en sont ou préservés, ou corrigés que par l'exercice et l'étude des vertus chrétiennes. D'où il s'ensuit que leur sanctification, en justifiant le parti de la piété, doit donc couvrir d'un éternel opprobre le libertin qui entreprend de la rendre méprisable. Leur siècle, quoique perverti, les a reconnus et publiés tels que je vous les dépeins. Comme tels, les siècles suivants les ont béatifiés et canonisés : c'est sur le témoignage du monde entier que nous leur rendons en ce jour un culte si solennel; c'est pour cela, dit l'Écriture, qu'ils sont devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont été sans tache devant les hommes : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei* [1]. Serons-nous assez injustes pour

[1] *Apoc. 14.*

leur disputer tout à la fois et leur sainteté et leur gloire? Mais serons-nous au même temps assez aveugles pour ne pas découvrir toute la foiblesse de l'impiété? Reprenons : le libertin combat la sainteté chrétienne, et je vous ai fait voir que l'exemple des saints rend son libertinage insoutenable. L'ignorant ne connoît pas la sainteté chrétienne, et je vais lui montrer que l'exemple des Saints rend son ignorance inexcusable. C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il ne faut pas douter que saint Paul écrivant à Timothée son disciple, n'eût en vue les derniers siècles de l'Église, et en particulier celui où nous vivons, quand parmi les abus qu'il condamnoit et qu'il remarquoit même dès lors dans le christianisme, il déploroit surtout l'aveuglement de certaines ames séduites qui étudioient sans cesse la religion, et qui ne parvenoient jamais à la science de la religion; qui en apprenoient tous les jours les maximes et les préceptes, et qui n'en comprenoient jamais l'essentiel ni le fonds; qui *s'épuisoient en spéculations* pour s'y rendre

habiles, mais qui ne l'entendoient jamais parce que jamais elles n'en venoient à la pratique; en un mot, qui cherchant en apparence le royaume de Dieu, ne le trouvoient point en effet, parce qu'elles le cherchoient sans le connoître : toujours éloignées de la solide piété, parce que avec toute leur étude elles ne s'étoient jamais formé une juste image de la piété : *Semper discentes, et nunquàm ad scientiam veritatis pervenientes* [1]. C'étoit un des maux dont ce grand apôtre menaçoit l'Église de Dieu; et n'est-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui? Quelque spirituel et quelque raffiné que se pique d'être le siècle où nous sommes nés, avouez-le, mes chers auditeurs, qu'un des abus qui y règnent davantage est de se laisser prévenir des erreurs les plus grossières sur ce qui regarde la véritable piété et la sainteté chrétienne. J'en appelle à vos connoissances, et je suis certain que vous en convenez déjà avec moi..

Les uns, ne perdez pas ceci, font consister la sainteté dans ce qui est selon leur sens, et les autres dans ce qui est selon leur goût; les uns dans des choses extraordinaires et singu-

[1] *II Timoth. 3.*

lières, et les autres dans des choses extrêmes et outrées; les uns dans ce qui éclate et qui brille, et les autres dans ce qui effraie et qui rebute. Les uns se la figurent hors de leur état, et les autres se la proposent au-delà de leurs forces et de leur pouvoir; les uns l'imaginent contraire aux bienséances et aux règles qu'il faut observer dans le monde, et les autres s'en font des plans opposés à leurs obligations même les plus étroites, et à leurs engagements particuliers par rapport au monde; les uns l'attachent à certains moyens auxquels ils se bornent, pendant qu'ils négligent la fin, et les autres la réduisent à des idées vagues de la fin dont ils se repaissent, pendant qu'ils négligent les moyens. Quel champ, chrétiens, et quelle matière à nos réflexions!

Or je dis que l'exemple des saints confond toutes ces erreurs; qu'il nous démontre sensiblement que la sainteté ne consiste point en tout cela, ne dépend point de tout cela, n'est rien moins, ou plutôt, est quelque chose de meilleur et de plus raisonnable que tout cela : pourquoi? parce que les saints par leur exemple nous prêchent aujourd'hui une vérité, mais une vérité *touchante*, une vérité édifiante, *une vérité consolante*, savoir, qu'indépendam-

ment de notre sens ou de notre goût, que sa l'éclat de certaines œuvres ou leur austérit que sans sortir de notre condition ni quitt les voies communes, que sans prendre d moyens particuliers ni se proposer une aut fin que celle même qui nous est marquée da la situation présente où nous nous trouvon toute la sainteté, la vraie sainteté est de remp ses devoirs, et de les remplir dans la vue Dieu; d'être parfaitement ce que l'on doit êtr et de l'être selon Dieu; de se conduire d'une m nière digne de l'état où l'on est appelé de Die Vérité à laquelle notre raison se soumet d'abor et qu'il suffit de comprendre pour en être pe suadé; vérité que toutes les Écritures nous o enseignée, mais dont nous avons encore u preuve plus évidente dans ces grands modèl que Dieu nous présente aujourd'hui.

Car dans ces modèles, qui sont les saint détrompé de toute illusion je vois claireme et distinctement ce que c'est que d'être sain et je le vois sans effort, sans embarras de pr ceptes, comme si la sainteté elle-même se d couvroit à moi, et devenoit sensible pour m Et puisqu'il n'est rien hors de Dieu de pl *excellent*, rien de plus divin qu'une sainte *de ce caractère*, c'est-à-dire une sainteté fo

dée sur les devoirs, réglée par les devoirs, renfermée dans les devoirs, dès que je l'envisage de la sorte, tout révolté que je puis être contre mes devoirs, je me sens forcé à lui donner mon estime; et cette estime dont je ne puis me défendre m'en fait naître un amour secret dont je me défends encore moins. Je dis : voilà ce que je devrois être; voilà ce que ma raison, ce que ma conscience, ce que ma religion, me reprocheront toujours de n'être pas; je le dis, et l'aveu que j'en fais est pour moi un témoignage infaillible que c'est donc là, et là seulement que se réduit ce que nous appelons sainteté.

Non, chrétiens, ces bienheureux dont nous solennisons la fête ne sont point précisément devenus saints pour avoir fait dans le monde et pour Dieu des choses extraordinaires et éclatantes. S'ils en ont fait, dit saint Bernard, et si l'histoire de leur vie les rapporte, ces œuvres éclatantes et extraordinaires pouvoient bien être des effets et des écoulements de leur sainteté, mais elles n'en ont jamais été ni le fonds, ni la mesure. Ils les ont faites, si vous voulez, parce qu'ils étoient saints; mais ils n'ont jamais été saints parce qu'ils les faisoient : et en effet, ils pouvoient être *saints* sans cela, comme avec *cela ils auroient* pu ne l'être pas.

Ils pouvoient être saints sans cela. Combien de prédestinés, maintenant heureux et paisibles possesseurs de la gloire, n'ont jamais rien fait sur la terre qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait distingués? Et ils pouvoient avec cela n'être pas saints. Combien de réprouvés, victimes de la justice de Dieu, et livrés au feu éternel, ont fait sur la terre des actions de vertu à quoi les hommes ont applaudi, pendant que Dieu les condamnoit, et peut-être pour ces vertus mêmes prétendues, les rejetoit. Saints sans cela : ainsi l'ont été des millions d'élus dont les noms sont écrits dans le Ciel, quoique inconnus dans l'Église même. Dieu, comme remarque saint Augustin, a pris plaisir à les sanctifier dans l'obscurité d'une vie commune, d'une vie cachée; et quand il les a introduits dans son royaume, il ne leur a point dit : Entrez, serviteurs fidèles, parce que vous avez fait pour moi de grandes choses; mais parce que vous avez été fidèles dans les plus petites : *Quia super pauca fuisti fidelis* [1]. Rien moins que saints, ou plutôt réprouvés avec cela : ainsi doit-il arriver à ces malheureux qui diront à Dieu : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé

[1] *Matth.* 25.

en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons? mais à qui Dieu répondra : Je ne vous ai jamais connus, et je ne vous connois point encore. Prophètes et faiseurs de miracles tant qu'il vous plaira; ce n'est point par là que je fais le discernement et le choix de ceux qui m'appartiennent.

Ce que je dis, chrétiens, est tellement vrai, que Marie, la plus sainte des créatures, est néanmoins celle dont l'Évangile, par un dessein particulier de la Providence, a moins publié de miracles : que dis-je, et fait-il même mention d'un seul? en marque-t-il un seul de Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ? et n'est-ce pas à lui toutefois que le Sauveur du monde rendit ce glorieux témoignage, que entre les enfants des hommes nul n'avoit été devant Dieu ni plus grand, ni plus saint? Disons-en autant de mille autres choses avec lesquelles on confond tous les jours la sainteté; autant de ces austérités que le monde admire, et qui, selon la judicieuse remarque de l'évêque de Genève, ne sont tout au plus que des moyens pour aller à la sainteté, mais nullement la sainteté même. Il y a dans le Ciel des saints du premier ordre qui n'ont jamais été par profession, ni solitaires, ni austères : le Saint des

saints lui-même, le Fils de Dieu ne l'a point été, ou du moins ne l'a point paru; et peut-être l'enfer est-il plein de pénitents, d'anachorètes que la vanité a perdus.

Par où donc les Saints sont-ils devenus saints, et en quoi proprement consiste le fonds de leur sainteté? Ah! chrétiens, c'est ici qu'il est de votre intérêt de m'écouter; car voici en deux mots votre instruction et votre consolation.

Ils n'ont été saints que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, et ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils étoient saints. Deux choses dont l'enchaînement porte avec soi un caractère de raison et de vérité qui se fait sentir. Saints, parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, c'est-à-dire parce qu'ils ont su parfaitement accorder leur condition avec leur religion; mais en sorte que leur religion a toujours été la règle de leur condition, et que jamais leur condition n'a prévalu aux maximes de leur religion. Saints, parce qu'ils ont rendu à chacun ce qui lui étoit dû : l'honneur à qui étoit dû l'honneur, le tribut à qui étoit dû le tribut, l'obéissance à ceux que Dieu leur avoit donnés pour maîtres, la complaisance à ceux dont ils devoient entretenir la société, l'assistance à

ceux qu'ils devoient secourir, le soin à ceux dont ils devoient répondre; à tous, la justice et la charité, parce que nous en sommes à tous redevables. Saints, parce qu'ils ont honoré par leur conduite les ministères dont ils étoient chargés, les dignités dont ils étoient revêtus, les places où Dieu les avoit mis ; parce qu'ils ont sacrifié leur repos, leur santé, leur vie aux emplois qu'ils avoient à remplir, aux travaux qu'ils avoient à soutenir, aux fatigues qu'ils devoient essuyer, aux chagrins et aux ennuis qu'il leur falloit dévorer. Saints, parce qu'ils ont préféré en toutes choses la conscience à l'intérêt, la probité à la fortune, la vérité à la flatterie; parce qu'ils ont eu de la sincérité dans leurs paroles, de la droiture dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugements, de la bonne foi dans leur commerce. Saints, parce que soumis à Dieu, ils se sont tenus dans l'ordre où Dieu les vouloit, sans s'élever, sans s'ingérer, sans s'inquiéter, sans se plaindre, contents de leur état, ne troublant point celui des autres, n'enviant le bonheur de personne, fidèles à leurs amis, généreux envers leurs ennemis, reconnoissants des bienfaits qu'ils recevoient, patients dans les maux, oubliant les injures, *supportant les foibles* : car tout ce que je dis

étoit renfermé dans l'étendue de leurs devoirs, et il leur falloit tout ce que je dis pour être saints.

Mais j'ajoute que parce qu'ils étoient saints, ils ont rempli tous ces devoirs. Autre principe d'une vérité incontestable. En effet, il n'y avoit que la sainteté qui pût être en eux une disposition générale et efficace au parfait accomplissement de toutes ces obligations. Sans la sainteté, ils auroient succombé en mille rencontres aux tentations humaines; leur probité et leur droiture, en je ne sais combien de pas glissants, les auroit abandonnés; et en satisfaisant à un devoir, ils en auroient violé un autre. Mais parce qu'ils étoient saints, ils ont gardé toute la loi et rempli toute justice; parce qu'ils étoient saints, ils ont allié dans leurs personnes les choses, ce semble, les plus opposées et les plus difficiles à concilier : l'autorité avec la charité, la politique avec la sincérité, les honneurs du siècle, avec l'humilité, l'application aux affaires avec la piété; parce qu'ils étoient saints, ils ont maintenu dans le monde leur rang avec modestie, leurs droits avec désintéressement, leur réputation avec un vrai mépris et un entier détachement d'eux-mêmes; parce qu'ils étoient *saints, ils ont été* humbles sans bassesse, grands

sans hauteur, sincères sans imprudence, prudents sans duplicité, zélés sans emportement, courageux sans témérité, doux et pacifiques sans pusillanimité; parce qu'ils étoient saints, ils se sont possédés eux-mêmes, ou plutôt ils se sont défiés d'eux-mêmes dans la prospérité, ils ont compté sur Dieu, et ils se sont soutenus par la foi dans l'adversité. Je serois infini si je voulois épuiser cette matière et pousser plus loin ce détail.

Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, le bonheur de ces glorieux prédestinés est de n'avoir jamais séparé leur perfection de leurs devoirs; disons mieux, leur bonheur est de n'avoir jamais connu d'autre perfection que celle qui les attachoit à leurs devoirs. Pourquoi saint Louis est-il au nombre de ceux que nous invoquons aujourd'hui? parce qu'étant roi, il s'est dignement acquitté des devoirs d'un roi; et pourquoi s'est-il dignement acquitté des devoirs d'un roi? parce qu'il a été un saint roi. Il n'y a qu'à consulter son histoire, et vous en conviendrez. Or ce que je dis de ce saint roi, je puis le dire également et par proportion de tous les autres saints. Tel est le fondement de leur gloire et de leur béatitude : cette fidélité à *leurs devoirs*, *ce zèle* pour leurs devoirs, ce

renoncement à tout pour se rendre parfaits dans leurs devoirs, c'est là ce que Dieu a récompensé dans les justes qu'il a choisis; et il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est là précisément ce qui leur a coûté, et ce qui a été le sujet des sacrifices qu'ils ont faits à Dieu et des victoires qu'ils ont remportés sur eux-mêmes. Car, pour ne manquer à aucun de ses devoirs, il faut en bien des occasions se mortifier, se renoncer, se faire violence. Toute autre perfection que celle-là n'auroit eu rien pour les saints de difficile; aussi toute autre perfection que celle-là n'auroit-elle pas été digne de la couronne que Dieu leur préparoit.

Et voilà, chrétiens, le mystère que nous ne voulons pas comprendre : nous voudrions une sainteté à notre mode, une sainteté selon nos vues, selon nos désirs, c'est-à-dire une sainteté qui ne nous coûtât rien; car une telle sainteté, pour rigoureuse qu'elle paroisse ou qu'elle puisse être d'ailleurs, nous devient dès lors aisée. Mais Dieu veut que notre sainteté consiste dans nos devoirs, et nos devoirs nous coûteront toujours : hors de nos devoirs, ce qui nous semble sainteté n'est qu'un fantôme de sainteté qui ne peut servir ni à *glorifier Dieu*, ni à édifier les hommes; qui

souvent même n'est propre qu'à nourrir l'orgueil et à nous enfler. Au lieu que la vraie sainteté, cette sainteté commune dans un sens, mais si rare dans l'autre, porte avec soi une certaine bénédiction dont Dieu tire sa gloire, dont les hommes se sentent touchés, et qui nous tient nous-mêmes, sans ostentation, sans faste, dans la règle, et nous préserve de mille abus. J'achève, et, après avoir parlé au libertin et à l'ignorant, il me reste à faire voir au chrétien lâche que, supposé l'exemple des saints, sa lâcheté est sans prétexte : c'est la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il falloit, chrétiens, une aussi grande autorité que celle de Dieu pour commander à des hommes, je dis à des hommes pécheurs, d'être saints, et de l'être dès cette vie : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* [1]; soyez saints, parce que je suis saint. Il falloit toute l'autorité d'un Homme-Dieu pour dire à des hommes mondains : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote ergò perfecti, sicut et Pa-*

[1] *Levit.* 11.

ter vester cœlestis perfectus est [1]. C'est ainsi néanmoins que Dieu parloit à son peuple dans l'ancienne loi; et c'est ainsi que Jésus-Christ nous a parlé dans la loi de grâce. Mais ce précepte si sublime et si relevé, ce précepte divin, il s'agit de savoir si nous pouvons l'accomplir, et si dans la foiblesse extrême où le péché nous a réduits, Dieu n'en demande point trop de nous? Non, mes chers auditeurs; et je prétends en cela que Dieu n'exige rien qui passe nos forces. Appliquez-vous, car voici une des plus importantes instructions, et le dernier effet de l'exemple que Dieu nous propose dans ses Saints.

Je dis donc que malgré les relâchements de l'esprit corrompu du siècle, malgré notre fragilité et tous les obstacles qui nous environnent, l'exemple des Saints nous est une preuve convaincante que la sainteté n'a rien d'impraticable pour nous et d'impossible; qu'elle n'a rien même de si difficile et de si rigoureux dont elle ne porte avec soi l'adoucissement; et par une conséquence nécessaire, qu'il ne nous reste aucun prétexte pour colorer notre lâcheté, et pour nous disculper devant Dieu, si

[1] *Matth.* 5.

nous ne travaillons pas à nous sanctifier, et si en effet nous ne nous sanctifions pas : *Sancti estote.*

Nous mettons la sainteté au rang des choses impossibles ; dangereux artifice de l'amour-propre pour nous entretenir dans une vie lâche, dans une vie même déréglée. Nous nous la figurons, cette sainteté chrétienne, dans un degré d'élévation où nous croyons ne pouvoir jamais atteindre ; et par une pusillanimité d'esprit dont nous voulons que Dieu soit responsable, et que nous rejetons sur lui, en la rejetant sur notre foiblesse, nous disons comme l'Israélite prévaricateur : *Quis nostrûm valet ad cœlum ascendere* [1] ? qui de nous pourra s'élever jusqu'au Ciel? qui de nous pourra parvenir à une telle perfection ? Mais Dieu nous apprend bien aujourd'hui à tenir un autre langage : car il nous produit un million de Saints qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puisse être, qui ont fait dans le monde ce que nous désespérons d'y pouvoir faire, qui ont trouvé la sainteté dans le monde, et qui l'y ont trouvée là même où elle a de plus grands obstacles à surmonter. Or si par là Dieu nous ferme la bouche

[1] *Deut.* 30.

d'une part, il nous ouvre le cœur de l'autre: comment? parce qu'il ranime notre espérance et qu'il nous fait connoître par ces exemples que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et que si nous sommes pécheurs, il ne tient qu'à nous, tout pécheurs que nous sommes, de devenir saints.

C'est ce qui acheva la conversion de cet incomparable docteur de l'Église, saint Augustin. Une seule chose l'arrêtoit, vous le savez; mais cette seule difficulté lui paroissoit insurmontable, et suspendoit en lui toutes les opérations de la grâce. Dieu lui disoit intérieurement qu'il en viendroit à bout; mais intérieurement il se répondoit à lui-même que c'étoit un effort au-dessus de son pouvoir. Dans cette contestation, si je puis parler de la sorte, dans ce combat entre Dieu et lui, il demeuroit toujours ennemi de Dieu, et toujours esclave de lui-même, c'est-à-dire toujours esclave de sa passion et de son péché. Enfin la grâce victorieuse de Jésus-Christ lui livra un dernier assaut, et ce dernier assaut l'emporta. Ce fut dans cette merveilleuse vision que lui-même il nous a décrite. Il crut voir la sainteté avec un visage majestueux, qui se présentoit à lui, qui lui faisoit de pressants reproches, qui lui

montroit un nombre presque infini de vierges dont elle étoit accompagnée, et sembloit lui dire, pour exciter son courage et pour réveiller sa confiance : *Tu non poteris quod isti et istæ*[1]*?* Et quoi! ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci et celles-là ont pu? Cette voix, chrétiens, fut la voix de Dieu; et comme la voix de Dieu renverse les cèdres et brise les rochers : *Vox Domini confringentis cedros*[2], Augustin n'y peut résister : cet esprit droit qu'il avoit conservé jusque dans ses plus grands égarements, ne put tenir contre une telle conviction. Il se laissa persuader, il se laissa toucher; il se détermina à vouloir, et à vouloir en effet ce qu'il n'avoit encore voulu qu'en apparence; et désormais il le voulut si parfaitement, si efficacement, que rien dans la suite n'ébranla son cœur et la fermeté de sa résolution.

Or ce qui n'étoit pour Augustin qu'une figure, est aujourd'hui pour vous, mon cher auditeur, une vérité. Ce n'est pas la sainteté en idée, mais le Dieu même de la sainteté qui vous parle dans cette fête, et qui vous dit : Regarde, pécheur, et vois ces ames bienheureuses que j'ai rassemblées de la terre, et dont

[1] *August. Conf. lib.* VIII, c. 11. — [2] Psalm. 28.

le nombre surpasse les étoiles du Ciel. Regarde ces généreux athlètes qui pour avoir dignement combattu, pour avoir saintement terminé leur course, possèdent la couronne de justice qu'ils ont méritée. Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le pourras-tu pas? pourquoi ne le feras-tu pas? *Et tu non poteris quod isti et istæ?*

Je ne sais, chrétiens, si vous pensez avoir plus de lumières que saint Augustin, ou plus de force d'esprit. Quoi qu'il en soit, voilà ce qui le convertit, et ce qui peut-être ne vous convertira pas. Mais malheur à vous; car ce qui ne fera pas votre conversion, fera votre confusion, fera votre condamnation; et si jamais vous êtes réprouvés de Dieu, rien ne justifiera plus sensiblement à votre égard la sévérité de ses arrêts que la vue de tant de saints, hommes comme vous, et par conséquent foibles comme vous, mais à qui tout est devenu possible, sans avoir eu toutefois ni plus de moyens, ni plus de secours que vous: *Non poteris quod isti et istæ?*

Ce n'est pas que j'ignore qu'il y a des devoirs pénibles et laborieux dans la pratique de la sainteté. J'avoue que le chemin qui mène à la perfection évangélique est étroit, et qu'on y trouve des croix, mais outre que Dieu sait

bien nous en tenir compte, il est de la foi que nous avons au-delà du nécessaire pour les porter, puisque nous avons même de quoi les aimer; et quand le Saint-Esprit ne m'en assureroit pas, l'exemple des saints en est une démonstration.

Tertullien, parlant de Jésus-Christ, disoit que l'exemple de cet Homme-Dieu étoit la solution universelle de toutes les difficultés d'un chrétien : *Solutio totius difficultatis Christus*[1]. Et la raison qu'il en apportoit, c'est qu'il n'y a point de difficulté dans la vie chrétienne que l'exemple de Jésus-Christ ne nous doive adoucir, ou même que l'exemple de Jésus-Christ ne doive faire évanouir et disparoître; en sorte qu'après cet exemple seul, nous ne pouvons former nulle difficulté contre l'observation de la loi de Dieu; puisque cet exemple seul, si nous raisonnons bien, doit nous rendre tout non seulement supportable, mais facile, mais aimable : *Solutio totius difficultatis Christus*. Toutefois, quoiqu'en ait dit Tertullien, il restoit une difficulté bien essentielle que l'exemple de Jésus-Christ ne détruisoit pas, parce qu'elle étoit prise de Jésus-Christ même : et quoi? c'est

[1] *Tertul.*

que Jésus-Christ ayant été exempt de nos foiblesses, saint par nature, et la toute-puissance même, il étoit bien plus en état que nous de faire ce qu'il a fait et de souffrir ce qu'il a souffert. Ainsi, malgré l'exemple de ce Dieu-Homme, nous aurions toujours droit, ce semble, de nous retrancher sur notre impuissance et de l'apporter pour excuse : mais à qui étoit-ce de lever tous nos prétextes? aux Saints.

Car quand je vois des hommes semblables à moi, de même nature que moi, fragiles comme moi, qui pour Dieu ont tout entrepris, qui pour Dieu ont tout souffert, et tout souffert avec joie, je n'ai plus rien à répondre. En vain je voudrois me plaindre de la pesanteur du joug et de la sévérité de la loi : tant de Saints à qui ce joug a paru doux, et qui ont fait leurs délices de cette loi, arrêtent toutes mes plaintes et condamnent toutes mes lâchetés; tellement que l'exemple d'un saint est pour moi ce qu'étoit, dans la pensée de Tertullien, l'exemple de Jésus-Christ, une conviction entière et sans replique : *Solutio totius difficultatis.*

C'est par là même que saint Paul engageoit les premiers fidèles à la pratique des plus rigoureux devoirs du christianisme. Sans leur tracer de longs préceptes, il leur proposoit de

grands exemples. Depuis Abel jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'aux prophètes, il leur mettoit devant les yeux tous les justes de l'Ancien Testament : ces justes, cachés dans des cavernes, errants dans des solitudes; ces justes, exténués de jeûnes, accablés de pénitences; ces justes, accusés, calomniés, condamnés, tourmentés, morts pour la foi; ces justes, enfin, dont le monde n'étoit pas digne : *Quibus dignus non erat mundus*[1]. Hé bien ! mes frères, concluoit l'Apôtre, qui peut donc maintenant nous retenir? Fortifiés de ces exemples, que ne courons-nous dans la carrière qui nous est ouverte? Et puisque nous sommes les enfants des Saints, à quoi tient-il que nous ne soyons saints comme eux?

Or ce raisonnement de saint Paul doit encore avoir une force particulière et toute nouvelle pour nous, puisque cette infinie multitude de saints formés dans la religion de Jésus Christ a bien grossi cette nuée de témoins dont parloit le Maître des Gentils. Car que pouvons-nous dire, surtout à la vue de tant de martyrs, nous dont la foi n'est plus exposée à la violence des persécutions? nous dont Dieu n'é-

[1] *Hebr. 11.*

prouve plus la constance par les tourments? nous, comme dit saint Cyprien, qui pouvons être saints sans effusion de sang? Ne sommes-nous pas, je ne crains pas de m'exprimer de la sorte, ne sommes-nous pas les plus méprisables des hommes, si les difficultés nous étonnent? Ne faisons-nous pas outrage à la grâce de notre Dieu, si nous pensons qu'elle ne puisse pas nous soutenir dans des peines souvent très légères, après qu'elle a fait trouver aux saints des douceurs sensibles au milieu des plus cruels supplices et de toutes les horreurs de la mort? *Solutio totius difficultatis.*

Non, mes frères, nous n'avons plus de prétexte : car, encore une fois, quel prétexte pourrions-nous avoir que l'exemple des Saints ne détruise pas? Nous sommes occupés des soins du monde; les Saints ne l'ont-ils pas été? Nous nous trouvons dans des occasions dangereuses; les Saints ne s'y sont-ils pas trouvés? Le torrent de la coutume nous entraîne; les Saints n'y ont-ils pas résisté? Le mauvais exemple nous perd; les Saints ne s'en sont-ils pas préservés? Nous avons des passions; les Saints n'en ont-ils pas eu de plus vives? Nous sommes d'un tempérament délicat; les Saints

étoient-ils de fer et de bronze? Dites-moi un obstacle du salut qu'ils n'aient point eu à combattre? Dites-moi une épreuve par où ils n'aient point passé? Dites-moi une tentation qu'ils n'aient point surmontée? Comparons notre état avec leur état, nos devoirs avec leurs devoirs, nos dangers avec leurs dangers; et dans l'égalité parfaite qui se trouve là-dessus entre eux et nous, voyons si nous avons de quoi justifier l'énorme contrariété qui se rencontre d'ailleurs entre leur vie et la nôtre; c'est-à-dire entre leur ferveur et nos relâchements, entre leur innocence et nos désordres, entre leurs austérités et notre mollesse. Qu'alléguerons-nous à Dieu pour notre défense, quand il nous les confrontera? Servoient-ils un autre maître que nous? Croyoient-ils un autre Évangile que nous? Attendoient-ils une autre gloire que nous? S'ils l'ont achetée plus cher que nous, c'est sur quoi nous devons trembler, puisqu'il est certain qu'à quelque prix qu'elle leur ait été vendue, elle ne leur a point trop coûté, et que dans sa juste valeur elle excède encore infiniment tout ce qu'ils ont fait, et tout ce que nous ne faisons pas, mais que nous devrions faire pour l'avoir.

Mais après tout, dites-vous quelquefois,

comment accorder la sainteté chrétienne ave
les engagements du monde? comment êtr
saint et vivre en certains états du monde
Comment? Il est bien étrange que vous ne l
sachiez pas encore, ayant tant d'intérêt à l
savoir; et il est bien indigne que vous l'igno-
riez, ayant dû l'étudier et le méditer tous le
jours de votre vie. Mais Dieu veut vous l'ap-
prendre en ce jour, et vous le faire voir dan
ses Saints. Vous vous figurez que votre état
de l'opposition, ou qu'il est même absolumen
incompatible avec la sainteté: erreur. Si cel
étoit, ce que vous appelez votre état devien
droit un crime pour vous; et sans autre raiso
il faudroit, par un devoir de précepte, le quit-
ter et y renoncer: mais puisque c'est votr
état, puisque c'est l'état que Dieu vous a mar-
qué, vous offensez sa providence et vous faite
tort à sa sagesse, en le regardant comme u
obstacle à votre sanctification. Il n'y a poin
d'état dans le monde qui ne soit et qui n
doive être un état de sainteté. Tertullien sem-
bla vouloir faire là-dessus une exception
quand il douta si les Césars, c'est-à-dire si le
empereurs et ceux qui gouvernoient le mond
pouvoient être chrétiens, ou si les chrétien
pouvoient être Césars: mais on convient qu'

en douta mal, puisque l'expérience a fait connoître qu'il n'y a point eu dans tous les siècles de sujets plus nés pour l'empire, ni plus propres à commander, que ceux qu'a formés pour cela le christianisme.

Cependant, sans parler des Césars, ni des empereurs, qui que vous soyez, Dieu vous montre bien dans cette solennité qu'il peut y avoir entre la sainteté et votre état une alliance parfaite. En voulez-vous être convaincus. Entrez en esprit dans cet auguste temple de la gloire où règnent avec Dieu tant de bienheureux. Vous y verrez des saints qui ont tenu dans le monde les mêmes rangs que vous y tenez aujourd'hui ; qui se sont trouvés dans les mêmes engagements, dans les mêmes affaires, dans les mêmes emplois ; et qui non seulement s'y sont sanctifiés, mais, ce que je vous prie de bien remarquer, qui s'en sont servis pour se sanctifier. Parcourez tous les ordres de ces illustres prédestinés ; vous en trouverez qui ont vécu comme vous auprès des princes, et qui n'ont jamais mieux servi leurs princes que quand ils ont été plus attachés à leur religion et à Dieu. Vous en trouverez qui se sont signalés comme vous dans la guerre, et peut-être *plus que vous, parce* que la sainteté, bien loin

de les affoiblir, n'a fait qu'augmenter en eux la vertu militaire et la vraie bravoure. Vous en trouverez qui ont manié comme vous les affaires, et (si vous n'êtes pas aussi saints qu'eux, ne vous offensez pas de ce que je dis) qui les ont maniées plus dignement et plus irréprochablement que vous. Vous en trouverez que leur probité seule a maintenus à la cour; qui s'y sont avancés sans avoir recours aux artifices de la politique mondaine, et qui n'ont dû le crédit qu'ils y avoient qu'à leur droiture et à leur piété. En un mot, vous en trouverez qui ont été tout ce que vous êtes, et qui de plus ont été saints.

Oui, chrétiens, il y en a dans le Ciel, et ce sont ceux-là que vous devez spécialement honorer. Voilà vos patrons, et tout ensemble vos modèles. Les saints que la cour n'a point pervertis, et qui ont triomphé jusque dans la cour, de l'iniquité du monde, ce sont là ceux dont vous devez étudier la vie, parce que c'est la science de leur vie qui doit réformer la vôtre. Qu'ont-ils fait quand ils étoient à ma place, et que feroient-ils s'ils étoient encore maintenant dans le pas glissant où ma condition m'expose? C'est ce que vous devez vous demander à vous-*mêmes, et sur* quoi vous devez régler toutes

vos démarches. Dans les autres saints vous louerez et vous bénirez Dieu; mais dans ceux-ci vous apprendrez à vous convertir vous-mêmes et à vous sauver. C'est en cela que la providence de notre Dieu est également aimable et adorable, de nous avoir donné dans ses élus autant d'idées de sainteté qu'il en falloit pour composer cette variété mystérieuse dont l'épouse de Jésus-Christ, qui est l'Église, tire, selon le Prophète, son plus bel ornement : *Circumdata varietate* [1]. C'est pour cela, ajoute saint Jérôme, que Dieu donnant sa grâce, et, selon les sujets qui la reçoivent, lui laissant prendre des formes différentes, *multiformis gratia Dei* [2], a fait des saints de tous les caractères, autant que la diversité des conditions, des complexions, des génies, des talents, des inclinations, l'exigeoit pour la perfection et pour la sanctification de l'univers. C'est dans cette vue qu'il en a choisi de pauvres et de riches, d'ignorants et de savants, de forts et de foibles, dans le mariage et dans le célibat, dans la robe et dans l'épée, dans le commerce du monde et dans la retraite; qu'il a pris plaisir à former les plus grands saints dans les états

[1] *Psalm.* 44. — [2] I Petr. 4.

même où la sainteté paroît avoir plus de difficultés à vaincre; des prodiges d'humilité jusque sur le trône, d'austérité jusques au milieu des délices, de recueillement et d'attention sur soi-même jusque dans l'embarras et le tumulte des soins temporels; qu'il leur a fourni à tous des grâces de vocation, des grâces de persévérance, des remèdes contre le péché, des moyens de salut proportionnés à ce qu'ils étoient et au genre de vie qu'ils embrassoient; et qu'enfin, par un secret de prédestination que nous ne pouvons assez admirer, il n'a pas voulu qu'il y eût une seule profession dans le monde qui n'eût ses saints glorifiés et reconnus comme saints : pourquoi? non seulement afin qu'il n'y eût personne dans le monde qui eût droit d'imputer à sa profession les relâchements de sa vie, mais afin qu'il n'y eût personne à qui sa profession même ne présentât un portrait vivant de la sainteté qui lui est propre.

Cette morale regarde généralement tous ceux qui m'écoutent; mais j'ai la consolation, Sire, en la prêchant devant Votre Majesté, de trouver dans son cœur et dans la grandeur de son ame tout ce que je puis désirer de plus favorable et de plus avantageux pour la lui faire goûter à elle-même. Car je parle à un roi dont

le caractère particulier est d'avoir su se rendre tout possible, et même facile, quand il a fallu exécuter des entreprises, ou pour la gloire de sa couronne, ou pour la gloire de sa religion. Je parle à un roi qui, pour triompher des ennemis de son État, a fait des miracles de valeur que la postérité ne croira pas, parce qu'ils sont bien plus vrais que vraisemblables; et qui, pour triompher des ennemis de l'Église, fait aujourd'hui des miracles de zèle qu'à peine croyons-nous en les voyant, tant ils sont au-dessus de nos espérances! Je parle à un roi suscité et choisi de Dieu pour des choses dont ses augustes ancêtres n'ont pas même osé former le dessein, parce que c'étoit lui qui seul en pouvoit être tout à la fois et l'auteur et le consommateur. Ce zèle pour les intérêts de Dieu et pour le vrai culte de Dieu, c'est, Sire, ce qui sanctifie les rois, et ce qui devoit être le terme de votre glorieuse destinée. Car, puisque Votre Majesté étoit au-dessus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde, puisqu'elle ne pouvoit plus croître selon le monde, puisqu'elle avoit comme épuisé la gloire du monde, il étoit pour elle d'une heureuse nécessité qu'elle consacrât désormais à Dieu, et sa vie, et ses *héroïques travaux.*

Dieu vous a donné, Sire, par droit de naissance le plus florissant royaume de la terre; et il vous en prépare un autre dans le Ciel qui est le royaume de ses élus. C'est entre ces deux royaumes que Votre Majesté se trouve comme partagée; mais avec cette différence, qu'elle doit regarder le premier comme le sujet de ses obligations, et le second comme la récompense de ses vertus. Or elle n'apprendra jamais mieux le secret de les accorder ensemble, je veux dire, de bien gouverner l'un, et de mériter l'autre, que dans les maximes de la sainteté chrétienne. Car c'est par elle, dit l'Écriture, que les souverains exercent sur leurs sujet l'absolue puissance que Dieu leur a donnée : *Per me reges regnant* [1]. C'est par elle que les souverains s'acquittent envers leurs sujets des devoirs que Dieu leur a imposés. En un mot, c'est par la sainteté chrétienne que les rois sont les images de Dieu, les ministres de Dieu, les hommes de Dieu : et voilà, Sire, ce que Dieu vous dit par ma bouche, et ce qu'il vous a dit depuis tant d'années que j'ai l'honneur de vous annoncer sa sainte parole. Votre Majesté l'a reçue; elle l'a honorée comme la parole du

[1] *Prover. 8.*

Tout-Puissant et du Roi des rois : ce sera pour elle une parole de vie et de salut éternel, que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LE

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Erunt signa in sole, et lunâ, et stellis, et in terris pressura gentium.... arescentibus hominibus præ timore, et exspectatione, quæ supervenient universo orbi. — *Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre les peuples seront dans la consternation; de sorte que les hommes sécheront de peur, dans l'attente des maux dont l'univers sera menacé.* Saint Luc, chap. 21.

Sire,

C'est par l'accomplissement de cette prédiction du Fils de Dieu que doit commencer l'affreuse catastrophe de l'univers. C'est dans ces

phénomènes prodigieux que l'évangile de ce jour nous donne l'idée de la plus étonnante révolution : *Erunt signa :* il y aura des signes, et dans le Ciel, et sur la terre. Signes véritables, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui nous les a marqués comme les présages de son dernier avénement. Signes salutaires, puisqu'il a prétendu par là réveiller notre foi du profond assoupissement où elle est ensevelie. Signes terribles, puisque non seulement les hommes en sécheront de peur, mais que les vertus même des Cieux en seront ébranlées.

Tout cela est vrai, dit saint Jean Chrysostôme ; mais, après tout, ces signes, quoique véritables, quoique salutaires, quoique terribles, ne seront néanmoins que les préparatifs d'une action encore infiniment plus digne de nos réflexions, encore infiniment plus essentielle à notre salut, encore infiniment plus redoutable, qui est le jugement de Dieu. Et c'est, chrétiens, de ce jugement de Dieu que le devoir de mon ministère m'oblige aujourd'hui à vous parler. Jugement de Dieu dont la pensée a fait trembler les Saints, et d'où, selon l'expression de l'Apôtre, le juste même à peine se sauvera. Jugement de Dieu dont j'entreprends de *justifier l'équité* et la sainteté, en vous faisant

voir sur quoi sera fondée son extrême et inévitable sévérité. Soutenez-moi, Seigneur, et me donnez les forces nécessaires pour bien traiter un point et si solide et si important. Mais donnez en même temps à mes auditeurs toute la soumission et la docilité que demande votre sainte parole. Car renonçant ici à mes foibles raisonnements, ce n'est qu'à votre parole que je m'attache, et c'est votre seule parole qui fera la preuve de tout ce que j'ai à dire dans ce discours. Remplissez-moi de votre esprit; et que, par votre grâce, la grande vérité que j'annonce fasse sur les cœurs toute l'impression qu'elle y peut et qu'elle y doit faire. C'est pour cela que j'implore votre secours par l'intercession toute-puissante de Marie. *Ave, Maria.*

Il est de la foi chrétienne que Dieu, qui est l'Être absolu et souverain, a fait pour lui-même tout ce qu'il a fait : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* [1]; et la même foi nous enseigne que Dieu, sans déroger en rien à la souveraineté de son être, a fait encore toutes choses pour les prédestinés et les élus :

[1] *Prov.* 16.

Propter electos. Il s'ensuit donc, conclut saint Chrysostôme raisonnant sur ces deux principes, que quand Dieu s'est déterminé à juger le monde en dernier ressort, comme il le jugera à la fin des siècles, il a eu deux vues et deux intentions principales, l'une de se faire justice à lui-même, et l'autre de la faire à ses élus.

La conséquence est infaillible, et c'est à cette conséquence que je m'arrête d'abord, parce qu'elle m'a paru la plus solide et la plus propre pour servir de fonds à l'important discours que j'ai à vous faire. En voici l'ordre et le partage. Dieu, jaloux de sa gloire, jugera le monde pour se faire justice à lui-même; et voilà pourquoi Jésus-Christ, qui doit, comme Fils de Dieu, présider à ce jugement, viendra avec toutes les marques de la puissance et de la majesté divine: *Veniet cum potestate magnâ et majestate:* c'est ma première proposition. Dieu, fidèle à ceux qui le servent, jugera le monde pour faire justice à ses élus; et de là vient que Jésus-Christ parloit toujours à ses disciples de ce jugement comme d'un point qui devoit par avance les consoler, en les assurant que ce seroit le jour de leur gloire et de leur salut: *His autem fieri incipientibus, respicite et levate*

capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra [1] : c'est ma seconde proposition.

Vérités adorables, et qui comprennent en deux mots ce qu'il y a de plus essentiel dans le jugement de Dieu. Tout le reste n'en est que les préliminaires, dont nous ne laissons pourtant pas, pour peu de religion que nous ayons, d'être effrayés. Mais pourquoi ces préliminaires du jugement universel nous paroissent-ils si terribles, et pourquoi en effet le sont-ils? Je vous en ai dit les deux raisons. Parce qu'ils doivent aboutir à un jugement qui sera la dernière justice que Dieu se rendra à lui-même : vous le verrez dans la première partie; parce qu'ils doivent être suivis d'un jugement qui sera, aux dépens des réprouvés, la plus parfaite et la plus éclatante justice que Dieu rendra à ses élus : je vous le ferai voir dans la seconde. Sans cela ni l'obscurcissement du soleil, ni la chute des étoiles, ni tous les autres signes avant-coureurs du jugement dernier, n'auroient rien pour les pécheurs même de si formidable. Sans cela j'attendrois tranquillement cette révolution générale qui doit précéder la venue du Fils de l'homme. Mais d'avoir à subir un jugement qui,

[1] *Luc.* 21.

à la confusion du monde, vengera Dieu et les élus de Dieu, ah! mes chers auditeurs, c'est ce qui doit faire le sujet éternel de nos méditations aussi-bien que de nos craintes. Or ce sont cependant les deux points de foi que notre évangile nous propose. Appliquez-vous, encore une fois, à les bien comprendre. Un jugement qui vengera Dieu, autant que Dieu mérite d'être vengé, et qu'il peut être vengé. Un jugement qui vengera les élus de Dieu des injustices du monde, aussi pleinement et aussi authentiquement qu'ils en peuvent et qu'ils en doivent être vengés. Voilà tout mon dessein; je vous demande une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Parce que le monde sera parvenu au comble de l'iniquité, le jour de la vengeance arrivera: c'est ainsi que s'explique l'Ecriture: *Veniet dies ultionis* [1]. Et parce que les hommes auront achevé de remplir la mesure de leurs crimes, Dieu qui jusque là avoit été le Dieu riche en miséricorde, ne pouvant plus souffrir l'affreux

[1] *Jerem. 46.*

désordre où lui paroîtra l'univers, commencera enfin à se faire justice. Voilà sur quoi le prophète royal a fondé la nécessité de ce jugement redoutable que je vous prêche aujourd'hui : *Exurge Deus, et judica causam tuam*[1]: levez-vous, Seigneur, disoit-il à Dieu, plein d'un zèle ardent pour sa gloire, et jugez vous-même votre propre cause : *Memor esto improperiorum tuorum, eorum quæ ab insipiente sunt totâ die*[2] : souvenez-vous des outrages qu'a osé vous faire, et que vous fait encore à tout moment l'impie et l'insensé, afin qu'ils ne demeurent pas éternellement impunis. Deux choses par où le Saint-Esprit nous donne à connoître en quoi consistera la rigueur du jugement de Dieu. Deux pensées capables de nous en imprimer l'idée la plus vive et la plus touchante. Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause; Dieu se souviendra en général des outrages que lui font maintenant les hommes, mais en particulier de ceux que lui font certains hommes insolents dans leur impiété, certains pécheurs scandaleux dont le caractère est d'insulter à Dieu même avec plus d'orgueil. Entrons donc, mes chers auditeurs, dans ces

[1] *Psalm.* 73. — [2] *Ibid.*

deux pensées, et tirons-en des conséquences dignes de notre foi, mais surtout salutaires et pratiques pour la réformation de nos mœurs.

Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause. En effet, pendant cette vie il en a laissé à d'autres le soin. Occupé à répandre ses grâces et à faire luire son soleil aussi bien sur les méchants que sur les bons, il laisse à ceux qui sont en place, et qui ont en main l'autorité, le soin de maintenir ses droits. C'est pour cela qu'il a établi des puissances sur la terre. Car le prince, dit saint Paul, est le ministre des vengeances de Dieu, et ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, puisque c'est pour la cause de Dieu, bien plus que pour la sienne, qu'il s'en doit servir. Il est le ministre de Dieu pour faire rendre à Dieu ce qui lui est dû, et pour punir ceux qui violent sa loi : *Dei minister est, vindex in iram ei qui malum agit* [1]; autant qu'il y a dans le monde de souverains, de magistrats, de supérieurs, de prélats, de juges, ce sont autant d'hommes chargés des intérêts de Dieu, et dans les mains de qui Dieu a mis sa cause. Si son nom est blasphémé, si son culte est profané, il leur en demande justice, et c'est

[1] *Rom.* 13.

à eux à lui en faire raison. C'est pour cela qu'il a donné aux prêtres dans la loi de grâce une juridiction si absolue. Car les prêtres, dit saint Chrysostôme, en vertu du pouvoir qu'ils ont de retenir les péchés et de les remettre, sont dans le tribunal de la pénitence comme les arbitres de la cause de Dieu et de ses droits les plus sacrés; et Dieu en leur accordant ce pouvoir leur a dit à la lettre et sans restriction : *Judicate inter me et vineam meam* [1] : soyez juges entre moi et ma vigne; c'est-à-dire, soyez juges entre moi et mon peuple, entre moi et ces pécheurs qui viennent, prosternés à vos pieds, confesser les désordres de leur vie. Obligez-les à m'en faire de légitimes réparations; imposez-leur pour cela des peines proportionnées; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel : mais prenez bien garde qu'en exerçant ce ministère, c'est ma cause que vous jugez, aussi-bien que leur cause, et même encore plus que leur cause : *Judicate inter me et vineam meam.*

C'est par la même raison que lorsqu'il s'agit de nous réconcilier avec Dieu, Dieu, par un excès de bonté, quoique nous soyons alors

[1] *Isai. 5.*

parties contre lui, veut bien nous prendre pour juges entre lui et nous-mêmes. Car la pénitence, remarque saint Augustin, considérée dans le pécheur, n'est rien autre chose qu'une justice que le pécheur rend à Dieu aux dépens de soi-même : comme si Dieu nous avoit dit, et il est vrai, chrétiens, qu'il nous l'a dit : Faites-moi justice de vous-mêmes, et n'attendez pas que je vienne, dans le jour de ma colère, me la faire malgré vous. Convaincus par le témoignage de vos consciences que vous êtes coupables devant moi, armez-vous pour moi d'un saint zèle contre vous-mêmes, condamnez-vous, punissez-vous, exécutez-vous vous-mêmes, afin que je ne vous juge pas. Car c'est la condition qu'il nous offre; d'où le grand Apôtre concluoit sans hésiter, que si nous nous jugions nous-mêmes de bonne foi, nous ne serions jamais jugés de Dieu : *Quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur* [1]; telle est, dis-je, durant cette vie la conduite de Dieu : il nous laisse juger sa cause, et il veut bien s'en reposer sur nous.

Mais qu'arrive-t-il? Ah! chrétiens, ce que nous ne pouvons jamais assez déplorer, et ce

[1] *I Cor.* 11.

qui doit être pour nous un des plus infaillibles présages de la rigueur du jugement de Dieu: le voici. Cette cause de Dieu, mise entre les mains des hommes, par un effet de leur infidélité est tous les jours indignement traitée, foiblement soutenue, honteusement abandonnée, lâchement trahie. Je m'explique. Combien de crimes, et même de crimes énormes, tolérés dans le monde par la négligence, par la connivence, par la fausse prudence, par la corruption et la prévarication de ceux qui les devoient punir, et que Dieu avoit préposés pour les punir? Combien de sacriléges, combien de scandales, combien de vices abominables, combien de péchés, et de péchés les plus monstrueux et les plus infâmes, dont on ne voit nul châtiment, et dont les auteurs, à la honte de la religion, marchent impunément et tête levée? Combien d'impies, non seulement épargnés et ménagés, mais respectés et honorés, mais dans leur impiété même loués et applaudis, et tout cela au mépris de Dieu? Qu'un grand de la terre soit offensé, tout conspire à le satisfaire: et il n'y a point d'assez prompte justice pour réparer la moindre injure qu'il prétend avoir reçue. Ne s'agit-il que *de la défense de Dieu*? en mille conjonctures

tout est foible, tout est languissant. Quelque obligation qu'on ait de réprimer le libertinage, quand Dieu s'y trouve seul intéressé, on dissimule, on temporise, on mollit, on a des égards; et par là le libertinage, malgré la sainteté des lois, prend le dessus.

Où est aujourd'hui dans le monde ce zèle de la cause de Dieu? ce zèle dont brûloit David, et dont tout chrétien doit brûler, s'il ne veut se rendre indigne du nom qu'il porte? où est-il et où l'exerce-t-on? En combien de rencontres ne cède-t-il pas à la politique mondaine, et n'est-il pas affoibli par le respect humain? Le dirai-je? dans le tribunal même de la pénitence, tout sacré qu'il est, la cause de Dieu ne court pas souvent moins de risque? Quels abus n'y commet-on pas? avec quelle facilité n'y absout-on pas quelquefois les plus insignes et les plus endurcis pécheurs? quelle distinction n'y fait-on pas de leurs personnes, et de quelle indulgence n'y use-t-on pas pour s'accommoder à leur délicatesse? Autrefois on y procédoit avec une sévérité de discipline qui honoroit Dieu aux dépens du pécheur; maintenant vous diriez que tout le secret est d'y ménager le pécheur aux dépens de Dieu. A mesure que l'*iniquité s'est accrue*, la pénitence s'est mi-

tigée. En comparaison de ces siècles fervents où elle étoit dans sa vigueur, par une malheureuse prescription elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été; à peine nous reste-t-il des traces de ces canons si vénérables, qui pour des péchés aujourd'hui communs ordonnoient des années entières de satisfactions, et de satisfactions rigoureuses. Cependant Dieu n'a point changé, et ses droits immuables et éternels subsistent toujours. Mais n'imputons point à d'autres qu'à nous-mêmes ces relâchements de la pénitence. C'est nous-mêmes, chrétiens, reconnoissons-le avec douleur, c'est nous-mêmes qui par la dureté de nos cœurs forçons en quelque sorte les ministres de Jésus-Christ à avoir pour nous, dans le saint tribunal, ces condescendances et ces ménagements dont nous répondrons encore plus qu'eux, et qui ne peuvent aboutir qu'à notre perdition et à notre ruine; c'est nous qui par nos artifices trouvons le moyen d'énerver leur zèle et de corrompre même leur fidélité; c'est nous qui malgré eux les engageons à être souvent les fauteurs de nos désordres, et par conséquent qui sommes dans la cause de Dieu les premiers prévaricateurs.

Or c'est en cette vue, je le répète, que David

sollicitoit Dieu avec un saint empressement de prendre lui-même sa cause en main, quand il lui disoit : *Exurge* [1] ; levez-vous, Seigneur : *Judica causam tuam ;* mettez-vous en devoir de juger vous-même votre cause, et ne vous en fiez plus qu'à vous-même. Jusqu'à présent vous avez été le Dieu patient et le Dieu fort : *Deus fortis et patiens* [2] ; et comme tel, vous avez souffert avec une tranquillité qui nous doit surprendre, que vos intérêts dans le monde fussent trahis par ceux même qui en doivent être les défenseurs et les vengeurs ; il est temps d'y pourvoir, et d'apporter remède à un abus si déplorable. *Memor esto :* souvenez-vous, Seigneur, que vous avez affaire à des rebelles qui se prévalent contre vous de vos plus divins attributs, et qui prennent votre patience pour indolence, et votre force pour foiblesse. *Exurge :* levez-vous, et montrez-leur que, malgré vos lenteurs passées, vous savez enfin vous rendre une pleine justice. Or voilà, chrétiens, ce que Dieu fera dans le dernier jugement. Qui le dit ? lui-même, par ces paroles de l'Écriture, aussi terribles qu'elles sont énergiques : *Cùm arripuerit judicium manus mea*,

[1] *Psalm.* 73. — [2] Psalm. 7.

reddam ultionem hostibus meis[1] : quand j'aurai repris ce pouvoir de juger qui m'appartient à titre de souveraineté; quand je l'aurai ôté aux hommes qui en abusent; quand, lassé de le voir entre leurs mains, je me serai mis seul en possession de l'exercer par moi-même: *Cùm arripuerit judicium manus mea;* c'est alors, dit Dieu, que je rentrerai dans mes droits; c'est alors que ma cause sera victorieuse; c'est alors que je ferai sentir à mes ennemis le poids de cette vengeance sans miséricorde que je leur prépare : *Reddam ultionem hostibus meis.*

De là vient que ce jour fatal destiné pour le jugement du monde, dans le langage des prophètes, est appelé par excellence le jour du Seigneur : *Dies Domini*[2]. Pourquoi? parce que c'est le jour où Dieu, oubliant tout autre intérêt, agira hautement et uniquement pour son intérêt propre. Tous les autres jours auront été, pour ainsi dire, les jours des hommes, parce que Dieu jusqu'alors aura semblé n'avoir eu de puissance que pour les hommes, de providence que pour les hommes, de bonté et de zèle que pour les hommes : mais à ce jour, à ce grand jour, il commencera à être puis-

[1] *Deuter. 32.* — [2] Zach. 14. Malach. 4.

sant pour lui-même, bon pour lui-même, zélé pour lui-même, et c'est pourquoi il déclare que ce sera son jour : *Dies Domini.*

C'est ici votre heure, disoit le Fils de Dieu, parlant aux Juifs conjurés contre lui, et qui venoient pour l'arrêter, c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* [1]. Ainsi, mondains et mondaines qui m'écoutez, pourrois-je vous dire aujourd'hui : ce sont ici vos jours, et si vous voulez, vos beaux jours, vos heureux jours, ces jours que vous donnez à vos divertissements et à vos plaisirs; ces jours où, enivrés du monde, vous ne pensez qu'à en goûter les fausses joies; ces jours où, dans un profond oubli de tout ce qui regarde le salut, vous n'êtes occupés que des desseins et des vues de votre ambition; ces jours que vous passez dans les parties de jeu, dans les intrigues et les commerces : ce sont vos jours; et dans l'erreur où vous êtes que ces jours ne sont faits que pour vous, au lieu de les remplir de bonnes œuvres et de vos devoirs, vous les employez à des œuvres de ténèbres et à satisfaire vos désirs : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Mais attendez le triste jour où tous ces

[1] *Luc.* 22.

jours se doivent terminer : comme vous avez votre temps, Dieu aura le sien; et le temps de Dieu, c'est celui que Dieu prendra pour vous juger. *Cùm accepero tempus, ego justitias judicabo* [1] : lorsque j'aurai pris mon temps, ajoute-t-il, je jugerai non seulement les injustices que l'on m'aura faites, mais les fausses justices qu'on m'aura rendues; non seulement les crimes commis contre moi, mais les fausses pénitences dont ils auront été suivis; non seulement les péchés, mais les contritions apparentes et inefficaces, mais les confessions nulles et infructueuses, mais les satisfactions imparfaites et insuffisantes. Parce que mon temps sera venu, je jugerai les jugements mêmes, ces jugements faux et erronés que le pécheur aura faits de lui-même, en se flattant, en s'excusant, en se justifiant : *Cùm accepero tempus, ego justitias judicabo.*

Aussi, chrétiens, il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier ressort et sans appel juge et partie dans sa propre cause. Les rois de la terre les plus absolus, ou ne prétendent pas avoir un tel droit, ou du moins n'en usent pas. Si pour des intérêts particuliers ils ont avec un de

[1] *Psalm.* 74.

leurs sujets quelque différend à vider, par une équité digne d'eux ils veulent bien se dépouiller de la qualité de juges, et prendre celle de simples parties pour s'en rapporter à un jugement libre, désintéressé et hors de soupçon. Ainsi le pratiquent les princes vraiment religieux; et, pour notre consolation, nous en avons vu des exemples qui ont mérité nos éloges. Mais les mêmes raisons qui dans de pareilles conjonctures obligent les rois de la terre à se relâcher de leur souverain pouvoir, obligeront Dieu au contraire, quand il jugera les pécheurs, à ne rien rabattre du sien; et ces raisons sont si solides, qu'il suffit de les bien concevoir pour en être touché et pénétré.

Car Dieu, dit saint Chrysostôme, jugera lui-même sa cause, parce que sa cause ne peut être parfaitement jugée que par lui. Il la jugera, parce qu'il n'y a que lui capable de connoître à fond l'injure qui lui est faite par le péché. Il la jugera, parce qu'il faut être Dieu comme lui pour comprendre jusqu'où va la malice du péché, et quelle en doit être la peine, la dignité infinie de l'être de Dieu étant l'essentielle mesure de l'un et de l'autre. Comme Dieu, il se vengera lui-même, parce qu'il ne *peut être pleinement* vengé que par lui-même;

parce que tout autre que lui-même ne le vengeroit qu'à demi; parce qu'il n'y a pas de tribunal au-dessus de lui, point de juge aussi éclairé, aussi intègre que lui, dont il pût attendre cette vengeance complète qui lui est due. Il se vengera, poursuit saint Chrysostôme, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être saint, d'être louable, d'être irrépréhensible dans ses vengeances. Car voilà pourquoi il a dit : *Mihi vindicta*[1] : c'est à moi que la vengeance est réservée, à moi qui sait non seulement la modérer, mais la sanctifier, et non pas à l'homme qui s'en fait un crime lorsqu'il entreprend de l'exercer. En effet, quand l'homme se venge, il s'emporte, il s'aigrit, il se passionne, il satisfait sa malignité, il s'abandonne à la férocité, il ne garde dans sa vengeance nulle proportion; pour repousser une légère offense qu'il a reçue, il en fait une atroce dont il s'applaudit. L'ordre veut donc que ce soit par autrui qu'il soit vengé, parce qu'il est trop aveugle et trop injuste pour se bien venger lui-même; mais c'est à Dieu, encore une fois, de se venger lui-même, parce qu'il est la sainteté même : *Mihi vindicta*. Sainte vengeance qui corrigera tous

[1] *Rom.* 12.

les excès des nôtres. Vengeance adorable, qui n'aura pour objet que le péché, et qui, formée dans le cœur de Dieu, ne sera pas moins digne de nos respects que la sainteté même de Dieu. Ce ne sera donc pas, concluoit saint Chrysostôme, par une ostentation d'autorité, mais par une absolue nécessité que Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause; et c'est tout le mystère de cette divine parole : *Exurge, Deus, et judica causam tuam* [1].

Allons plus avant, et suivons la pensée du Prophète. Souvenez-vous, Seigneur, ajoute-t-il, des outrages qu'on vous a faits : *Memor esto improperiorum tuorum.* Voyons donc maintenant et en particulier quels sont ces outrages que Dieu surtout, en jugeant le monde, se souviendra d'avoir reçus de l'impie et de l'insensé, et dont il tirera une juste vengeance : *Eorum quæ ab insipiente sunt totâ die.* David nous les a marqués aux psaumes neuvième et treizième, et c'est ici où j'ai besoin de toute votre réflexion. Pourquoi, demandoit ce saint roi, l'impie a-t-il irrité Dieu? *Propter quid irritavit impius Deum* [2]? parce qu'il a dit dans son cœur ces trois choses outrageuses à Dieu, dont

[1] *Psalm.* 73. — [2] *Psalm.* 9.

sa raison n'est jamais demeurée d'accord, contre lesquelles sa conscience a toujours térieurement réclamé, mais que son impiété pas laissé, malgré toutes les vues de sa raison, lui suggérer, jusqu'à y faire consentir sa volo dépravée. Ecoutez, et ne perdez rien de ce

L'insensé et l'impie a irrité Dieu, parce q a dit dans son cœur : Il n'y a point de Die *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* outrage à la divinité qu'il n'a pas voulu connoître. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dans son cœur : S'il y a un Dieu, ou ce Di n'a pas vu, ou ce Dieu a oublié le mal que j commis : *Dixit in corde suo : oblitus est Deu avertit faciem suam, ne videat* [2]; outrage à Providence qu'il a combattue, et à qui il a pr tendu se soustraire. Il a irrité Dieu, parce qu a dit dans son cœur : Quand ce Dieu dont me menace auroit vu mon péché, et qu'il s' souviendroit, il ne me recherchera pas, ni ne m damnera pas pour si peu de chose : *Dixit in cor suo : Non requiret;* outrage à la justice vin cative de Dieu que l'impie a méprisée, et do il a tâché de secouer le joug. Que fera Die Apprenez, chrétiens, pourquoi le jugement Dieu est nécessaire, et quelle en doit être

[1] *Psalm.* 13. — [2] Psalm. 9.

fin; peut-être ne l'avez-vous jamais compris. Dieu, irrité de ces trois outrages dont il aura conservé le souvenir, en fera éclater son ressentiment. Car il viendra pour achever de convaincre l'impie qu'il y a un Dieu. Il viendra pour forcer l'impie à reconnoître que ce Dieu n'a rien ignoré, ni rien oublié des plus secrets désordres de sa vie. Il viendra pour confondre l'impie, en lui faisant voir que ce Dieu, ennemi irréconciliable du péché, n est pas plus capable de souffrir éternellement pécheur dans l'impunité, que de cesser lui-même d'être Dieu. A quoi pensons-nous, si nous ne méditons pas continuellement ces importantes vérités?

Dieu, par un zèle de la justice qu'il se doit à lui-même, rétablira dans le cœur de l'impie cette notion de la Divinité que l'aveuglement du péché y avoit effacée. Car c'est pour cela qu'après avoir été un Dieu caché dans le mystère de son incarnation, qui est le mystère de son humilité, il se produira sur ce tribunal redoutable où l'évangile de ce jour nous le représente avec tout l'éclat de la gloire et de la majesté. C'est pour cela qu'il paroîtra accompagné *de tous ses* Anges, et qu'il assemblera *devant lui toutes* les nations; que les hommes

en sa présence demeureront pâmés de frayeur, et que les astres par leurs éclipses, que les éléments par leur désordre même et leur confusion, rendront hommage à sa suprême puissance. Pourquoi viendra-t-il avec cet appareil et cette pompe? Pour avoir droit, répond excellemment saint Chrysostòme, de dire aux athées, soit de créance s'il y en a, soit de mœurs, le monde en est plein, ce qu'il leur avoit dit déjà par la bouche de Moïse, et ce qu'il leur dira encore plus authentiquement : *Videte quòd ego sim solus, et non sit alius Deus præter me* [1]: reconnoissez enfin que je suis Dieu, puisque malgré vous tout l'univers combat aujourd'hui pour moi, et condamne l'extrême folie qui vous en a fait douter. Reconnoissez que je suis votre Dieu, puisqu'avec toute la fierté de votre libertinage vous n'avez pu éviter de tomber entre mes mains, et qu'il faut malgré vous que vous subissiez la rigueur inflexible de mon jugement. Reconnoissez que je suis seul Dieu, puisque tous ces grands du monde dont vous vous êtes fait des divinités, et dont tant de fois vous avez été idolâtres, sont maintenant anéantis devant moi ; *Videte quòd ego sim solus* : paroles du Deutéronome

[1] *Deut.* 32.

qui dans le jugement dernier se vérifieront à la lettre, et qui jamais n'auront été d'une conviction si sensible qu'elles le seront alors.

Car dans cette vie les grands (c'est Dieu même qui le dit) sont comme les dieux de la terre : *Ego dixi: Dii estis* [1]; et ce sont, dit saint Chrysostôme, ces dieux de la terre qui empêchent tous les jours que le Dieu du Ciel ne soit connu pour ce qu'il est. A force d'être ébloui de leur grandeur, on oublie celui dont ils ne sont que les images; à force de s'attacher à eux, et de n'être occupé que d'eux, on ne pense plus à celui qui règne sur eux. Mais dans le dernier jugement ces dieux de la terre humiliés, serviront encore à l'impie d'une démonstration palpable qu'il y a un Dieu au-dessus de ces prétendus dieux : *Excelsus super omnes Deos* [2], c'est-à-dire un Dieu absolument Dieu, uniquement Dieu, éternellement Dieu : *Elevabitur Dominus solus in die illâ* [3] : en ce jour-là, dit Isaïe, Dieu seul sera grand et paroîtra grand. Tout ce qui n'est pas Dieu sera petit, sera bas et rampant, sera comme un atôme, comme un néant devant ce souverain Être : *Tanquam nihilum ante te* [4]; c'est-à-dire, en ce

[1] *Psalm. 81.* — [2] *Psalm.* 46. — [3] Isai. 2. — [4] Psalm. 38.

jour-là toutes les grandeurs humaines seront abaissées, toutes les fortunes détruites, tous les trônes renversés, tous les titres effacés, tous les rangs confondus : Dieu seul s'élevera, Dieu seul régnera : *Elevabitur solus Dominus.* Ce n'est pas assez.

Parce que l'impie aura dit dans son cœur : Ou Dieu n'a pas su, ou il a oublié le mal que j'ai fait, Dieu pour la justification de sa providence montrera qu'il a tout su, et qu'il se souvient de tout. Car c'est pour cela que dans ce jour de lumière il découvrira tout ce que l'impie se flattoit d'avoir caché dans les ténèbres. C'est pour cela qu'à la face de toutes les nations, il révélera toute la turpitude du pécheur et toute son ignominie, ces péchés honteux et humiliants ; ces péchés dont l'impie lui-même, au moment qu'il les a commis, étoit obligé de rougir ; ces péchés dont il eût été au désespoir d'être seulement soupçonné ; ces péchés qu'il n'eût osé avouer au plus discret et au plus sûr de ses amis ; ces péchés qui l'auroient perdu dans le monde de réputation et d'honneur, et dont il sentoit bien que le reproche lui eût été moins supportable que la mort même, Dieu les fera connoître : *Revelabo pudenda tua in facie*

tuâ, et ostendam gentibus nuditatem tuam [1]. Non, non, lui dira-t-il, je n'ai point détourné mon visage de tes crimes. Quelque horreur qu'ils me fissent, je les ai vus; et pour ne les point oublier, je les ai écrits, mais avec des caractères qui ne s'effaceront jamais, dans ce livre de vie et de mort que je produis aujourd'hui. Tant d'actions lâches et infâmes, tant de friponneries secrètes, tant de noires perfidies, tant d'abominations et de désordres dont ta vie a été souillée, tout cela n'est-il pas mis en réserve, et comme scellé dans les trésors de ma colère : *Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis* [2]? Or ce sont ces trésors de colère que Dieu ouvrira quand il viendra juger le monde; et c'est ainsi qu'il se vengera de l'injure que lui aura faite le pécheur, en le croyant, ou plutôt en voulant le croire un Dieu aveugle, un Dieu sans providence, un Dieu semblable à ces idoles qui ont des yeux, mais pour ne point voir.

Enfin, parce que l'insensé aura dit dans son cœur : Quelque connoissance que Dieu puisse avoir de mes crimes, il ne me recherchera pas, ni ne me réprouvera pas pour si peu de chose,

[1] *Nahum.* 3. — [2] Deut. 32.

Dieu, chrétiens, se fera un devoir particulier de mettre sa justice et sa sainteté à couvert de ce blasphème ; et comment? par l'application qu'il aura à condamner les crimes de l'impie dans la plus étroite rigueur, à ne lui en passer, à ne lui en pardonner aucun, à les punir sans rémission et autant qu'ils sont punissables; en un mot, à lui faire sentir tout le poids de ce jugement sans miséricorde dont la seule idée fait frémir, mais qui demanderoit un discours entier pour vous le faire concevoir dans toute son étendue et dans toute sa sévérité. Jugement sans miséricorde que Dieu alors exercera, mais surtout qu'il exercera à l'égard de ces péchés où le mondain et le libertin, pour pécher plus impunément, aura eu l'insolence de se faire à son gré un système de religion, en se figurant un Dieu selon ses désirs, un Dieu condescendant à ses foiblesses, un Dieu indulgent et commode, dont il comptoit de n'être jamais recherché : *Dixit enim in corde suo : Non requiret.* Car c'est particulièrement contre ces pécheurs et contre l'attentat de leur orgueil que Dieu armera tout le zèle de sa colère : pourquoi ? parce qu'il s'agira de justifier le plus adorable de ses attributs, qui est sa sainteté : *Quoniam veritatem requiret* Dominus, et

retribuet abundanter facientibus superbiam [1].

Voilà, pécheurs qui m'écoutez, ce qu'il y a pour vous de plus terrible dans le jugement de Dieu : un Dieu offensé qui se satisfera, un Dieu méprisé qui se vengera. Voilà ce qui a saisi d'effroi les plus justes même. Mais du reste rassurez-vous, et tout pécheurs que vous êtes, consolez-vous, puisque dans quelque état que vous soyez, vous avez encore une ressource, et une ressource infaillible, qui est la pénitence. Aimable pénitence, disoit saint Bernard, en vertu de laquelle je puis prévenir le jugement de Dieu ! Et moi je dis, chrétiens : heureuse pénitence ! par où je puis venger Dieu, apaiser Dieu, satisfaire Dieu, en sorte que quand il viendra pour me juger, il se trouve déjà satisfait et vengé par moi, et qu'il ne soit plus obligé à se venger et à se satisfaire par lui-même. Il est vrai, mes chers auditeurs, il faut pour cela que notre pénitence ait tous les caractères d'une pénitence solide, qu'elle soit exacte, qu'elle soit fervente, qu'elle soit efficace, qu'elle soit sévère et proportionnée à la grièveté de nos péchés aussi-bien qu'à leur multitude, parce que sans cela Dieu ne seroit ni satisfait, ni vengé.

[1] *Psalm.* 30.

Mais peut-il nous en trop coûter, quand il s'agit de nous préserver du jugement de Dieu, et pouvons-nous jamais nous plaindre qu'on exige trop de nous, quand il est question de nous réconcilier avec Dieu irrité contre nous? Il est vrai que ce Dieu de gloire nous jugera selon le jugement que nous aurons fait de nous-mêmes dans la pénitence; et que si nous nous sommes épargnés, il ne nous épargnera pas. *Sibi parcenti ipse non parcit* [1], dit saint Augustin : mais aussi, par une règle toute contraire, s'ensuit-il de là que si je ne m'épargne pas, Dieu m'épargnera; que si je ne me pardonne pas, il me pardonnera; que si ma pénitence est rigoureuse, son jugement me sera favorable; enfin que si je me fais justice, il me fera grâce? Or que puis-je désirer de plus avantageux pour moi? Ah! Seigneur, je serois indigne de vos miséricordes, si cette condition me sembloit dure, ou plutôt, si je n'envisageois pas la pénitence la plus sévère comme le souverain bonheur de ma vie : et je serois non seulement le plus injuste, mais le plus insensé des hommes, si je prétendois par une pénitence lâche et molle me garantir de votre redoutable jugement.

[1] *August.*

C'est ainsi, pécheurs, que vous devez raisonner; et quand parmi vous il y auroit de ces esprits gâtés et corrompus dont l'impiété seroit allée jusqu'à ne plus connoître Dieu, je ne pourrois pas m'empêcher de leur dire encore : Écoutez, mes frères, vous dont le salut me doit être plus cher que ma vie, et pour la conversion de qui je me sens, si je l'ose dire, un zèle tout divin; vous pour qui, s'il m'étoit permis, je voudrois, à l'exemple de l'Apôtre, être moi-même anathème, écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, et n'endurcissez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu a encore pour vous des grâces de réserve. Comme son bras n'est pas raccourci, il est encore prêt à se laisser fléchir par votre pénitence et par vos larmes. La longue patience avec laquelle il vous a supportés jusqu'à présent vous en doit être une preuve consolante, et comme un gage assuré. Tout juge qu'il est, malgré vos égarements, il a encore pour vous toutes les tendresses d'un père, et du père le plus charitable. C'est dans des pécheurs et des libertins comme vous qu'il se plaît à faire éclater les richesses de sa miséricorde : quelque scandaleuse qu'ait été votre vie, vous pouvez être (et qui sait si *les plus impies d'entre* vous ne sont point ceux

qu'il a choisis pour cela?), vous pouvez, dis-je, devenir des vases d'élection. Rapprochez-vous de lui, et par une humble confession de l'affreux aveuglement où vous a conduits le péché, mettez-vous en état, quoique pécheurs, de trouver grâce devant lui. Votre conversion fera sa gloire et l'édification de son Église. C'est donc de votre part, mon Dieu, que je parle, et je ne crains pas de pousser trop loin les idées que je leur donne de votre divine clémence, puisqu'elle surpasse encore infiniment toute la charité que j'ai pour eux. Dieu dans le jugement dernier se fera justice à lui-même : vous l'avez vu, chrétiens; et il me reste à vous faire voir quelle justice il rendra à ses élus : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je l'ai dit, c'est une vérité incontestable, et qui nous est expressément marquée dans l'Écriture, que Dieu a fait toutes choses pour ses élus, que pour eux il a créé le monde, que pour eux il le conserve, que sans eux il le détruiroit, que tous les desseins de sa providence *roulent sur eux*, et que dans l'ordre de la nature, *de la grâce* et de la gloire tout aboutit et

se réduit à eux : *Propter electos*. Il faut néanmoins reconnoître que cette parole, si avantageuse aux élus de Dieu, ne doit proprement s'accomplir que dans le jugement dernier. En effet, dit saint Chrysostôme, s'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, et si jamais Dieu ne devoit juger le monde, il seroit difficile de comprendre en quoi ses élus auroient été si favorisés et si privilégiés; et bien loin de convenir que Dieu eût tout fait pour eux, on auroit souvent lieu de croire que ce seroit plutôt pour eux qu'il paroîtroit n'avoir rien fait, ou du moins avoir très peu fait. Car enfin, pendant cette vie les élus, quoiqu'élus de Dieu, ne font dans le monde nulle figure qui les distingue, ni qui marque pour leurs personnes ces égards si particuliers de la Providence. Au contraire, par une conduite de Dieu bien surprenante, et que David confesse avoir été pour lui un sujet de tentation et de trouble pendant cette vie, les élus de Dieu, qui sont les justes, bien loin d'être connus pour tels, par la malignité du monde sont souvent décriés et confondus avec les hypocrites; pendant cette vie les élus de Dieu qui sont les humbles, bien loin d'être honorés et respectés, sont souvent *méprisés et insultés*; pendant cette vie les élus

de Dieu, qui sont les pauvres, bien loin d'être soulagés, sont souvent rebutés et abandonnés; pendant cette vie les élus de Dieu, qui sont communément les foibles, bien loin d'être protégés, sont souvent accablés et opprimés. Or tout cela est bien éloigné de cette favorable prédilection que Dieu, selon sa promesse, doit avoir pour eux. Il est vrai, répond saint Chrysostôme; mais c'est justement ce qui prouve la vérité, l'infaillibilité, l'absolue et indispensable nécessité du jugement de Dieu : car pourquoi le Fils de Dieu, en qualité de souverain juge, viendra-t-il à la fin des siècles? pour faire justice à ses élus sur ces quatre chefs. Oui, il viendra pour venger les justes, je dis les vrais justes, en les séparant des hypocrites, et faisant pour jamais cesser le règne de l'hypocrisie; il viendra pour venger les humbles, en glorifiant dans leurs personnes l'humilité, et en confondant les superbes qui n'auront eu pour elle que du mépris; il viendra pour venger les pauvres qui, par la dureté des riches, auront langui dans la misère, mais aux gémissements de qui il montrera bien qu'il n'a pas été insensible; il viendra pour venger les foibles de tout ce que l'iniquité, la violence, l'abus de l'autorité, leur aura fait indignement souffrir. Car ce sont là,

mes chers auditeurs, par rapport aux prédestinés, les fins principales pourquoi l'Écriture nous fait entendre que le Dieu vengeur paroîtra. Appliquez-vous donc, et pour l'intérêt que chacun de vous doit y prendre, redoublez votre attention.

Il viendra pour juger les justes, j'entends toujours les justes de bonne foi, en les séparant des hypocrites, comme le berger, dit-il lui-même dans l'Evangile, sépare les brebis d'avec les boucs : première justice que Dieu rendra à ses élus; car, encore une fois, durant cette vie tout est mêlé et confondu, la vertu avec le vice, l'innocence avec le crime, la vérité avec l'imposture, la religion avec l'hypocrisie; et dans ce mélange, le juste souffre, et l'impie triomphe.

Quand au reste je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, et qui fait les faux dévots. Je la prends dans un sens plus étendu, et d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être malgré vous-mêmes serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun; car j'appelle hypocrite quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres

d'une vie criminelle. Or, en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons dévots. En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur! combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité! combien de fourbes insolents à vanter leur sincérité! combien de traîtres habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié! combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter la pureté des mœurs et de la pousser jusqu'à la sévérité! combien de femmes libertines fières sur le chapitre de leur réputation, et quoiqu'engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et parfaite régularité! Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés! combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés! combien de dévots de bonne foi traités d'hypocrites, d'intrigants et d'intéressés! combien *de vraies* vertus contestées! combien de bonnes *œuvres censurées!* combien d'intentions droites

mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées? Or c'est là, dit saint Chrysostôme, ce que le jugement de Dieu dévoilera; en sorte que chacun sera connu pour ce qu'il est, que chacun paroîtra ce qu'il a été, que chacun tiendra le rang qu'il doit tenir; les secrets des consciences seront révélés, et alors, dit l'Apôtre, chacun recevra la louange qui lui sera due : *Et tunc laus erit unicuique à Deo* [1]. Par cette fatale et décisive séparation du bon grain d'avec l'ivraie (écoutez l'oracle de Job, qui s'accomplira à la lettre, et qui sera une partie de la justice que Dieu rendra à ses élus), par cette fatale et décisive séparation, la joie de l'hypocrite finira, son espérance périra. Funeste, mais juste menace que lui fait le Saint-Esprit : *Et gaudium hypocritæ ad instar puncti, et spes hypocritæ peribit* [2].

Car la joie de l'hypocrite étoit d'en imposer, et cependant d'être honoré et respecté. Sa joie étoit d'avoir dans le monde un certain crédit qui ne lui coûtoit qu'à bien faire son personnage, et qu'à bien jouer la comédie. Sa joie étoit d'être parvenu, à force de dissimulation, à recevoir l'hommage et le tribut des plus pu-

[1] *I Cor.* 4. — [2] Job. 20.

res vertus; et à jouir sans mérite de tous les avantages du vrai mérite. Voilà ce que Job appeloit les prospérités; les joies, le règne de l'hypocrisie; mais dans le dernier jugement ce règne de l'hypocrisie sera détruit, ces prospérités de l'hypocrisie s'évanouiront, ces joies de l'hypocrisie se changeront en des afflictions mortelles : elles n'étoient fondées que sur l'erreur des ames simples, séduites et éblouies par un faux éclat; mais cette séduction des ames simples, trompées jusqu'alors, mais enfin désabusées par la lumière de Dieu, après avoir été à l'hypocrite une frivole consolation, se tournera pour lui, disons mieux, contre lui, en opprobre et en confusion; l'espérance de l'hypocrite étoit qu'on ne le connoîtroit jamais à fond, et qu'éternellement le monde seroit la dupe de sa damnable politique; et son désespoir, au contraire, sera de ne pouvoir plus se déguiser, de n'avoir plus de ténèbres où se cacher, de voir malgré lui le voile de son hypocrisie levé, ses artifices découverts, et d'être exposé aux yeux de toutes les nations : *Spes hypocritæ peribit.* Les autres pécheurs, connus dans le monde pour ce qu'ils étoient, en cela même qu'ils auront été connus auront déjà été à demi-jugés, et déjà par avance auront essuyé

une partie de l'humiliation que leur doit causer le jugement de Dieu : mais l'hypocrite à qui il faudra quitter le masque de cette fausse gloire dont il s'étoit toujours paré; mais cette femme qui aura passé pour vertueuse, et dont les commerces viendront à être publiés; mais ce magistrat que l'on aura cru un exemple d'intégrité, et dont les injustices seront mises dans un plein jour; mais cet ecclésiastique réputé saint, à qui Dieu reprochera hautement sa vie dissolue; mais ce prétendu homme d'honneur dont on verra toutes les fourberies; mais cet ami sur qui l'on comptoit, dont les lâches trahisons seront éclaircies et vérifiées; mais quiconque aura su l'art de tromper, et qui alors se trouvera dans la nécessité affreuse de faire une réparation solennelle à la vérité : ah! chrétiens, c'est pour ceux-là que le jugement de Dieu aura quelque chose de bien désolant.

La chose n'est que trop vraie; mais par une raison tout opposée, c'est ce qui rendra le jugement de Dieu, non seulement supportable, mais favorable, mais honorable, mais désirable aux justes et aux prédestinés : car leur gloire, dit saint Chrysostôme, sera de paroître à découvert devant toutes les créatures intelligentes; *leur gloire*, et même le comble de leurs

désirs, sera que l'on discerne enfin, et la droiture de leurs actions, et la pureté de leurs intentions; leur gloire sera qu'on les connoisse, parce que leur disgrâce jusque là aura été de n'être pas assez connus : et voilà, ames fidèles, qui malgré la corruption du siècle servez votre Dieu en esprit et en vérité, voilà ce qui doit dans la vie vous affermir et vous consoler. A ce terrible moment où le livre des consciences sera ouvert, votre espérance ranimée par la vue du souverain juge, et sur le point d'être remplie, vous soutiendra et vous dédommagera bien des injustes persécutions du monde; tandis que l'impie confondu, troublé, consterné, marchera la tête baissée et sans oser lever les yeux, vous paroîtrez avec une sainte assurance : pourquoi? parce que le jour de votre justification sera venu. Maintenant l'envie, la calomnie, lancent contre vous leurs traits envenimés; mais enfin l'envie sera forcée à se taire, ou, si elle parle, ce ne sera plus qu'en votre faveur; la calomnie sera convaincue de mensonge, et la vérité se montrera dans tout son lustre. Cependant, jouissez du témoignage secret de votre cœur, que vous devez préférer *à tous les éloges du monde*; dites avec saint *Paul : Peu m'importe* quel jugement les hom-

mes font présentement de moi, puisque c'est mon Dieu qui doit un jour me juger : *Qui autem judicat me, Dominus est* [1] ; ou bien, dites avec Jérémie : C'est vous, Seigneur, qui sondez les ames, et qui en découvrez les plis et les replis les plus cachés ; c'est à vous que j'ai remis ma cause, vous la jugerez : *Tibi enim revelavi causam meam* [2]. Avançons.

Il viendra pour glorifier l'humilité dans la personne des humbles : seconde justice que Dieu rendra à ses élus. Cette humilité, cette simplicité du juste, cette patience à souffrir les injures sans se venger, que les mondains auront traitée de foiblesse d'esprit, de petitesse de génie, de bassesse de cœur, Dieu viendra pour la couronner, et pour convaincre tout l'univers qu'elle aura été la véritable force, la véritable grandeur d'ame, la véritable sagesse. Car c'est alors, dit l'Écriture, dans cet admirable passage que vous avez entendu cent fois, et dont vous avez été cent fois touchés, c'est alors que les humbles de cœur s'éleveront avec confiance contre ceux qui les auront méprisés et insultés : *Tunc stabunt justi in magnâ constantiâ* [3]. C'est alors que les sages du siècle, que ces esprits forts

[1] *I Cor.* 4. — [2] Jerem. 11. — [3] Sap. 5.

seront non seulement surpris, mais déconcertés, en voyant ces hommes qu'ils n'avoient jamais regardés que comme le rebut du monde, placés sur des trônes de gloire. C'est alors qu'interdits et hors d'eux-mêmes, ils s'écrieront en gémissant : Ce sont là ceux dont nous nous sommes autrefois moqués, et qui ont été le sujet de nos railleries : *Hi sunt quos habuimus aliquandò in derisum* [1]. Insensés que nous étions! leur vie nous paroissoit une folie, et toute leur conduite nous faisoit pitié : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam* [2]; cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints : *Ecce quomodò computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est* [3]. C'est, dis-je, alors que l'orgueil du monde rendra ce témoignage, quoique forcé, à l'humilité des élus de Dieu; et c'est là même qu'on verra sensiblement l'effet de cette promesse de Jésus-Christ, que quiconque s'humilie sera glorifié : *Omnis qui se humiliat, exaltabitur.* [4].

Car pendant la vie, il n'est pas toujours vrai, et même il est rarement vrai que celui qui s'abaisse et qui s'humilie soit élevé. On en voit

[1] *Sap.* 5. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] Luc. 14.

dont l'humilité, quoique véritable et quoique solide, est accompagnée jusqu'au bout de l'humiliation. On en voit qui pour chercher Dieu et par un esprit de religion, s'étant ensevelis et comme anéantis devant les hommes, meurent dans leur obscurité et dans leur anéantissement. Combien d'ames saintes dont la vie est cachée avec Jésus-Christ, et à qui le monde n'a jamais tenu nul compte du courage héroïque qu'ils ont eu de se séparer et de se détacher de lui? Or c'est pour cela, répond saint Chrysostôme, qu'il doit y avoir et qu'il y aura un jugement à la fin des siècles.

Parce que le monde ne rend pas justice à ces chrétiens parfaits qui s'humilient et s'anéantissent pour Dieu, Dieu, qui se pique d'être fidèle, la leur rendra au centuple. Parce qu'il y a des saints sur la terre dont l'humilité, quoique sincère, n'est ni connue du monde, ni honorée au point qu'elle le devroit être si le monde étoit équitable, Dieu suppléera au défaut du monde, et la relevera : mais aux dépens de qui? toujours aux dépens et à la honte du mondain, dont la fausse gloire, dont la vanité ridicule, dont la présomptueuse ambition, condamnée et réprouvée, rendra hommage à la *sainteté des* maximes que le sage et humble

chrétien aura suivies, puisqu'en même temps que l'humble sera exalté, *Qui se humiliat, exaltabitur* [1], l'orgueilleux sera humilié et couvert d'un éternel opprobre : *Et qui se exaltat, humiliabitur.* Ce n'est pas assez.

Il viendra pour béatifier les pauvres : autre mystère du jugement de Dieu, autre justice qu'il rendra à ses prédestinés. Car il est de la foi que le pauvre ne sera pas éternellement dans l'oubli : *Quoniam non in finem oblivio erit pauperis* [2]. Il est de la foi que la patience des pauvres ne périra pas pour jamais, c'est-à-dire qu'elle ne sera pas pour jamais inutile et sans fruit : *Patientia pauperum non peribit in finem* [3]. Et il est néanmoins évident que ces deux oracles du Saint-Esprit ne se vérifient pas toujours, ni même communément dans cette vie. Car combien de pauvres y sont oubliés! combien y demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable que de la part des riches il est volontaire, et par conséquent criminel : je m'explique. Combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté, et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connoît pas et qu'on

[1] *Luc.* 14. — [2] *Psalm.* 9. — [3] *Ibid.*

ne les veut pas connoître! Si l'on savoit l'extrémité de leurs besoins, on auroit pour eux malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leurs misères, on rougiroit de ses excès, on auroit honte de ses délicatesses, on se reprocheroit ses folles dépenses, et l'on s'en feroit avec raison des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que souffrent ces membres de Jésus-Christ, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant; et quelqu'extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible. Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étoient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! combien de saints pauvres dont les gémissements sont trop foibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! combien de pauvres abandonnés dans les provinces! combien de désolés dans les prisons! combien de languissants dans les hôpitaux! combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connoît pour *pauvres, et dont* on ne peut ni ignorer,

ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés! combien sont durement traités! combien de serviteurs de Dieu qui manquent de tout, pendant que l'impie est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avoit point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourroit appeler le scandale de la Providence : la patience des pauvres outragée par la dureté et par l'insensibilité des riches. Mais c'est pour cela même, dit saint Chrysostôme, que la Providence prépare aux riches un jugement sévère et rigoureux; et c'est ce que comprenoit parfaitement David, quand il disoit : *Cognovi quia faciet Dominus judicium inopis, et vindictam pauperum* [1] *:* j'ai connu que Dieu jugera la cause des pauvres, et qu'il les vengera. Et par où l'avoit-il connu? par cet invincible raisonnement : que la patience des pauvres, dans le sens que je l'ai marqué, ne devant et ne pouvant périr pour jamais, il falloit qu'il y eût un jugement supérieur à celui des hommes, où l'on connût qu'en effet elle ne périt point, c'est-à-dire que Dieu a pour elle tous les égards qu'elle a droit d'attendre d'un maître souverainement équitable : *Patientia*

[1] *Psalm.* 139.

pauperum non peribit in finem[1]; un jugement où non seulement les pauvres fussent dédommagés de cette inégalité de biens qui les a réduits dans l'indigence et la disette, mais où leur patience poussée à bout fût pleinement vengée des injustes traitements qu'elle auroit soufferts. C'est pour cela, dit Dieu lui-même, que je m'éleverai; c'est parce que les souffrances des pauvres, à qui le riche impitoyable aura fermé son cœur et ses entrailles, auront excité mon couroux; parce que leurs cris m'auront touché; parce que j'aurai été indigné de voir qu'on s'endurcit à leurs plaintes : *Propter miseriam inopum, et gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus*[2]. Ces cris des pauvres, qui sont montés jusqu'à moi, me solliciteront en leur faveur; et je ne croirai point m'être acquitté de ce que je leur dois, et comme créateur, et comme juge, que dans ce grand jour où je prononcerai pour eux un arrêt de salut, tandis que je réprouverai, par un jugement sans miséricorde, ceux qui n'auront usé envers eux de nulle miséricorde. A entendre ainsi Dieu parler dans l'Écriture, ne diroit-on pas que le jugement dernier, quoiqu'univer-

[1] *Psalm.* 9. — [2] *Psalm.* 11.

sel, ne doive être que pour les pauvres, et qu'il n'ait pour terme et pour fin que de leur faire justice? *Propter miseriam inopum et gemitum pauperum;* à voir comment le Fils de Dieu qui doit y présider, s'y comportera et y procédera, ne diroit-on pas que tout le jugement du monde doit rouler sur le soin des pauvres; que de là doive dépendre absolument et essentiellement le sort éternel des hommes, c'est-à-dire que les uns ne doivent être condamnés que parce qu'ils auront méprisé le pauvre, et les autres comblés de gloire que parce qu'ils l'auront secouru? Heureux donc, concluoit le prophète royal, heureux celui qui pense attentivement au pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*[1]*;* pourquoi? parce que Dieu au jour de sa colère l'épargnera et le sauvera : *In die malâ liberabit eum Dominus*[2].

Finissons, et disons encore que Dieu viendra pour venger les foibles que le pouvoir, joint à la violence, aura opprimés : quatrième et dernière justice dont il se tiendra redevable à ses élus. Car maintenant, c'est le crédit qui l'emporte, et qui a presque partout gain de cause : le plus fort a toujours raison, quoi qu'il

[1] *Psalm.* 44. — [2] *Ibid.*

entreprenne; et parce qu'il est le plus fort, il croit avoir un titre pour l'entreprendre, et il en vient à bout. Combien de persécutions, de vexations causées par l'abus de l'autorité! combien de misérables, combien de veuves, faute d'appui, sacrifiées comme des victimes à la faveur! combien de pupilles dont l'héritage devient, après bien des formalités, la proie du chicaneur et de l'usurpateur! combien de familles ruinées parce que le bon droit, attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection! combien de procès mal fondés, néanmoins hautement gagnés, parce que les sollicitations, la cabale et les brigues ont prévalu! Malgré la justice et les lois, le foible succombe presque toujours. S'il y a des juges sans probité, c'est toujours contre lui, et jamais pour lui qu'ils se laissent corrompre. Du moment qu'il est le plus foible, par une malheureuse fatalité tout lui est contraire et rien ne lui est favorable. Mais, Seigneur, il trouvera enfin auprès de vous ce qui lui aura été refusé à tous les tribunaux de la terre; vous viendrez, plein d'équité et de zèle, et vous prendrez la défense de l'orphelin, afin que le puissant, que le grand qui avoit tant abusé de sa grandeur, *cesse de se glorifier : Judicare* pupillo et hu-

mili, ut non apponat ultrà magnificare se homo super terram[1]. Jusque là il aura toujours eu le dessus; jusque là, fier de ses succès, parce que rien ne lui résistoit, il aura passé, non seulement pour le plus fort, mais pour le plus habile, pour le mieux établi dans ses droits, pour le plus digne d'être distingué et honoré; jusque là il se sera fait une fausse gloire et un prétendu mérite de ces violences mêmes : mais vous le détromperez bien alors, Seigneur, et vous lui ferez bien rabattre de ses vaines idées : *Ut non apponat ultrà magnificare se.* Comment cela? c'est que vous tirerez le foible de l'oppression, et qu'il trouvera en vous, ô mon Dieu! un vengeur et un protecteur.

Il est donc vrai que le jugement de Dieu sera pour ses élus le jour de leur rédemption, le jour de leur gloire, le jour où Dieu leur fera justice. Ah! chrétiens, à quoi pensons-nous, si persuadés d'une vérité si touchante, nous ne travaillons pas de toutes nos forces à être du nombre de ces heureux prédestinés? que faisons-nous, si renonçant aux fausses maximes du monde, nous ne nous mettons pas en état d'être de ces élus de Dieu qui paroî-

[1] *Psalm.* 9.

tront avec tant de confiance devant le tribunal de Jésus-Christ? Or, en voici, mes chers auditeurs, l'important secret, que je vous laisse pour fruit de tout ce discours. Commencez dès maintenant à accomplir dans vos personnes ce que Dieu dans le jugement dernier fera en faveur de ses élus; il les séparera d'avec les hypocrites et les impies : séparez-vous-en par la pratique d'une solide et d'une véritable piété; il glorifiera les humbles : humiliez-vous, dit saint Pierre, et soumettez-vous à Dieu, afin que Dieu vous élève au jour de sa visite, c'est-à-dire, dans son jugement : *Humiliamini, ut vos Deus exaltet in tempore visitationis* [1]; il béatifiera les pauvres : assistez-les, soulagez-les, faites-vous-en des amis auprès de votre juge, afin que quand il viendra vous juger, ils soient vos intercesseurs, et qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels; il vengera les foibles opprimés : protégez-les, et selon la mesure de votre pouvoir, soyez leurs patrons; servez, à l'exemple de Dieu, de tuteurs au pupille et à la veuve.

Et vous, justes, humbles, pauvres, foibles, les bien-aimés de Dieu, soutenez-vous dans

[1] *I Petr. 5.*

votre justice, dans votre obscurité, dans votre pauvreté, dans votre foiblesse, par l'attente de ce grand jour, qui sera tout à la fois le jour du Seigneur et le vôtre. Non pas que vous ne deviez craindre le jugement de Dieu, il est à craindre pour tous ; mais en le craignant, craignez-le de sorte que vous puissiez au même temps le désirer, l'aimer, l'espérer : car pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puisqu'il doit vous délivrer de toutes les misères de cette vie? pourquoi ne le désireriez-vous pas, puisqu'il doit vous racheter de la servitude du siècle? pourquoi ne l'espéreriez-vous pas, puisqu'il doit commencer votre bonheur éternel. Craignez le jugement de Dieu, mais craignez-le d'une crainte mêlée d'amour et accompagnée de confiance; craignez-le comme vous craignez Dieu. Il ne vous est point permis de craindre Dieu sans l'aimer; il faut qu'en le craignant vous l'aimiez, et que vous l'aimiez encore plus que vous ne le craignez: sans cela votre crainte n'est qu'une crainte servile, qui ne suffit pas même pour le salut. Or il en est de même du jugement de Dieu : craignons-le tous, mes chers auditeurs, ce terrible jugement, mais craignons-le d'une crainte efficace, d'une crainte qui nous convertisse, qui corrige nos désor-

dres, qui redouble notre vigilance, qui rallume notre ferveur, qui nous porte à la pratique de toutes les œuvres chrétiennes, tellement que nous méritions d'être placés à la droite, et d'entendre de la bouche de notre juge ces consolantes paroles : *Venite, benedicti Patris mei*[1] : venez, vous qui êtes bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous est préparé dès la création du monde : je vous le souhaite, etc.

[1] Matth. 25.

SERMON

POUR LE

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me. — *Bienheureux celui qui ne sera point scandalisé de moi.* Saint Matthieu, chap. 11.

Sire,

C'est à ce caractère que le Sauveur du monde reconnoît ses vrais disciples; c'est la condition que cet Homme-Dieu leur propose pour être reçus à son service et pour mériter de vivre sous sa loi. Il leur déclare qu'il faut prendre parti; qu'il ne faut point espérer d'être du nombre des siens si l'on n'est résolu d'en

faire hautement profession; que quiconque, étant chrétien, craint de le paroître, est indigne de lui; qu'il ne suffit pas, pour être à lui, de croire de cœur, si l'on ne confesse de bouche; qu'il ne suffit pas de confesser de bouche, si l'on ne s'explique par ses œuvres; enfin, qu'il veut des hommes fervents, généreux, sincères, qui se fassent un honneur de l'avoir pour maître, et un mérite de lui obéir.

Or par là il exclut de son royaume ces lâches mondains qui, bien loin de se déclarer pour Jésus-Christ, rougissent de Jésus-Christ; qui, bien loin d'honorer Jésus-Christ, se scandalisent de Jésus-Christ, et qui, non contents de se scandaliser de Jésus-Christ, le scandalisent tous les jours lui-même dans la personne de ses frères, en inspirant aux autres la même crainte qui les arrête, et le même respect humain qui les domine : c'est ce que j'entreprends de combattre dans ce discours. Cette honte du service de Dieu, ce respect humain qui nous empêche d'être à Dieu, cette crainte du monde, ou cette complaisance pour le monde, qui détruit le culte que nous devons rendre à Dieu, je veux vous en faire voir l'indignité, le désordre et le scandale : l'indignité du respect *humain par rapport* à nous-mêmes, son dé-

sordre par rapport à Dieu, son scandale par rapport au prochain.

Il y en a qui sont les esclaves du respect humain, et il y en a qui en sont les auteurs : esclaves du respect humain, je leur parlerai dans la première et dans la seconde partie, et je leur montrerai combien leur conduite est indigne, combien elle est criminelle; auteurs du respect humain, je leur parlerai dans la dernière partie, et je leur montrerai combien leur conduite est scandaleuse : l'indignité du respect humain nous le fera mépriser; le désordre du respect humain nous le fera condamner; le scandale du respect humain nous en fera craindre les suites : c'est tout mon dessein. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est de tout temps que les hommes se sont laissé dominer par le respect humain, et c'est de tout temps que les partisans du monde se sont fait du respect humain une malheureuse politique aux dépens de leur religion. Mais de quelque prétexte, ou de nécessité, ou de raison, *dont ils aient* tâché de se couvrir en soumettant *ainsi leur* religion aux lois du monde, je

dis que ce respect humain a toujours été une servitude honteuse; je dis que cette politique a toujours passé, ou toujours dû passer pour une lâcheté méprisable. Caractère de servitude, caractère de lâcheté, l'un et l'autre indignes de tout homme qui connoît Dieu, mais encore bien plus d'un chrétien élevé par le baptême à l'adoption des enfants de Dieu. Appliquez-vous, mes chers auditeurs, et ne perdez rien de ces importantes vérités.

C'est une servitude honteuse, et je l'appelle la servitude du respect humain. Car qu'y a-t-il de plus servile que d'être réduit, ou plutôt que de se réduire soi-même à la nécessité de régler sa religion par le caprice d'autrui? de la pratiquer, non pas selon ses vues et ses lumières, ni même selon les mouvements de sa conscience, mais au gré d'autrui? de n'en donner des marques et de n'en accomplir les devoirs que dépendamment des discours et des jugements d'autrui? en un mot, de n'être chrétien, ou du moins de ne le paroître qu'autant qu'il plaît ou qu'il déplaît à autrui? Est-il un esclavage comparable à celui-là? Vous savez néanmoins, et peut-être le savez-vous à votre confusion, combien cet esclavage, tout honteux

qu'il est, est devenu commun dans le monde, et le devient encore tous les jours.

Quand saint Augustin parle de ces anciens philosophes, de ces sages du paganisme, qui par la seule lumière naturelle connoissoient, quoique païens, le vrai Dieu, il trouve leur condition bien déplorable : pourquoi? parce qu'étant convaincus, comme ils l'étoient, qu'il n'y a qu'un Dieu, ils ne laissoient pas, pour s'accommoder au temps, d'être forcés à en adorer plusieurs. Prenez garde, chrétiens: ceux-là, par respect humain, faisoient violence à leur raison, et servoient des dieux qu'ils ne croyoient pas; et nous, par un autre respect humain, nous faisons violence à notre foi, et nous ne servons pas le Dieu que nous croyons: ceux-là, malgré eux, mais pour plaire au monde, étoient superstitieux et idolâtres; et nous, par un effet tout contraire, mais par le même principe, nous devenons, souvent malgré nous-mêmes, libertins et impies : ceux-là, pour ne pas s'attirer la haine des peuples, pratiquoient ce qu'ils condamnoient, adoroient ce qu'ils méprisoient, professoient ce qu'ils détestoient; ce sont les termes de saint Augustin : *Colebant quod reprehendebant, agebant*

quod arguebant, quod culpabant adorabant [1]; et nous, pour éviter la censure des hommes, et par un vil assujettissement aux usages du siècle corrompu et à ses maximes, nous déshonorons ce que nous professons, nous profanons ce que nous révérons, nous blasphémons, au moins par nos œuvres, non pas, comme disoit un apôtre, ce que nous ignorons, mais ce que nous savons et ce que nous reconnoissons. Au lieu que ces esprits forts de la gentilité, avec leur prétendue force, se captivoient par une espèce d'hypocrisie, nous nous captivons par une autre; au lieu qu'ils jouoient la comédie dans les temples de Rome, en contrefaisant les dévots, nous la jouons au milieu du christianisme, en contrefaisant les athées : avec cette différence remarquée par saint Augustin, que l'hypocrisie de ceux-là étoit une pure fiction qui n'intéressoit tout au plus que de fausses divinités, au lieu que la nôtre est une abomination réelle, une abomination, telle que l'a prédite le Prophète, placée dans le lieu saint; une abomination qui outrage tout à la fois, et la vérité, et la majesté, et la sainteté du vrai Dieu.

[1] *August.*

Or en user de la sorte, n'est-ce pas se rendre esclave, mais esclave dans la chose même où il est moins supportable de l'être, et où tout homme sensé doit plus se piquer de ne l'être pas? Car il y a des choses, poursuit ce saint docteur, où la servitude est tolérable, d'autres où elle est raisonnable, quelques-unes même où elle peut être honorable : mais de s'y soumettre jusque dans les choses les plus essentiellement libres, jusque dans la profession de sa foi, jusque dans l'exercice de sa religion, jusque dans ses devoirs les plus indispensables, dans ce qui regarde notre éternité, notre salut, c'est à quoi répugne un certain fonds de grandeur qui est en nous, et avec lequel nous sommes nés; c'est ce que la dignité de notre être, non plus que la conscience, ne peut comporter.

Laissez-nous aller dans le désert, disoient les Hébreux aux Égyptiens; car, tandis que nous sommes parmi vous, nous ne pouvons pas librement sacrifier au Dieu d'Israël. Or il faut que nous soyons libres dans les sacrifices que nous lui offrons. En tout le reste vous nous trouverez souples et dépendants; et quelque *rigoureuses que soient vos lois, nous y obéirons sans peine :* mais dans le culte du souve-

rain maître que nous adorons et que nous devons seul adorer, la liberté nous est nécessaire; et quand nous vous la demandons, ce n'est qu'en vertu du droit que nous y avons, et en vertu même du commandement exprès que notre Dieu nous a fait de ne nous la laisser jamais enlever. C'est ainsi, mes frères, reprend saint Jérôme, expliquant ce passage de l'Exode, c'est ainsi que doit parler un chrétien engagé par la Providence à vivre dans le monde, et par conséquent à y soutenir sa religion. Sur toute autre chose, doit-il dire, je me conformerai aux lois du monde, j'observerai les coutumes du monde, je garderai les bienséances du monde, je me contraindrai même, s'il le faut, pour ne rien faire qui choque le monde : mais quand il s'agira de ce que je dois à mon Dieu, je me mettrai au-dessus du monde, et le monde n'aura nul empire sur moi. Dans l'accomplissement de ce devoir capital, qui est le premier devoir du chrétien, je ne serai ni bizarre, ni indiscret; mais je serai libre, et la prudence dont j'userai pour me conduire n'aura rien qui dégénère de cette bienheureuse indépendance que saint Paul veut que je conserve comme le privilége inaliénable *de l'état de grâce* où Dieu m'a élevé. Telle est,

dis-je, selon saint Jérôme, la disposition où doit être un homme fidèle. Et si la tyrannie des lois du monde alloit jusque là, qu'il y eût en effet des états où il fût impossible de maintenir cette sainte et glorieuse liberté avec laquelle Dieu veut être servi, ou plutôt, si l'homme se sentoit foible jusqu'à ce point, qu'il désespérât d'y pouvoir librement servir Dieu, il devroit, à l'exemple des Israélites, prendre le parti d'une généreuse retraite, et chercher ailleurs un séjour où, affranchi du joug du monde, il pût sans gêne et sans contrainte rendre à Dieu les hommages de sa piété; faisant divorce pour cela, non pas avec le monde en général, mais avec ces conditions particulières du monde où l'expérience lui auroit appris que sa religion lui seroit devenue comme impraticable. Pourquoi? parce qu'au moins est-il juste qu'étant né libre, il le soit inviolablement pour celui à qui il doit tout, comme au principe et à l'auteur de son être, et qu'il n'abandonne jamais la possession où Dieu l'a mis, d'être à cet égard dans la main de son conseil et de sa raison.

Servitude du respect humain d'autant plus honteuse, que c'est l'effet tout ensemble, et *d'une petitesse* d'esprit, et d'une bassesse de *cœur que nous* nous cachons à nous-mêmes,

mais que nous nous cachons en vain, et dont nous ne pouvons étouffer le secret reproche. Car si nous avions ce saint orgueil, selon l'expression d'un Père, cette noblesse de sentiments qu'inspire le christianisme, nous dirions hautement comme saint Paul : *Non erubesco Evangelium*[1]*:* je ne rougis point de l'Évangile. Nous imiterions ces héros de l'Ancien Testament qui se faisoient un mérite de pratiquer leur religion à la face même de l'irréligion. Pendant que tous les autres couroient en foule aux idoles de Jéroboam, le jeune Tobie, sans craindre de paroître singulier, et se glorifiant même de l'être dans une si belle cause, alloit lui seul au temple de Jérusalem, et se rendoit par là digne de l'éloge que l'Écriture a fait de sa fermeté et de sa constance : *Denique, cùm irent omnes ad vitulos aureos, quos fecerat Jeroboam rex Israel, hic solus pergebat in Jerusalem ad templum Domini*[2]. Ainsi, quand tout ce qui nous environne vivroit dans l'oubli de Dieu et dans le mépris de sa loi, nous nous glorifierions, comme chrétiens, d'être les sincères observateurs de cette divine loi; et par une singularité que le monde même malgré lui

[1] *Rom.* 1. — [2] *Tob.* 1.

respecteroit, nous nous distinguerions, et, s'il le falloit, nous nous séparerions de ces mondains qui en sont les prévaricateurs. Ni le nombre ni la qualité de leurs personnes ne nous ébranleroient pas. Fussions-nous les seuls sur la terre, nous persisterions dans cette résolution; et la consolation intérieure que nous aurions d'être de ceux que Dieu se seroit réservés, et qui n'auroient point fléchi le genou devant Baal, c'est-à-dire le témoignage que nous rendroit notre conscience, d'avoir résisté au torrent de l'idolâtrie du siècle, seroit déjà pour nous le précieux fruit de la victoire que notre foi auroit remportée sur le respect humain. Voilà les heureuses dispositions où nous mettroit une liberté évangélique.

D'où vient donc que nous n'y sommes pas, et qu'est-ce que ce respect humain qui nous arrête? timidité et pusillanimité. Nous craignons la censure du monde, et par là nous avouons au monde que nous n'avons pas assez de force pour le mépriser dans les conjonctures même où nous le jugeons plus méprisable : aveu qui devroit seul nous confondre. Nous craignons de passer pour des esprits foibles, et *nous ne pensons* pas que cette crainte est elle-*même une foiblesse*, et la plus pitoyable foi-

blesse. Nous avons honte de nous déclarer, et nous ne voyons pas que cette honte, pour m'exprimer de la sorte, est elle-même bien plus honteuse que la déclaration qu'il faudroit faire. Car qu'y a-t-il de plus honteux que la honte de paroître ce que l'on est et ce que l'on doit être? Une parole, une raillerie nous trouble; et nous ne considérons pas, ni de quoi, ni par qui nous nous laissons troubler. De quoi? puisqu'il n'est rien de plus frivole que la raillerie quand elle s'attaque à la véritable vertu. Par qui? puisque c'est par des hommes vains dont il nous doit peu importer d'être, ou blâmés, ou approuvés; des hommes dont souvent nous ne faisons nulle estime; des hommes dont la légèreté nous est connue aussi-bien que l'impiété; des hommes dont nous ne voudrions pas suivre les conseils, beaucoup moins recevoir la loi dans une seule affaire; des hommes pour qui nous ne voudrions pas nous contraindre dans un seul de nos divertissements : ce sont là néanmoins ceux pour qui nous nous faisons violence, ceux que nous ménageons, ceux à qui, par le plus déplorable aveuglement, nous nous assujettissons en ce qui touche le plus essentiel de nos intérêts, savoir, le salut et la *religion. Après cela*, piquons-nous, je ne dis

pas de grandeur d'ame, mais de sagesse et de solidité d'esprit. Après cela, flattons-nous d'avoir trouvé la liberté en suivant le parti du monde. Non, non, mes frères, reprend saint Chrysostôme, ce n'est point là qu'on la trouve : bien loin d'y parvenir par là, c'est par là que nous tombons dans la plus basse servitude; et l'un des plus visibles châtiments que Dieu exerce déjà sur nous, quand nous voulons vivre en mondains, c'est qu'au même temps que nous pensons à secouer son joug, qu'il appelle, et qu'il a bien sujet d'appeler un joug doux et aimable, il nous laisse prendre un autre joug mille fois plus humiliant et plus pesant, qui est le joug du monde et des lois du monde. Caractère de servitude dans le respect humain, et caractère de lâcheté.

Je dis lâcheté, et lâcheté odieuse. J'appartiens à Dieu par tous les titres les plus légitimes, et comme homme formé de sa main, enrichi de ses dons, racheté de son sang, héritier de sa gloire; et comme chrétien lié à lui par le nœud le plus inviolable, et engagé par une profession solennelle à le servir : mais au lieu de m'armer d'une sainte audace et de prendre sa cause en *main, je* l'abandonne, je le trahis! Lâcheté im*pardonnable* : on ne peut pas même la sup-

porter dans ces ames mercenaires que leur condition et le besoin attachent au service des grands ; et ce qui doit bien nous confondre, c'est le zèle qu'ils font paroître, et où ils cherchent tant à se signaler dès qu'il s'agit de ces maîtres mortels dont ils attendent une récompense humaine et une fortune périssable. Lâcheté frappée de tant d'anathêmes dans l'Évangile, et qui doit être si hautement réprouvée au jugement de Dieu, puisque c'est là que le Fils de l'homme rougira de quiconque aura rougi de lui, désavouera quiconque l'aura désavoué, renoncera quiconque l'aura renoncé : *Qui erubuerit me, erubescam et ego illum* [1]. Lâcheté que les païens même ont condamnée dans les chrétiens, et sur quoi ils leur ont fait de si belles et de si solides leçons.

N'est-ce pas le sentiment qu'en eut autrefois ce sage empereur, père du grand Constantin ? Eusèbe nous l'apprend, et vous le savez : quoiqu'infidèle, quoique païen, il avoit et des officiers dans sa cour, et des soldats chrétiens dans son armée. Il voulut éprouver leur foi ; il les assembla tous devant lui ; il leur parla en des termes propres à les tenter ; enfin il les

[1] *Luc. 9.*

obligea à se faire connoître et à s'expliquer. Comme il y en a toujours eu de tous les caractères, je ne suis pas surpris que les uns, fermes pour Jésus-Christ, aimassent mieux risquer leur fortune que de démentir leur religion, et que d'autres, dominés par le respect humain, choisissent plutôt de dissimuler leur religion que de hasarder leur fortune. Ainsi, dans le monde et dans le christianisme même, les choses de tout temps ont-elles été partagées. Mais ce qu'Eusèbe remarque, et ce qui doit être une instruction vive et touchante pour ceux qui m'écoutent ici (elle convient admirablement au lieu où je parle, et je suis certain qu'elle sera de votre goût), c'est le discernement judicieux que fit le prince de ces deux sortes de chrétiens, lorsque, par un traitement aussi contraire à leur attente qu'il fut conforme à leur mérite, il retint auprès de sa personne ceux qui, méprisant les vues du monde, avoient témoigné un attachement inviolable pour leur religion, et renvoya les autres. Car il jugea, ajoute l'historien, qu'il ne devoit rien se promettre de ceux-ci; qu'ils pourroient bien lui être infidèles, puisqu'ils l'avoient été à leur *Dieu*, et qu'il falloit tout craindre d'un homme *dont la conscience* et le devoir n'étoient pas à

l'épreuve d'un vain intérêt et d'une considération humaine.

Ah! mes chers auditeurs, profitons de cette maxime, et n'ayons pas la confusion d'être en cela moins religieux qu'un païen que le seul bon sens faisoit raisonner. Sans être impies ni hypocrites, soyons généreux et sincères. Entre l'hypocrisie et l'impiété, il y a un parti honorable, c'est d'être chrétien. Soyons-le sans ostentation; mais soyons-le aussi de bonne foi, et faisons-nous honneur de l'être et de le paroître.

Souvenons-nous de tant de martyrs, nos frères en Jésus-Christ, et les membres de la même Église. Craignoient-ils la présence des hommes? s'étonnoient-ils d'un regard, d'une parole? Quelle image, mes chers auditeurs! Quel reproche de notre lâcheté! Ils se présentoient devant les tyrans, et à la face des tyrans ils confessoient leur foi. Ils montoient sur les échafauds, et sur les échafauds ils célébroient les grandeurs de leur Dieu. Ils versoient leur sang, et de leur sang ils signoient la vérité. Avoient-ils d'autres engagements que nous? faisoient-ils profession d'une autre loi que nous? Le Dieu qu'ils servoient, qu'ils glorifioient, pour qui

ils se sacrifioient, étoit-il plus leur Dieu que le nôtre ?

N'allons pas si loin, et jugez-vous vous-mêmes, instruisez-vous vous-mêmes par vous-mêmes. Je parle dans une cour composée d'hommes fameux par leur bravoure et par leurs exploits militaires. Avoir une fois reculé dans le péril, avoir une fois hésité, c'est ce qu'ils regarderoient comme une tache ineffaçable. A Dieu ne plaise que je leur refuse le juste éloge qui leur est dû. En combattant, en exposant leur vie pour le grand et le glorieux monarque dont ils exécutent les ordres, et que le Ciel a placé sur nos têtes pour nous commander, ils s'acquittent d'un devoir naturel. Mais du reste, par quelle contradiction marquons-nous tant de constance d'une part, et de l'autre tant de foiblesse ? Pourquoi dans les choses de Dieu devenons-nous comme le roseau que le vent agite, selon la figure de notre évangile? pourquoi en avons-nous toute l'instabilité, c'est-à-dire, pourquoi nous laissons-nous si aisément fléchir par la complaisance, abattre par la crainte, entraîner par la coutume, ébranler par l'intérêt ? Et pour m'en tenir à l'exemple que nous propose aujourd'hui le Sauveur du monde, que n'imitons-nous Jean-Baptiste? que n'appre-

nons-nous de lui quelle fermeté demande le service de notre Dieu et l'observation de sa loi? Jusque dans les fers, ce fidèle ministre confessa Jésus-Christ; jusque dans la cour il lui rendit témoignage. Voilà votre modèle. Conserver au milieu de la cour cette généreuse liberté des enfants de Dieu à laquelle vous êtes appelés, et qui semble, à entendre parler saint Paul, être déjà un don de la gloire plutôt qu'un effet de la grâce : *In libertatem gloriæ filiorum Dei*[1]; au milieu de la cour se déclarer pour Jésus-Christ par une pratique constante, solide, édifiante, de tout ce que vous prescrit la religion, voilà ce que vous prêche le divin précurseur? Et qui peut vous déposséder de cette liberté chrétienne? qui le doit? S'il faut être esclave, ce n'est point l'esclave du monde, mais le vôtre, ô mon Dieu! Il n'y a que vous, et que vous seul, dont nous puissions l'être justement; et quand nous le sommes de tout autre, nous dégénérons de cette bienheureuse adoption qui nous met au nombre de vos enfants, et qui nous donne droit de vous appeler notre Père. Si donc nous savons avec humilité et avec prudence, mais avec force et avec con-

[1] *Rom.* 8.

stance, nous maintenir dans la liberté que Jésus-Christ nous a acquise par son sang, le monde, tout perverti qu'il est, nous respectera. Si le respect humain nous la fait perdre, le monde lui-même nous méprisera; car sa corruption et sa malignité ne va pas encore jusqu'à ne pas rendre justice à la piété lorsqu'elle marche par des voies droites. Mais quand le monde s'éleveroit contre moi, je m'éleverai contre lui, et au-dessus de lui. Le Dieu que je sers est un assez grand maître pour mériter que je lui fasse un sacrifice du monde; c'est un maître assez puissant pour que je le serve, non pas au gré du monde, mais à son gré: or son gré est d'être servi par des ames libres et indépendantes des faux jugements et de la vaine estime des hommes. Vous avez vu l'indignité du respect humain; voyons-en le désordre : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous ne l'avez apparemment jamais bien compris, chrétiens, ce désordre dont je parle, vous n'en avez jamais bien connu ni l'étendue, *ni les conséquences*: mais je m'assure que vous *serez touchés* de la simple exposition que j'en

vais faire, et qu'elle suffira pour vous en donner une éternelle horreur. Car je prétends que dans l'ordre du salut, il n'est rien de plus pernicieux, rien de plus damnable, rien de plus opposé à la loi de Dieu, ni de plus digne des vengeances de Dieu, que le respect humain. Pourquoi cela? redoublez, s'il vous plaît, votre attention. C'est que le respect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement essentiel de toute la religion, qui est l'amour de préférence que nous devons à Dieu. C'est que le respect humain fait tomber l'homme dans des apostasies peut-être plus condamnables que celles des apostats des premiers siècles, contre qui l'Église exerçoit avec tant de zèle la sévérité de sa discipline. C'est que le respect humain est une tentation qui arrête dans l'homme l'effet des grâces les plus puissantes que Dieu emploie communément pour le porter au bien, et pour le détourner du mal. Enfin, c'est que le respect humain est l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain, celui qu'il surmonte le moins, et auquel l'expérience nous fait voir que notre foiblesse est plus sujette à succomber. Ai-je eu raison de vous proposer ces quatre articles comme les plus propres à faire impression sur vos esprits? Quand je n'en

apporterois point d'autre preuve que le seul usage du monde, ne suffiroit-il pas pour vous en convaincre? Écoutez-moi, et n'oubliez jamais de si salutaires instructions.

Préférer Dieu à la créature, et quand il s'agit, non pas dans la spéculation, mais dans la pratique, de faire comparaison de l'un et de l'autre, quand ils se trouvent l'un et l'autre en compromis, fouler aux pieds la créature pour rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû, c'est sur quoi roule toute la religion, et c'est d'abord ce que renverse le respect humain. Car pourquoi l'appelons-nous respect humain, sinon, dit l'Ange de l'école, saint Thomas, parce qu'en mille rencontres il nous fait respecter la créature plus que Dieu? Dieu me fait connoître ses volontés, il me fait intimer ses ordres; mais l'homme à qui je veux plaire, ou à qui je crains de déplaire, ne les approuve pas; et moi qui dois alors décider, dans la seule vue de plaire, ou de ne pas déplaire à l'homme, je deviens rebelle à Dieu : j'ai donc en effet plus de respect pour l'homme que pour Dieu; et quoique je sois convaincu de l'excellence et de la souveraincté de l'être de Dieu, c'est une conviction en idée, qui n'empêche pas que réellement *et actuellement* je ne préfère l'homme à Dieu.

Or dès là je n'ai plus de religion, ou je n'en ai plus que l'ombre et que l'apparence. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux païens de Rome par ces paroles si énergiques et si dignes de lui; quand il leur disoit : *Majori formidine Cæsarem observatis, quàm ipsum de cælo Jovem; et citiùs apud vos per omnes Deos, quàm per unum Cæsaris genium pejeratur*[1] : Jupiter est le Dieu que vous servez; mais votre désordre, et de quoi vous n'oseriez pas vous-mêmes disconvenir, c'est que vous considérez bien moins ce Jupiter régnant dans le Ciel, que les puissances dont vous dépendez sur la terre; et que parmi vous on craint bien plus de s'attirer la disgrâce de César, que d'offenser toutes les divinités du Capitole. Reproche mille fois plus capable de confondre un chrétien, quand il se l'applique à lui-même, et dont il devroit être effrayé et consterné. Cependant, à combien de chrétiens ce reproche pris à la lettre ne convient-il pas, et quel droit n'aurois-je pas aujourd'hui de dire encore dans cet auditoire : *Majori formidine Cæsarem observatis?*

Grâces au Seigneur, qui par une providence particulière nous a donné un roi fidèle et dé-

[1] *Tertull.*

claré contre le libertinage et l'impiété, un roi qui sait honorer sa religion et qui veut qu'elle soit honorée, un roi dont le premier zèle, en se faisant obéir et servir lui-même, est que Dieu soit servi et obéi! Mais si, par un de ces châtiments terribles dont Dieu punit quelquefois les peuples, le Ciel nous avoit fait naître sous la domination d'un prince moins religieux, combien verrions-nous de courtisans, tels que les concevoit Tertullien, qui ne balanceroient pas sur le parti qu'ils auroient à prendre, et qui, sans hésiter, et aux dépens de Dieu, rechercheroient la faveur de César! *Majori formidine Cæsarem observatis*.

Sans faire nulle supposition, combien en voyons-nous dès maintenant disposés de la sorte, c'est-à-dire non pas impies et scélérats, mais prêts à l'être, s'il le falloit être, et si l'être en effet étoit une marque qu'on exigeât de leur complaisance et de leur attachement! Auroient-ils là dessus quelque scrupule, ou écouteroient-ils leurs remords et leurs scrupules? la concurrence de la créature et de Dieu les arrêteroit-elle? et emportés par l'habitude où ils sont élevés de se conformer en tout aux inclinations *du maître* de qui ils dépendent, ne se feroient-*ils pas un principe*, s'il étoit libertin, de l'être

avec lui; et s'il méprisoit Dieu, de le mépriser comme lui?

Ne remontons pas même jusqu'à celui qui, entre tous les autres maîtres, tient après Dieu le premier rang. A combien de puissances du monde inférieures et subalternes, si j'ose ainsi m'exprimer, ce malheureux respect humain n'est-il pas en possession de rendre, surtout à la cour, une espèce de culte? Et ce culte, qu'est-ce dans le fond qu'une idolâtrie raffinée, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus proportionnée à nos mœurs? Puissances, quoique subalternes, à qui, sans l'apercevoir, on est dévoué beaucoup plus qu'à Dieu, dont on redoute l'indignation beaucoup plus que celle de Dieu; par conséquent, à qui l'on donne cette continuelle, mais criminelle préférence qui dans le cœur de l'homme élève la créature au-dessus de Dieu. Or il n'en faut pas davantage pour détruire toute la religion, et, selon la parole du prophète royal, pour l'anéantir jusque dans ses fondements : *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in eâ* [1].

Le désordre va encore plus loin; et, sans demeurer dans le cœur, il se déclare plus ou-

[1] *Psalm.* 136.

vertement. Car je dis que le respect humain fait tomber l'homme dans des apostasies, non plus seulement intérieures et secrètes, mais qui tous les jours, à la honte du nom chrétien, ne sont que trop éclatantes et que trop publiques. Qu'il me soit permis de m'expliquer. Souvenez-vous des irrévérences que vous a fait commettre tant de fois en présence de cet autel, la crainte d'y passer, ou pour hypocrites, ou pour chrétiens. C'est l'autel du Dieu vivant, mais qui, bien mieux que celui dont parla saint Paul dans l'Aréopage, pourroit porter pour inscription : L'autel du Dieu inconnu : *Ignoto Deo* [1]; ou, ce qui est encore plus affreux, l'autel du Dieu déshonoré, du Dieu renoncé. Le voilà cet autel qui demandera vengeance contre vous. Celui que trouva saint Paul dans Athènes, il eut la consolation de ne le trouver que parmi des idolâtres; et celui que je trouve ici, j'ai la douleur de le trouver dans le sein du christianisme. Saint Paul leur dit : Vous adorez le vrai Dieu, mais vous ne le connoissez pas : *Ignorantes colitis* [2]. Et moi je vous dis : Vous connoissez le vrai Dieu, mais vous ne l'adorez pas. Que dis-je? le vrai Dieu que vous connoissez,

[1] *Act.* 17. — [2] *Ibid.*

vous l'outragez, vous l'insultez! Ne pas connoître le vrai Dieu que l'on adore, c'est une ignorance en quelque sorte pardonnable, ou du moins plus excusable : mais n'adorer pas le vrai Dieu que l'on connoît; non seulement ne l'adorer pas, mais le connoître et l'outrager, mais le connoître et l'insulter, c'est un sacrilége, une profanation digne de tous ses anathèmes. Or n'est-ce pas là que vous a portés tant de fois le respect humain! n'est-ce pas ainsi, pour parler avec l'Apôtre, qu'il a retenu votre religion dans l'injustice? n'est-ce pas ainsi qu'il vous a fait renoncer à Dieu et à son culte?

Car j'appelle renoncer à Dieu et à son culte, assister à l'auguste sacrifice de nos autels en courtisan et en mondain; y assister avec des immodesties dont les plus infidèles mahométans ne seroient pas capables dans leurs mosquées; y assister comme si l'on n'y croyoit pas; en faire un terme d'assignation et de rendez-vous; en interrompre les sacrés mystères par des entretiens scandaleux. En tout cela, je soutiens avec saint Cyprien, qu'il y a au moins une apostasie d'action : *In his omnibus quædam apostasia fidei est*[1]. Voilà toutefois à quoi vous

[1] *Cyprian.*

engage la vue du monde; je di d'un certain monde impie, dont le dérèglement et la licence vous tient lieu de règle. Peut-être en gémissez-vous, car il y en a parmi vous qui ont de la religion : peut-être au moment que vous vous laissez aller à ces impiétés, êtes-vous les premiers à les condamner, à les détester, à vous dire intérieurement à vous-mêmes, et malgré vous-mêmes, que par là vous vous rendez indignes du nom et de la qualité de chrétiens. Mais parce que le monde vous entraîne, et que vous voulez vous conformer aux usages du monde, vous profanez avec le monde ce qu'il y a dans la religion de plus adorable et de plus divin. Apostasies, je l'ai dit et je le répète, qui comparées à celles des premiers siècles, sont, dans un sens, plus criminelles et moins excusables. Appliquez-vous, et vous en allez être convaincus.

Quand on nous parle de ces malheureux qui dans les persécutions oublioient le serment de leur baptême, et renonçoient extérieurement à Jésus-Christ, nous en avons horreur; et quand on nous dit que l'Église pour punir leur prévarication, les excommunioit, nous ne trouvons pas qu'elle usât contre eux d'une discipline trop rigoureuse. Pourquoi? parce que

leur infidélité, répondent les Pères, étoit un opprobre pour Jésus-Christ même dont il le falloit venger. Ah! mes chers auditeurs, faisons-nous justice. Il est vrai, ces foibles et lâches chrétiens qui se pervertissoient à la vue des tourments, et qui feignoient de renoncer Jésus-Christ, tomboient dans l'apostasie, mais leur apostasie méritoit quelque compassion; et quand, touchés de repentir, ils venoient publiquement reconnoître leur crime, et dire chacun ces paroles que saint Cyprien leur mettoit dans la bouche : *Caro me in colluctatione desuerit* [1] : Je suis un perfide, et je le confesse; mais c'est la chair, et non pas l'esprit qui a succombé dans moi : *Infirmitas viscerum cessit;* la délicatesse de mon corps n'a pu seconder l'ardeur de mon courage, et c'est ce qui m'a perdu : quand ils s'accusoient de la sorte, les larmes aux yeux et le regret dans l'ame, je ne m'étonne pas que l'Église, par une condescendance maternelle, après les avoir éprouvés, leur accordât leur grâce, malgré les maximes sévères des schismatiques de ces premiers temps. Mais aujourd'hui, quand nous renonçons notre Dieu par notre libertinage et nos

[1] *Cyprian.*

scandales, qu'avons-nous à dire pour notre défense? et quoi que nous disions, ne peut-on pas nous répondre ce qu'ajoutoit saint Cyprien en parlant aux apostats volontaires : *Nec prostratus est persecutionis impetu, sed voluntario lapsu se ipse prostravit*[1]? Car enfin, il ne s'agit plus d'éviter les tourments, ni la mort : ce n'est plus qu'un respect humain qui nous gouverne, mais à quoi nous voulons bien nous livrer, et qui par l'ascendant que nous lui donnons sur nous, nous fait paroître devant les hommes, et par conséquent être devant Dieu des déserteurs de notre religion : *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

De là même qu'arrive-t-il? c'est que le respect humain nous rend inutiles les grâces de Dieu les plus puissantes, et les moyens de salut les plus efficaces. Voici ma pensée. On se sent des dispositions à une vie plus réglée et plus chrétienne, mais on n'a pas le courage de se déclarer, et par là ces dispositions demeurent sans effet. On forme des désirs et des projets de conversion, mais on craint les discours des hommes, et par là ces désirs avortent. On conçoit la nécessité de la pénitence, et on se

[1] *Cyprian.*

résout à la faire, mais on ne veut pas que le monde s'en aperçoive; et parce qu'il faudroit pour la bien faire, qu'il s'en aperçût, on ne la fait jamais. On sort d'une prédication bien persuadé, mais on ne le veut pas paroître; et ne le vouloir pas paroître, c'est dans la pratique ne l'être point du tout. On fait dans une maladie de sages réflexions, on prend même pour l'avenir de saintes mesures; mais dans l'exécution on croit devoir se ménager à l'égard du public, et par là l'on n'exécute rien. Cette maladie, cette prédication, ces résolutions, ces désirs, ce sont des grâces, soit intérieures, soit extérieures, à quoi, dans le cours ordinaire de la Providence, le salut est attaché; mais une fausse crainte du monde en arrête toute la vertu.

N'est-ce pas là ce qui suspend dans les ames les opérations divines, et dans les ames les plus criminelles? n'est-ce pas là l'obstacle le plus ordinaire à mille conversions, qui seroient, par exemple, les fruits salutaires de la parole de Dieu? Un homme dit : Si je m'engage une fois, que n'aurai-je point à essuyer de la part de telles et telles personnes? Une femme dit : Si je romps certains commerces, *dangereux* pour moi et peu édifiants pour le

prochain, quels raisonnements ne fera-t-on pas? On se donne à soi-même de vaines alarmes : Si je change de conduite, que pensera-t-on, et que dira-t-on? Or avec cela, il n'y a point de si saintes entreprises qui n'échouent; point de ferveur qui ne se démente; point de contrition, de confession, qui ne soient infructueuses. On voudroit bien que le monde fût plus équitable, et qu'il y eût même, selon le monde, de l'avantage à paroître converti et à l'être; car on sait que c'est le parti le plus sûr, et l'on se tiendroit heureux de l'embrasser : mais la loi tyrannique et impérieuse du respect humain s'y oppose; c'est assez : on aime mieux, en perdant son ame, suivre cette loi, que de s'en affranchir en se sauvant.

Jusqu'à la mort même, ne voyons-nous pas des hommes combattus de cette tentation du respect humain, y succomber et s'en faire un dernier prétexte contre tout ce que leur prescrit alors la religion? des hommes prêts à quitter la vie, et sur le point d'aller subir le jugement de Dieu, encore esclaves du monde? des hommes assiégés, comme parle l'Écriture, des périls de l'enfer, et tout occupés encore des jugements du monde, négligeant, rejetant même les derniers secours que l'Église leur

présente, différant au moins à s'en servir, parce qu'ils ne veulent pas qu'on les croie si mal, parce qu'ils comptent pour quelque chose de ne passer pas pour désespérés; et résistant ainsi aux dernières grâces du Saint-Esprit, parce qu'ils ne peuvent gagner sur eux-mêmes, en se séparant du monde, de mépriser et d'oublier le monde. N'en a-t-on pas vu, qui le croiroit? après avoir vécu sans foi et sans loi, être assez insensés pour couronner l'œuvre par une persévérance diabolique dans leur impiété? vouloir mourir dans l'impénitence, pour ne pas paroître foibles, et pour soutenir jusqu'au bout une prétendue force d'esprit dont ils s'étoient follement et peut-être faussement piqués; à la vue d'une affreuse éternité, agités des mouvements d'une conscience chargée de crimes, ne pouvoir se défaire de cette malheureuse prévention : Quelle idée aura-t-on de moi si la crainte de la mort me fait changer? penser à ce que penseroient d'eux des libertins autrefois confidents et complices de leur libertinage; et pour n'en pas perdre l'estime, s'endurcir aux remontrances les plus salutaires des ministres de Jésus-Christ, qui les conjuroient de ne pas désespérer des bontés d'un *Dieu*, *lequel*, quoiqu'offensé, quoiqu'irrité,

étoit encore le Dieu de leur salut? N'en a-t-on pas vu, dis-je, mourir de la sorte? et si, par la miséricorde du Seigneur, les exemples en sont rares, en sont-ils moins touchants, et nous font-ils moins connoître à quelles extrémités conduit le respect humain?

Ah! chrétiens, je conçois maintenant toute la force et tout le sens de cette parole de Tertullien, quand il disoit, par un excès de confiance, qu'il tenoit son salut assuré s'il pouvoit se promettre de ne pas rougir de son Dieu : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo*[1]. Il semble d'abord qu'il réduisoit le salut à bien peu de chose, puisque par là il se croyoit quitte de tout. Car qu'y a-t-il en apparence de plus facile, que de ne pas avoir honte de son Dieu? faut-il pour cela une grande perfection, et est-ce là qu'aboutit toute la religion d'un chrétien? Oui, répond Tertullien, je le soutiens; mon salut est en assurance si je ne rougis pas de mon Dieu : *Salvus sum*. Cela seul me met à couvert des tentations du monde les plus violentes, parce que cela me rend victorieux du monde, et de tout ce qu'il y a dans le monde de plus dangereux pour moi. Car si je ne rougis pas de mon

[1] *Tertull.*

Dieu, je ne rougis pas de tant de devoirs humiliants selon le monde, mais nécessaires au salut selon la loi de Dieu; je ne rougis pas de souffrir un affront sans me venger; je ne rougis pas de pardonner une injure, jusqu'à rendre le bien pour le mal; je ne rougis pas de prévenir même l'ennemi qui m'a outragé : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de le craindre, de l'honorer, de le prier; je ne rougis pas d'être respectueux et humble devant lui, patient pour lui, méprisé comme lui. Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de la pénitence et de tout ce qu'elle exige de moi pour me convertir à lui : *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.*

C'est ce qui sauva Madeleine. Si elle eût écouté le monde, elle étoit perdue; si elle eût consulté la prudence humaine, il n'y avoit point de salut pour elle; son bonheur et le coup de sa prédestination fut de ne point rougir de son Dieu; elle l'alla trouver dans la maison du pharisien, et au milieu d'une nombreuse compagnie, prosternée aux pieds de Jésus-Christ, elle les arrosa de ses larmes, elle les essuya de ses cheveux, elle méprisa tous les mépris des hommes, et peu en peine de ce qu'on diroit, elle

ne pensa qu'à trouver grâce auprès de son Sauveur, et devant le seul maître à qui désormais elle vouloit plaire. Sans cela, le moment de sa conversion lui échappoit; sans cela, le sein de la miséricorde divine lui étoit fermé. Pour y entrer, il falloit triompher de ce respect humain dont je viens de vous représenter l'indignité et le désordre, et dont il me reste à vous faire voir le scandale: c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'y a point de scandale dans le monde contre lequel Jésus-Christ n'ait prononcé anathème, quand il a dit: *Væ mundo à scandalis*[1]! malheur au monde, à cause des scandales qui y règnent! il n'y a point de scandaleux, quel qu'il soit, qui ne trouve sa condamnation dans ces autres paroles: *Væ autem homini illi per quem scandalum venit*[2]; malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Or, quoiqu'il soit vrai que la proposition du Fils de Dieu comprend tous les scandales, en voici un, mes chers auditeurs, qu'il avoit surtout en vue, et sur quoi je ne doute point qu'il n'ait fait particu-

[1] *Matth.* 18. — [2] *Ibid.*

lièrement tomber la malédiction de cet anathème foudroyant : *Væ mundo!* c'est le scandale du respect humain; je veux dire le scandale que causent dans le monde ceux qui par leurs discours ou par leur conduite servent à y entretenir le respect humain; scandale d'autant plus criminel, qu'il s'attaque plus immédiatement à Dieu, et qu'il va plus directement à la destruction de son culte : en voilà la nature; scandale d'autant plus pernicieux qu'il se répand avec plus de facilité, et qu'il entraîne plus infailliblement les ames : en voilà le danger; scandale qu'il vous est d'autant plus expressément et plus étroitement ordonné de prévenir et d'éviter, grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux et plus mortel : voilà, par rapport à vous, les obligations qui en naissent; enfin, scandale que vous pouvez aisément corriger, en opposant, comme dit saint Chrysostôme, le respect humain au respect humain, et en faisant de votre bon exemple un préservatif contre le libertinage du siècle : en voilà le remède. Encore un moment d'attention, et je finis.

Scandale spécialement injurieux à Dieu : pourquoi? parce qu'il va spécialement à détruire le *culte de Dieu*. En quoi consista le péché des

enfants d'Héli? ce péché que Dieu dans l'Écriture exagère en des termes si forts, et dont il a, ce semble, affecté de nous donner une horreur toute particulière? quel fut leur crime? Le Saint-Esprit nous le marque : c'est qu'ils scandalisoient le peuple : et comment? en rebutant ceux qui venoient dans le temple de Jérusalem offrir au Seigneur leur sacrifice, et en les détournant de ce devoir de religion, au lieu de les y attirer : *Erat ergò peccatum puerorum grande nimis, quia retrahebant homines à sacrificio Domini*[1]. C'étoit, dit le texte sacré, un péché capital, un péché trop grand pour mériter grâce, trop grand pour être dissimulé et pardonné: *Grande nimis*. Et que font autre chose ces libertins qui raillent de la piété, qui décréditent la religion, devant qui l'on ne peut impunément servir Dieu, parce qu'on se trouve toujours exposé à leurs traits, parce qu'on est toujours témoin de leur vie, et que leur vie déréglée est comme une censure publique de la vertu? qui, semblables aux pharisiens dont parloit le Sauveur du monde, disons mieux, qui, plus criminels encore que ces pharisiens, puisque les pharisiens gardoient au

[1] *I Reg.* 2.

moins certains dehors, ferment à leurs frères le royaume du Ciel, et non contents de n'y point entrer eux-mêmes, voudroient en défendre aux autres l'entrée? Qu'il y ait deux ou trois mondains de ce caractère, surtout mondains accrédités, il n'en faut pas davantage pour pervertir toute une cour, et pour détourner du droit chemin les ames les mieux disposées à marcher dans la voie de Dieu. Or vous savez avec quelle sévérité, et même avec quel éclat Dieu punit ce scandale dans la personne d'Ophni et de Phinées. Et je ne m'en étonne pas, Seigneur, car il s'agissait du plus essentiel et du plus délicat de vos intérêts, et le blesser, c'étoit, pour parler avec un de vos prophètes, vous blesser dans la prunelle de l'œil. Qu'un particulier dans un état entreprît par ses sollicitations de corrompre la fidélité des peuples, il n'y a point de supplice dont il ne fût digne, et l'on ne trouveroit point étrange qu'il fût sacrifié à toute la rigueur des lois. Il est donc juste, ô mon Dieu! que vous preniez vous-même votre cause en main; et si le monde veut attenter à vos droits, que vous les défendiez, que vous les vengiez, en faisant ressentir aux coupables les plus rudes coups de *votre justice.*

Scandale le plus contagieux et le p
prompt à se communiquer : quel progrès
fait-il pas? et si l'on n'en arrête le cours, av
quelle rapidité n'emporte-t-il pas les ames f
bles? C'est ce qui émut ce généreux Macl
bée, l'invincible Mathatias, et ce qui l'excit
faire une action que le Saint-Esprit a cano
sée et dont la mémoire sera éternelle. Il vit
Israélite vaincu par la crainte du monde,
sur le point d'adorer publiquement l'idole
le vit, et touché d'un zèle de Dieu qui
tourna en courroux, il prévint par un dou
sacrifice, cette impiété, immolant sur l'au
même de l'idole, non seulement l'israélite i
pie, mais le païen qui le forçoit à l'être,
consacrant sa colère par la mort de ces de
victimes, dont Dieu lui ordonna d'être le sa
ficateur. D'où lui vint ce transport de zèle?
la douleur dont il fut saisi, et de la pen
qu'il eut que l'exemple de ce sacrilége all
être suivi de mille autres; de la réflexion q
fit que dans une pareille conjoncture le sc
dale d'un seul toléré et impuni suffisoit p
ébranler toute la nation. Le danger où lui p
rut le peuple de Dieu, et la vue des su
affreuses que devoit avoir la lâcheté de ce p
fanateur, voilà ce qui l'échauffa, ce qui l'a

ma, ne craignons point de le dire, ce qui l'emporta, puisque dans l'Écriture son emportement est le sujet même de son éloge.

Ah! chrétiens, quelle leçon pour nous! C'étoit dans un temps de persécution que les Machabées ressentoient si vivement le scandale du respect humain, et qu'ils en craignoient tant les conséquences; mais ce temps de persécution est-il absolument passé pour nous? et malgré l'état florissant où nous voyons aujourd'hui la religion, pouvons-nous, dit saint Augustin, nous flatter qu'il n'y ait plus pour les serviteurs de Dieu d'aussi dangereuses épreuves à soutenir? A ces persécutions sanglantes que le paganisme leur suscitoit autrefois, n'en a-t-il pas succédé d'autres, d'autant plus à craindre quelles sont plus humaines, et d'autant plus propres à causer la ruine des ames qu'on ne pense pas même à s'en préserver? J'ose dire, et j'en suis persuadé, qu'un mot que vous prononcez, qu'un regard que vous jetez, qu'un mépris que vous témoignez, qu'un exemple que vous donnez, fait plus d'impression sur les cœurs, et corrompt de nos jours plus de chrétiens, que tout ce qu'inventoient les tyrans pour exterminer le christianisme : on résistoit aux tyrans, *et le sang des martyrs*, par une merveilleuse

fécondité, ne servoit qu'à produire de nouveaux fidèles; mais résiste-t-on à un respect humain que vous faites naître? et cette persécution à quoi vous exposez la vertu, bien loin de l'affermir, de la multiplier, de l'étendre, n'est-ce pas ce qui établit l'empire du péché, et ce qui entretient le règne du libertinage?

Car que ne peut point cet attrait naturel que nous sentons à faire comme les autres? que ne peut point cette fausse émulation qui nous porte à suivre les autres, et à imiter surtout ceux qui réussissent dans le monde et à qui le monde applaudit? Si donc ils nous tracent le chemin du vice, s'ils nous y appellent par leurs discours, s'ils nous y attirent par leurs exemples, s'ils exigent de nous cette condescendance criminelle, et cette complaisance mondaine, s'ils y attachent une gloire prétendue, s'ils en font dépendre leur estime, ou même leurs gratifications et leurs récompenses, combien cette tentation fera-t-elle d'apostats? combien en a-t-elle fait et en fait-elle encore? Vous connoissez le monde, mes chers auditeurs, et vous le connoissez mieux que moi; c'est à vous-mêmes et à votre propre expérience que je vous renvoie. Vous savez combien on le craint, ce tyran de la piété, et

combien vous le craignez vous-mêmes, vous savez combien on cherche à se le rendre favorable, et combien vous le cherchez vous-mêmes; vous savez quels moyens on y emploie, et quels moyens vous y avez employés vous-mêmes; vous savez ce qu'on lui sacrifie tous les jours, et ce que vous lui avez peut-être sacrifié vous-mêmes. Quoiqu'il en soit, n'est-ce pas de ce scandale, comme l'a remarqué saint Bernard, que viennent presque tous les maux dont l'Église des derniers temps est affligée, et cette dissolution de mœurs que nous voyons et dont nous ne pouvons assez gémir?

De là naît pour les grands du monde, pour toutes les personnes qui ont quelque autorité, et qui tiennent quelque rang dans le monde, une obligation plus étroite et plus indispensable, d'être non seulement sincères, mais exemplaires dans le culte de Dieu et dans l'exercice de leur religion; et c'est l'avis important que leur donne saint Augustin. Car, dit ce Père, ce sont les grands qui doivent guérir cette foiblesse du respect humain dans les petits; ce sont ceux que Dieu a élevés qui doivent autoriser cette sainte liberté avec laquelle il veut être servi; ce sont ceux à qui naturellement on veut plaire qui doivent témoigner

par leur conduite que jamais l'impiété ni le vice ne leur plaira, mais qu'au contraire la religion et la vertu leur plaira toujours. Comme le respect humain s'attache à eux, et qu'ils en sont les objets, ce sont eux qui doivent le détruire, ou en sanctifier l'usage. Or ils font l'un et l'autre, et par leurs paroles, et par leurs actions, quand ils parlent et qu'ils vivent en chrétiens : et tel est le remède du respect humain.

Ainsi le conçut ce vieillard vénérable, Éléazar; cet homme, parmi le peuple juif, également respectable, et par son âge, et par sa dignité; cet homme, selon la belle expression de saint Ambroise, plein de l'esprit de l'Évangile avant l'Évangile même : *Vir ante tempora evangelica evangelicus*[1]. On lui demandoit une seule chose pour le sauver de la mort : non pas qu'il mangeât de la chair défendue, mais au moins qu'il dissimulât; et que seulement en apparence il consentît à en manger : déguisement dont il eut horreur; et par quelle raison? c'est qu'il ne me convient pas, répondit-il, dans l'âge où je suis, ni dans la place que j'occupe, d'user de détours et de cacher mes

[1] *Ambros.*

sentiments. Car que pensera, que fera une jeunesse ignorante et foible, quand on apprendra que la vertu d'Éléazar s'est démentie, et qu'il a lui-même abandonné la loi de son Dieu? on se mesurera sur moi, on deviendra lâche comme moi, infidèle comme moi, impie comme moi Qu'eût-on en effet pensé? qu'eût-on dit? et surtout qu'eût-on fait à son exemple? Mais aussi quel puissant motif pour soutenir les ames timides et chancelantes, quand on vit ce généreux pontife, malgré le respect du monde, malgré les menaces et les tourments, garder au Seigneur la foi qu'il lui avoit jurée, et donner pour lui sa vie!

Belle leçon pour vous, chrétiens, pour vous, dis-je, en particulier, à qui Dieu n'a fait part de son pouvoir que pour le faire servir à son culte! Que doit dire un père à ses enfants? ce que disoit le saint homme Tobie : *Audite ergò, filii mei, patrem vestrum : servite Domino in veritate* [1] : écoutez-moi, mes chers enfants; je suis votre père, et malheur à moi si je ne vous laissois pas pour héritage la crainte de votre Dieu. Servez le Seigneur, et servez-le en esprit et en vérité. Servez-le sans dissimulation; et

[1] *Tob.* 14.

partout où il s'agira de son culte, ne soyez jamais politiques ni mondains. C'est votre religion qui fait votre gloire : conservez-la, et ne la déshonorez pas. C'est elle qui vous doit sauver : gardez-vous de la scandaliser. Que doit dire un maître, un chef de famille à ses domestiques? ce que disoit David : *Non habitabit in medio domûs meæ qui facit superbiam* [1] : je ne veux point d'impies dans ma maison; j'y veux des gens qui craignent Dieu, et qui m'obéissent en obéissant à Dieu : ni blasphémateur, ni parjure, ni débauché, ne me servira jamais. Et qui donc? celui qui marche dans la voie droite d'une vie innocente et pure : *Ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabat* [2]. Que devons-nous faire chacun dans l'étendue de notre condition et selon notre état? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'esprit de ceux que Dieu nous a soumis : autrement, nous nous rendons coupables devant Dieu du plus grand scandale : pourquoi? parce que le scandale devant Dieu n'est jamais ni plus grand ni plus punissable que lorsqu'il vient de la même source d'où l'on devoit attendre l'instruction et l'édification.

[1] *Psalm.* 100. — [2] *Ibid.*

J'ai la consolation, chrétiens, de parler à des auditeurs pour qui le respect humain n'a dû jamais être un scandale moins dangereux, ni un obstacle plus aisé à vaincre qu'il l'est aujourd'hui, parce que je prêche dans la cour d'un prince qui, plus zélé que jamais pour les intérêts de Dieu, donne du crédit à la religion, et combat le vice bien plus hautement et bien plus efficacement par son exemple, que je ne le puis faire moi-même par mon ministère. Ce que j'aurois à craindre pour vous, c'est que vous ne fussiez même exposés à un autre respect humain, et qu'au lieu que le respect humain faisoit autrefois à la cour des libertins, il n'y fît maintenant des hypocrites. Ce que j'aurois à craindre, c'est que vous ne fussiez ou que vous ne parussiez chrétiens que par la seule considération du monde, ne servant Dieu que dans la vue de l'homme, au lieu de servir Dieu dans l'homme et de servir l'homme pour Dieu. Voilà l'effet que pourroit avoir contre ses propres intentions la piété d'un roi fidèle à Dieu et défenseur du culte de Dieu : car de quoi n'abuse-t-on pas?

Mais outre que dans cette crainte, je me consolerois encore de ce qu'au moins la religion *auroit pris par là* le dessus, que le libertinage

seroit réduit à se tenir caché, et que de deux maux, délivrés enfin du plus grand, nous n'aurions plus qu'à nous préserver du moindre; outre que je me promettrois de vous qu'en évitant un écueil, vous apprendriez à ne pas donner dans un autre, et qu'avec cette droite raison qui vous conduit, vous ne seriez pas assez aveugles pour faire de votre religion, de cette religion divine, une rēligion purement humaine; malgré la crainte même que j'aurois, ne laissons pas, vous dirois-je, mes chers auditeurs, de nous prévaloir de l'heureuse disposition des choses, et de ce que l'adorable Providence nous y fait trouver d'avantageux pour le christianisme et pour notre salut. Quand le respect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne soit par lui-même ni saint, ni louable, il n'est pas toujours inutile : c'est un soutien à notre foiblesse. Quand il nous engage à honorer Dieu, tout respect humain qu'il est, nous ne devons pas absolument, ni en tout sens, y renoncer, mais le rectifier, mais le purifier, mais le perfectionner. De la créature nous devons nous élever au créateur, et par la comparaison de ce que nous serions prêts à *faire pour l'homme*, nous exciter à chercher *uniquement* Dieu et le royaume de Dieu.

Or suivant ces principes que la foi même autorise, bénissons-le, chrétiens, ce Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, de nous avoir donné un maître qui ne porte pas en vain le titre de protecteur de sa religion, puisqu'il ne tient qu'à nous, si nous voulons profiter de son zèle, qu'il ne soit encore le protecteur de la nôtre. Mettons au nombre des bienfaits, et des plus signalés bienfaits que nous ayons reçus du Ciel, de n'être pas nés dans un de ces siècles malheureux où, si je puis parler de la sorte, l'impiété étoit à la mode, et où pour être approuvé du monde, il falloit être ennemi de Dieu. Vous surtout, qui m'écoutez, estimez-vous heureux de vivre dans un temps, sous un règne et au milieu d'une cour où l'on est au moins revenu de ces détestables maximes. Reconnoissons, vous et moi, que nous sommes inexcusables si nous ne marchons pas tête levée dans la voie du salut, et que tout autre respect humain qui pourroit d'ailleurs nous retenir, doit céder à l'exemple prédominant d'un monarque auprès duquel la vertu est en faveur, et qui la sait également honorer et pratiquer. Ne disons point comme ces infortunés Israélites dans leur captivité : *Quomodò cantabi-*

mus canticum Domini in terrâ alienâ [1] : comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère? comment les chanterons-nous au milieu de la cour et dans le monde? Oui, dans le monde même et au milieu de la cour, nous les chanterons. Autrefois la cour étoit cette Babylone où les louanges de Dieu n'étoient jamais entendues, où son nom étoit blasphémé ; maintenant, si nous le voulons, il y sera béni; sa parole y sera écoutée et goûtée; sa loi y sera respectée et observée. Nous avons pour cela le plus puissant secours; et quel sujet de condamnation, si nous ne nous en servons pas?

Beatus, conclut le Sauveur du monde, *qui non fuerit scandalizatus in me* [1] : bienheureux celui qui ne sera point scandalisé de moi. Il n'exceptoit pas de cette béatitude ceux qui habitent dans les palais des rois : au contraire, il parloit à eux, et pour les convaincre qu'ils en étoient capables et qu'ils devoient y avoir part, il leur proposoit Jean-Baptiste, qui dans la cour d'un roi et d'un roi infidèle, avoit librement confessé le Dieu qui l'envoyoit. C'est le même Dieu qui m'envoie, mais qui m'envoie

[1] *Psalm.* 136. — [2] Matth. 11.

dans la cour d'un roi chrétien. C'est l'Évangile de Jésus-Christ que j'y annonce. Puissiez-vous le recevoir sans rougir; afin que ce Dieu-Homme ne rougisse point lui-même de vous, mais qu'il vous reconnoisse devant son père, et qu'il vous fasse entrer dans sa gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LE

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LA SÉVÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini. — *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur.* Saint Jean, ch. I.

SIRE,

CETTE voie du Seigneur est sans doute, selon la pensée de tous les Pères de l'Église, et même dans le sens littéral, la voie étroite du salut; et Jean-Baptiste est le premier qui, comme précurseur de Jésus-Christ, fut envoyé au monde pour la faire connoître, pour la préparer dans les cœurs, pour l'aplanir sans l'élargir, mais surtout pour la rendre droite par les saintes règles qu'il nous a tracées, en nous ex-

hortant à y entrer et à la suivre : *Dirigite viam Domini, rectas facite semitas ejus.* Voie étroite, voie unique qui puisse désormais nous conduire à la vie, je dis à la vie éternelle : *Arcta via est, quæ ducit ad vitam* [1]. Car depuis le péché, dit saint Jérôme, il n'y a plus d'autre voie pour aller à Dieu que la voie de la mortification.

Mais par une suite funeste de l'état malheureux où le péché nous a réduits, combien ignorent cette voie et ne la savent pas discerner ? combien d'entre ceux même qui la cherchent et qui croient l'avoir trouvée, s'y égarent néanmoins et s'y perdent ? Et en effet, nous apprenons de l'Écriture qu'il y a une voie dont les apparences sont trompeuses, que les hommes regardent comme une voie droite, mais dont les issues aboutissent à la mort : *Est via quæ videtur homini recta ; novissima autem ejus ducunt ad mortem* [2]. Il est donc aujourd'hui question, mes chers auditeurs, de vous préserver d'une illusion si dangereuse : il s'agit de vous donner une juste idée de la sévérité chrétienne, et c'est ce que j'entreprends dans ce discours. Ne prenons point d'autre modèle que

[1] *Matth.* 7. — [2] Prov. 16.

Jean-Baptiste; et parce que c'est par l'opposition des ténèbres que la lumière paroît plus éclatante, opposons la vraie sévérité de saint Jean à cette fausse sévérité des pharisiens, que le Fils de Dieu dans l'Évangile a si souvent et si hautement réprouvée. Qui jamais fit profession d'une vie plus austère que le divin précurseur? qui jamais fut plus sévère dans ses mœurs? Mais dans sa sévérité même, remarquez ceci, ce fut un homme désintéressé, ce fut un homme humble, et ce fut un homme charitable. Désintéressement le plus parfait : il ne tient qu'à lui d'être reconnu dans toute la Judée pour le Messie; des prêtres, des lévites, députés de la synagogue, sont prêts à le saluer en cette qualité; mais, sans se laisser prendre à l'éclat d'une dignité si auguste et si éminente, il proteste, non seulement qu'il n'est pas le Messie, mais qu'il n'est pas même un prophète : *Elias es tu? Non sum. Propheta es tu? Non sum* [1]. Humilité la plus héroïque : bien loin d'accepter l'offre qu'on lui fait, il confesse qu'il n'est pas digne de rendre à ce Messie que l'on cherche les plus vils services, ni de dénouer les cordons de ses souliers : *Cujus non sum di-*

[1] *Joan. 1.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par le retranchement de l'intérêt, ou plutôt de la cupidité qui s'attache à la poursuite de l'intérêt, que doit commencer cette circoncision du cœur dont parle si souvent l'Apôtre, et sans laquelle il est impossible d'entrer dans cette voie étroite de l'Evangile, qui conduit à la vie, et qui est le principe du salut : *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* [1] : quiconque ne renonce pas d'esprit et de cœur à tout ce qu'il a, beaucoup plus, à tout ce qu'il n'a pas et qu'il ne peut avoir sans injustice ou sans forcer l'ordre de Dieu, est incapable d'être mon disciple. Voilà le premier axiome de la morale de Jésus-Christ, qui, pour n'être que le plus bas degré de la perfection évangélique, ne laisse pas d'abord d'élever l'homme au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et qui fait déjà réellement et solidement en lui ce que la philosophie païenne n'a jamais pu faire qu'en apparence dans ses plus parfaits et ses plus zélés sectateurs. D'où je con-

[1] *Luc.* 14.

plus qu'un chrétien, quelque idée de sainteté qu'il se propose, n'aura jamais cet esprit de sévérité, propre de la loi de grâce, qu'autant qu'il aura cet esprit de désintéressement par où notre divin maître a voulu que ses disciples fussent distingués.

Car pour vous en développer le mystère, prenez garde, s'il vous plaît, aux propositions que j'avance, et qui vont vous désabuser d'autant d'erreurs dont je craindrois avec sujet que vous ne fussiez prévenus. S'il faut mesurer la sévérité chrétienne par quelque règle, à parler exactement, ce ne doit point être ni par la difficulté des choses que l'on entreprend ou que l'on est prêt à souffrir, ni par l'éclat d'une vie extérieurement austère et mortifiée, ni par un certain zèle de réforme dont on se pique dans les discours et dans les conversations du monde, ni par un abandon même effectif de quelques intérêts particuliers dont on consent à se dépouiller : pourquoi ? parce que tout cela précisément considéré, bien loin d'être ce que Jésus-Christ a prétendu, en nous obligeant à être sévères envers nous-mêmes, peut subsister, et subsiste en effet tous les jours avec les plus honteux relâchements du christianisme. *Quelle est donc la* marque sûre et infaillible de

la sévérité que nous professons dans notre religion? je le répète, un désintéressement général, absolu, sincère : trois qualités aussi rares dans le monde qu'elles sont estimables, et par où nous devons juger si nous sommes en effet devant Dieu, ce que peut-être nous nous flattons bien injustement d'être devant les hommes. Ceci mérite toute l'attention de vos esprits; ne perdez rien d'une si importante matière.

Non, chrétiens, ce n'est point par la règle, ni de la difficulté des choses, ni du courage à les entreprendre ou à les souffrir, qu'il faut discerner la vraie sévérité d'avec la fausse. Et la preuve en est évidente : parce que, comme raisonne fort bien saint Chrysostôme, les choses même les plus fâcheuses et celles dont la nature a le plus d'horreur, nous deviennent supportables, et même faciles et agréables dans la vue d'un intérêt humain; et quand nous agissons par le motif de cet intérêt, bien loin que nous nous fassions violence en nous abstenant, en nous surmontant, en nous captivant, on peut dire, et il est vrai, que nous nous la ferions tout entière en ne nous abstenant pas, en ne nous surmontant pas, et en ne nous captivant *pas*.

Ce que nous prenons alors sur nous, nous nous l'accordons à nous-mêmes. Nous mortifions une passion, mais c'est pour suivre le mouvement et l'attrait d'une autre. Il nous en coûte, mais d'une manière qui ne choque point notre amour-propre, puisqu'au contraire c'est notre amour-propre qui nous fait porter lui-même la pesanteur du joug, et qui cherche en cela à se satisfaire. Or ce qui satisfait en nous l'amour-propre ne peut pas être l'objet de la sévérité évangélique.

En effet, on ne dira pas que la vie pénible et laborieuse d'un avare qui s'épuise pour amasser, soit une vie austère selon l'Évangile, ni que la servitude d'un courtisan qui pour établir sa fortune essuie tout et dévore tout, lui doive être comptée pour un exercice de cette abnégation qui fait le souverain mérite des justes. Au contraire, plus l'un et l'autre est déterminé dans cette vue à prendre sur soi-même, plus il est censé amateur de soi-même, et plus il est éloigné de cette sainte haine que le Fils de Dieu veut que nous ayons de nous-mêmes : pourquoi? parce que l'intérêt qui le domine, et dont il s'est rendu esclave, n'est rien autre chose qu'un amour déréglé de soi-*même qui le fait* souffrir. Sa véritable abnéga-

tion, je parle de l'homme mondain, seroit donc plutôt de ne pas souffrir de la sorte, et de renoncer à cet intérêt pour lequel il renonce à tout le reste. Car voilà ce qui lui coûteroit; mais c'est justement ce qu'il ne gagne jamais sur lui, parce que, selon la pensée de saint Ambroise, s'il se resserre, ce n'est point dans cette voie étroite et salutaire que Jésus-Christ nous a enseignée, mais, par un aveuglement bien déplorable, dans le chemin large et spacieux qui mène à la perdition.

Je dis plus, et je vous prie d'écouter ceci. Une vie exacte et extérieurement mortifiée n'est point toute seule un témoignage convaincant de la sévérité que nous cherchons, et qui est celle que l'Évangile nous recommande. En voici la raison : c'est que dans cet extérieur de mortification et de régularité, il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature se trouve. Quel intérêt, me direz-vous? un intérêt, chrétiens, d'autant plus difficile à vaincre, et plus dangereux, qu'il est plus déguisé et plus raffiné, c'est-à-dire un intérêt où la piété se mêle, et qui est revêtu de ce qu'il y a de plus spécieux et de plus éclatant dans la religion.

Car si la piété est utile à tout, comme disoit *saint Paul*, *quoiqu*'il l'ait dit dans un sens bien

différent de celui-ci, beaucoup plus la piété qui se pique d'exactitude et d'austérité. Or, telle est surtout celle de certains esprits dont saint Augustin nous a si bien donné l'idée, qui se font, dit-il, un intérêt d'être sévères, et dont il semble que la politique soit d'être regardés dans le monde et tenus pour tels · et moi je soutiens que du moment qu'ils se font un intérêt de l'être, dès là ils cessent de l'être, et qu'il est impossible qu'ils le soient, parce qu'il n'y a point de contradiction plus positive dans la morale chrétienne, que celle qui se rencontre entre ces deux termes, la recherche de l'intérêt, et la sévérité.

Un exemple plausible, et d'autant plus touchant pour nous, que Jésus-Christ, notre souverain maître, à force de nous le mettre devant les yeux, l'a consacré, pour ainsi dire, à notre instruction, c'est celui des pharisiens. Qu'y avoit-il de plus régulier en apparence, et de plus détaché par profession de toutes les douceurs de la vie, que les pharisiens parmi les Juifs? C'étoit l'esprit de leur secte. Cependant le Sauveur du monde ne put jamais les supporter : et la remarque de saint Jérôme est bien étonnante, que cet Homme-Dieu, qui *étoit d'un côté* la sagesse même, et de l'autre

la douceur et la bonté même, fit toujours paroître plus d'indignation et un zèle plus amer contre cette prétendue sévérité pharisaïque, que contre les désordres les plus énormes des publicains et des femmes prostituées de Jérusalem.

Que manquoit-il aux pharisiens pour être sévères ? Ah ! mes frères, répond saint Bernard, que ne leur manquoit-il pas ? Ils avoient l'ombre de la sévérité, mais ils n'en avoient pas le corps, bien loin qu'ils en eussent l'esprit : pourquoi? parce qu'ils n'en affectoient les pratiques que pour s'en attirer les profits et les émoluments, c'est-à-dire, parce que c'étoient des hommes mercenaires qui ne s'attachoient à la rigueur des observances de la loi, que pour se maintenir dans la possession d'un misérable intérêt qui les aveugloit, et dont ils étoient jaloux; que pour parvenir à leurs fins, que pour contenter leur cupidité, que pour se rendre maîtres des esprits; que pour exercer un empire plus absolu, non seulement sur les personnes, mais, comme Jésus-Christ leur reprochoit, sur les revenus et les biens, et en particulier sur les biens de certaines veuves qui, préoccupées de l'opinion de leur sainteté, s'épuisoient pour fournir à leur entretien : *Væ vobis*, quia *comeditis*

domos viduarum [1]. Car tout cela, ce sont les points marqués par les évangélistes, sur quoi le Fils de Dieu avoit coutume de s'étendre pour confondre ces sages du judaïsme; ne les épargnant jamais, et jugeant qu'il étoit nécessaire de découvrir l'abus de leur conduite, parce qu'il ne concevoit rien de plus opposé à la pureté de ses maximes, que cet intérêt couvert du voile de la sévérité.

Si donc, chrétiens, pour nous appliquer cette divine morale, il arrivoit malheureusement pour nous, que nous prissions les mêmes voies, et qu'au milieu du christianisme dont nous professons la créance et le culte, nous fussions pharisiens d'action et de mœurs: ce n'est point une supposition chimérique, et saint Paul, qui prévoyoit les malheurs dont l'Église étoit menacée, avertissoit son disciple Timothée qu'il viendroit un temps où ce trafic de piété régneroit, même entre les fidèles, et qu'il y en auroit parmi eux dont la corruption de l'esprit et du cœur iroit jusqu'à s'imaginer que la religion leur doit être un moyen pour réussir dans le monde: *Hominum mente corruptorum, existimantium quæstum esse pietatem* [2];

[1] *Matth.* 23. — [2] I Tim. 6.

il l'a prédit, chrétiens, et Dieu veuille que notre siècle ne soit point un de ceux qu'il a désignés par ces paroles! c'est à vous et à moi de nous préserver d'un tel désordre; s'il arrivoit, dis-je, qu'abusant d'une chose aussi sainte qu'est la sévérité évangélique, le scandale qu'a déploré saint Paul vînt à se vérifier en nous; que n'ayant rien peut-être d'ailleurs par où nous pousser dans le monde et y faire quelque figure, nous entreprissions d'en venir à bout par les apparences d'une vie plus réformée; que par là l'on cherchât à s'établir, par là l'on se fît des amis, par là l'on se ménageât des patrons, par là, ou plutôt en cela l'on eût des desseins, des espérances, des vues qui se produiroient dans leur temps, en sorte que tout cet éclat de piété, et de piété sévère, n'aboutît qu'à condnire une intrigue, qu'à soutenir une entreprise, qu'à engager celui-ci, qu'à gagner celle-là, en un mot, qu'à entretenir cette société, ce commerce indigne, qui a été un sujet d'horreur pour l'Apôtre : *Existimantium quæstum esse pietatem*, pourroit-on dire alors qu'il y eût là le moindre vestige de cette sévérité chrétienne, qui doit non seulement nous rendre parfaits, mais parfaits comme notre Père céleste? Ah! mes chers auditeurs, ce seroit bien renverser les idées

des choses, et prendre plaisir à nous séduire nous-mêmes, que d'en juger ainsi! Non, non, si nous en sommes réduits là, Jésus-Christ ne nous reconnoît point pour ses disciples. Cette sévérité intéressée est un des plus pernicieux relâchements où nous puissions tomber, et tout le fruit que nous en devons attendre, c'est qu'après nous en être servis pour faire quelque temps une figure odieuse ou ridicule devant les hommes, elle serve un jour à faire notre confusion et notre honte devant Dieu.

Mais on a du zèle pour maintenir la discipline, et l'on ne craint pas de le faire hautement valoir et de l'opposer à la licence et aux déréglements du siècle. Autre erreur, dit saint Augustin : car ce zèle de la discipline, si louable d'ailleurs, et si nécessaire, ne coûte rien dans les entretiens, dans les cercles, dans les livres, dans les chaires même et dans les discours publics; le bornant là, on n'en est point incommodé : au contraire, on s'en fait honneur, et l'abus en vient jusques à ce point, que le libertinage même s'accoutume à tenir ce langage, parce que c'est le langage à la mode, et qu'on a trouvé le secret de faire impunément toutes choses, pourvu qu'on parle sévèrement.

N'a-t-on pas vu des hypocrites se soutenir

par cet artifice, et en imposer au genre humain; et n'entend-on pas tous les jours des gens perdus de conscience et chargés de crimes, s'exprimer éloquemment sur le chapitre de la réforme et sur la censure des mœurs? l'imposture est si commune, qu'on commence à ne s'y plus tromper. Mais sans entrer dans cette politique des sages du monde, je dis des sages libertins, voulons-nous connoître, chrétiens, si ce zèle de réforme, si vif en apparence et si ardent, est dans nous un véritable effet de la sévérité de l'Évangile? examinons-le par nous-mêmes et par notre propre conduite. En parlant comme nous parlons, c'est-à-dire en nous piquant dans les conversations d'autoriser les maximes les plus sévères, en sommes-nous pour cela moins intéressés? en sommes-nous moins âpres à poursuivre ce que nous prétendons nous être dû? en sommes-nous de meilleure foi pour nous faire une justice rigoureuse sur ce que nous devons aux autres? en sommes-nous plus disposés à nous relâcher de nos droits sur mille sujets où la charité, où la paix, où le devoir, où l'honneur même l'exige? mais surtout en sommes-nous plus dégagés de ces vues humaines qui infectent tout ce qu'il y a de plus sacré dans le culte de Dieu?

Car voilà, s'il m'est permis d'user de ce terme, la pierre de touche; mais c'est à quoi le faux zèle ne veut pas être éprouvé. Nous exagérons en paroles la sainteté du christianisme, et ce n'est point précisément ce que je condamne; mais au même temps que dans nos paroles et dans nos décisions nous sommes si rigoureux, avons-nous dans la pratique une affaire à traiter, un différend à terminer, un argent à placer, une restitution à faire, un bénéfice, comme l'on parle, à sauver ou à négocier? et puisque le nom de bénéfice m'a échappé, avons-nous à combattre les justes remords que que doit donner la pluralité, l'incompatibilité, la non-résidence, la translation, l'emploi, ou pour mieux dire, la profanation des revenus? c'est justement alors que nous nous comportons comme tout le reste des hommes, et bien souvent pis que les autres hommes. Pourquoi? parce qu'il s'agit de notre intérêt. Ces théologiens faciles et commodes que nous ne pouvions auparavant souffrir, ne nous paroissent plus si odieux. Étudiant de plus près leurs opinions, nous y découvrons du bon sens, et, après les avoir cent fois condamnés pour les autres, nous les estimons enfin raisonnables *pour nous-mêmes* : car n'est-ce pas ainsi que

l'amour-propre est ingénieux à nous prévenir et à nous corrompre?

Je sais, chrétiens, que nous ne manquons pas d'adresse pour paroître en cela même consciencieux, et qu'après nous être une fois déclarés pour le parti sévère du christianisme, s'il nous survient dans le monde une occasion importante que nous n'avions pas prévue, et où cette sévérité se trouve par malheur opposée à notre intérêt, une occasion où le monde nous attendoit, pour voir de quelle manière nous en userions, et où il est déterminé à ne nous faire nulle grâce : je sais, dis-je, que là-dessus nous savons bien nous ménager, et ne pas risquer notre réputation; que pour cela nous ne nous rendons pas tout-à-coup au sentiment qui nous favorise; que nous sommes même les premiers à prononcer contre nous; qu'il faut bien des remontrances de nos amis et de nos proches pour nous faire modérer cette rigueur, et qu'il n'y a point de consultation dont nous n'ayons soin de nous prémunir. Mais quand je m'aperçois enfin que tout ce mystère se termine à faire avec beaucoup de cérémonie ce que font, sans tant de difficultés et tant de façons, les plus relâchés, et ce que ne feroit peut-être pas un chrétien qui vit selon

le train commun du monde, quoique moins zélé en spéculation pour les mœurs et pour la discipline, en vérité, je ne puis pas, mes chers auditeurs, que je ne déplore notre misère et notre foiblesse.

La sévérité du christianisme, dans ces rencontres, étoit de ne point prendre tant de mesures, de ne point consulter tant d'auteurs, de ne point écouter tant d'avis, de tenir ferme dans son principe, et d'en demeurer à ce que l'on avoit jugé selon Dieu, le plus sûr et le plus exact; de faire sincèrement ce que l'on auroit exigé des autres, et de renoncer à cet intérêt qui ne s'accorde pas en effet avec les règles de la religion. Mais où sont aujourd'hui les exemples de cette sévérité? cependant c'est par là qu'il la faut mesurer : car, quand je vois un chrétien me parler de la voie étroite de l'Évangile, et en revenir toujours à ses intérêts, fît-il des miracles, je ne croirois pas en lui; prononcât-il des oracles, je n'en serois pas touché : qu'il me paroisse désintéressé, et il me persuadera.

Enfin j'ai dit que l'abandon même effectif de quelques intérêts particuliers ne suffit pas : pourquoi? c'est la réflexion de saint Augustin, *parce qu'il est* aisé de renoncer à un intérêt

pour un autre intérêt, comme il étoit aisé à ce philosophe de fouler aux pieds le faste de Platon par un autre faste encore plus grand et moins supportable. Il faut donc, si nous voulons entrer dans cette voie que Jésus-Christ nous a tracée, et qui est celle des élus, que notre désintéressement soit général, qu'il soit absolu, qu'il soit sincère. Général : tellement que dans la profession que nous faisons de nous attacher à Dieu, nous n'envisagions et nous ne cherchions que Dieu; et ne mérite-t-il pas bien d'être cherché de la sorte? Absolu, sans condition, sans réserve, sans restriction : car c'est ici que cette maxime, tout ou rien, doit avoir lieu plus que partout ailleurs, et que le moindre ménagement de ce qui s'appelle intérêt propre, ternit le lustre, et anéantit le mérite de la plus apparente piété. Sincère, sans tout ce raffinement qui nous fait quelquefois fuir l'intérêt pour y mieux parvenir, qui nous le fait abandonner pour le mieux conserver, qui, pour en éviter le reproche, lors même que nous le recherchons avec plus d'empressement, nous en fait témoigner un mépris feint et simulé : car l'intérêt, dit saint Augustin, *parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages*, même celui de désin-

téressé; mais trompons-nous Dieu? et avec toute notre prudence, trompons-nous même les hommes?

Voilà, chrétiens, le premier caractère de la sévérité évangélique; voilà par où l'on arrive à la perfection. Tandis qu'elle a été suivie dans le christianisme, je veux dire tandis que l'intérêt, ou plutôt l'esprit d'intérêt en a été banni, le christianisme s'est maintenu dans sa pureté : du moment que nous l'avons quitté, l'esprit de notre religion s'est altéré, et nous avons commencé à dégénérer.

C'est sur cela que nous ne pouvons assez regretter les heureux siècles de la primitive Église, et c'est sur quoi il faudroit souhaiter de les voir renaître. Les fidèles alors ne possédoient rien en propre; mais dès qu'on a voulu distinguer le mien et le tien, dès qu'on a entendu ces froides paroles, selon l'expression de saint Jean Chrysostôme, mais qui, dans leur froideur et par leur froideur même, excitent tant de chaleur dans les esprits, toute la sainteté chrétienne s'est démentie, et l'on est tombé dans une entière corruption de mœurs. En cherchant le sien, on a appris à trouver celui d'autrui; et en trouvant celui d'autrui, on en *a fait le sien* : de là sont venues tant de divi-

sions, de chicanes, de fourberies, de concussions, d'oppressions, d'usurpations; de là tant d'abus qui se sont glissés jusque dans le sanctuaire, en sorte qu'on peut bien présentement nous reprocher ce que reprochoit Tertullien aux païens, quand il leur disoit qu'ils faisoient servir la majesté de leurs dieux à leurs intérêts : *Apud vos majestas quæstuaria efficitur*[1] ; de là les simonies palliées et déguisées, les permutations, plus sordides encore que la simonie même; les gratifications ou les récompenses, les tributs et les pensions sur des bénéfices, sans les avoir jamais possédés; les dissipations du patrimoine de Jésus-Christ en meubles, en trains, en équipages; l'envie de dominer dans l'Église, s'engageant à la servir pour y commander : désordres qui l'ont décriée, qui l'ont rendue odieuse aux hérétiques, qui lui ont attiré de leur part de si atroces invectives.

Ah! mes frères, réveillons aujourd'hui notre zèle, prenons des sentiments plus épurés et moins terrestres, ne débitons point tant de belles maximes, mais venons-en aux effets; commençons par dégager notre cœur, par le détacher : par là nous glorifierons Dieu, nous

[1] *Tertull.*

édifierons l'Église, nous fermerons la bouche à ses ennemis; et j'ose dire même que nous n'y perdrons rien. Car la piété, dit l'Apôtre, est une grande richesse, si nous savons nous en contenter : *Est quæstus magnus, pietas cum sufficientiâ* [1]. Dès que nous ne nous en contentons pas, dès que nous voulons quelque chose au-delà, et que par une espèce de sacrilége nous mêlons des intérêts profanes et humains avec des intérêts tout spirituels et tout célestes, Dieu réprouve ce mélange, et les hommes le méprisent. N'ayons en vue que Dieu, ne cherchons que Dieu; Dieu nous suffira : *Cum sufficientiâ*. Et pourquoi ne nous suffiroit-il pas? Il suffit pour tout ce qu'il y a de bienheureux dans le Ciel; il suffit pour lui-même. Avons-nous un cœur plus vaste que tant de saints ou que Dieu même? Qu'y a-t-il, Seigneur, dans toute l'enceinte de ce grand univers, que je puisse désirer hors de vous; et si vous êtes à moi, que me faut-il davantage? Ainsi parloit David. Dieu lui tenoit lieu de tout. Il est vrai qu'il se proposoit la récompense, qu'il la demandoit, qu'il la recherchoit: mais cette récompense, qu'étoit-ce autre chose

[1] I *Timoth*, 6.

que Dieu même? Sévérité chrétienne, sévérité non seulement désintéressée, mais encore sévérité humble : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est dans les plus beaux fruits, dit saint Augustin, que les vers se forment, et c'est aux plus excellentes vertus que l'orgueil a coutume de s'attacher. Car ce qu'est au fruit le ver qui le corrompt, l'orgueil l'est aux vertus, et surtout aux vertus chrétiennes qu'il infecte. Il n'est rien selon Dieu de plus parfait que cette sévérité évangélique dont je vous parle, quand elle est bien prise et saintement pratiquée. On peut dire, il est vrai, que c'est le fruit le plus exquis et le plus divin que le christianisme ait produit dans le monde : mais aussi faut-il confesser que c'est le plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, à cette tentation délicate de la propre estime, qui fait qu'après s'être préservé de tout le reste, on a tant de peine à se préserver de soi-même.

Oui, chrétiens, avouons-le à notre confusion, il est rare, dans le désordre du siècle où nous vivons, de trouver des hommes ennemis *du relâchement*, et sévères pour eux-mêmes,

comme la religion nous oblige à l'être. Mais ce qui doit encore bien plus nous confondre, c'est que peut-être n'est-il pas moins rare dans le siècle où nous sommes, et jusque parmi ceux qui sont les plus sévères pour eux-mêmes de trouver des hommes à couvert de l'orgueil et humbles d'esprit et de cœur. Cependant, mes frères, disoit saint Bernard, parlant à ses religieux, être humble et être sévère à soi-même, ce ne sont point deux choses distinguées dans les maximes de Jésus-Christ; et si nous voulons nous en rapporter à notre expérience, nous connoîtrons que c'est dans la pratique d'une sincère humilité que consiste la véritable et l'essentielle austérité. Que seroit-ce donc si, par un déplorable aveuglement, nous venions à séparer l'un de l'autre? Que seroit-ce si, cherchant ce port du salut où le Sauveur nous a appelés quand il nous a dit : *Intrate per angustam portam* [1], nous allions heurter contre un écueil aussi dangereux que celui d'une flatteuse vanité et d'une orgueilleuse présomption? C'est à moi, chrétiens, à vous le découvrir cet écueil, et c'est à vous à le craindre et à l'éviter. Mais malheur à vous et à moi, si nous né-

[1] *Matth.* 7.

gligeons de reconnoître une si trompeuse illusion, et si nous n'apportons pas tout le soin qu'il faut pour ne nous y laisser jamais surprendre.

Or je l'ai dit; et comme mon dessein me rappelle nécessairement aux pharisiens, je suis encore obligé de le redire : ne nous étonnons pas si le Fils de Dieu, n'étant venu au monde que pour être le réformateur du monde, et pour lever, qu'il me soit permis de parler ainsi, l'étendard de la vie austère, il commença d'abord par une guerre ouverte contre ces prétendus dévots les plus sévères, et dans l'opinion commune, les plus réformés du judaïsme. Pour agir conséquemment à son adorable mission, et conformément à l'Évangile qu'il nous annonçoit, il dut les traiter de la sorte. A travers le voile de cette apparente sévérité, il les reconnut pour des esprits superbes, et dès lors il les envisagea comme les usurpateurs de la gloire de son père. Voilà pourquoi il les entreprit.

C'étoient des hommes d'un extérieur édifiant, et qui se glorifioient par-dessus tout d'observer littéralement et inviolablement la *loi, mais qui* du reste, remplis d'une haute *estime d'eux*-mêmes, et préoccupés de leur

mérite, s'attribuoient tout le bien qui paroissoit en eux; qui se regardoient et se faisoient un secret plaisir d'être regardés comme les justes, comme les parfaits, comme les irrépréhensibles : *Qui in se confidebant, tanquam justi* [1]; qui de là prétendoient avoir droit de mépriser tout le genre humain, ne trouvant que chez eux la sainteté et la perfection, et n'en pouvant goûter d'autre : *Et aspernabantur cæteros* [2]; qui dans cette vue ne rougissoient point, non seulement de l'insolente distinction, mais de l'extravagante singularité dont ils se flattoient, jusqu'à rendre des actions de grâces à Dieu de ce qu'ils n'étoient pas comme le reste des hommes : *Gratias tibi ago, quia non sum sicut cæteri hominum* [3]; qui, dans les exercices même d'humilité, dans les œuvres de pénitence, cherchoient une vaine gloire; jeûnant, dit le texte sacré, afin de paroître jeûner, et défigurant leurs visages pour s'attirer la confiance et la vénération des peuples : *Exterminant facies suas, ut appareant jejunantes* [4]; qui, sous ce prétexte de vie régulière et de morale étroite, satisfaisoient leur ambition, se faisant appeler

[1] *Luc.* 18. — [2] *Ibid.* — [3] Ibid. — [4] Matth. 6.

maîtres et le voulant être partout : *Et vocari ab hominibus Rabbi* [1] ; qui, sans autre titre que celui-là, je veux dire, d'une régularité plus exemplaire, se croyoient suffisamment autorisés à prendre partout les premiers rangs et à s'emparer des places d'honneur : *Amant autem primos recubitus in cœnis, et primas cathedras in synagogis* [2]. Car ce sont là les traits sous lesquels Jésus-Christ même les a dépeints ; en sorte qu'il ne nous a rien laissé dans l'Évangile, ni de plus vif, ni de plus fini que ce tableau, où il vouloit que chacun de nous s'étudiât et apprît à se connoître. Or tout cela, reprend saint Augustin, étoit contradictoirement opposé à la sévérité évangélique, telle que le Sauveur du monde l'avoit conçue, et telle qu'il s'étoit proposé de l'établir sur la terre ; et c'est aussi le sujet pourquoi il témoigna tant de zèle contre la sévérité fastueuse de ces faux docteurs de la synagogue.

Mais s'il n'a pu supporter ce faste dans les pharisiens, comment le supportera-t-il dans nous ? c'est la belle réflexion de saint Grégoire pape. Si le Fils de Dieu a hautement condamné cette sévérité corrompue et empoisonnée par

[1] *Matth.* 23. — [2] *Ibid.*

l'orgueil dans des hommes qui ne lui appartenoient en rien, et qui ne furent jamais élevés dans les principes de sa loi, que lui paroîtra-t-elle dans des chrétiens qui sont, comme parle Zénon de Véronne, les disciples de son humilité, et qui par un engagement indispensable, en doivent être les sectateurs? C'est toutefois, mes frères, l'autre désordre dont nous avons à nous garantir, et sur quoi l'on nous ordonne de veiller avec une attention particulière : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis*[1] : Prenez bien garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être loués et approuvés.

Car ne nous imaginons pas que cette sévérité d'ostentation, tant de fois censurée par Jésus-Christ, soit un fantôme que la loi de grâce ait entièrement dissipé. Il subsiste encore, et Dieu veuille qu'après avoir été le vice des pharisiens, par une malheureuse succession il ne soit pas devenu le nôtre. Telle est en effet notre misère. Comme nous ne sommes dans le fonds de notre être que vanité et que néant, tout jusqu'à nos vertus, se ressent de

[1] *Matth. 6.*

ce néant et tient de cette vanité; et comme l'orgueil, si j'ose le dire, est la partie la plus subtile de l'amour de nous-mêmes, si profondément enraciné dans nos ames, par une triste fatalité il s'insinue, non seulement dans les choses où nous aurions lieu en quelque manière de nous rechercher, mais jusque dans la haine de nous-mêmes, jusque dans le renoncement à nous-mêmes, jusque dans les saintes rigueurs que Dieu nous inspire d'exercer sur nous-mêmes. A peine nous sommes-nous mis sur un certain pied de vie réformée, que ce démon de l'orgueil commence à nous attaquer. Dès là, si nous ne sommes en garde contre nous, nous nous oublions : il semble que nous ne soyons plus de cette basse région du monde, il semble que nous soyons singulièrement les élus de Dieu, toujours contents de nous-mêmes, et toujours prêts à nous exalter, sous prétexte d'exalter Dieu dans nous.

Ce n'est pas qu'en bien des rencontres nous ne fassions les humbles, mais d'une humilité, dit saint Jérôme, qui ne risque rien, d'une humilité qui cherche à être honorée et qui est sûre de l'être, d'une humilité qui sert d'amorce à la *louange*, et dont l'orgueil même se pare. On se *reconnoît*, on se confesse pécheur en général,

mais en particulier on ne veut jamais convenir qu'on ait manqué. Vous diriez qu'il suffit d'être sévère pour être plein de soi-même, attaché à son sentiment et idolâtre de ses pensées. De là, sans même l'apercevoir, on ne parle plus que de soi, on ne voit plus de bien qu'en soi, on mesure tout par soi : quoique Dieu ait des conduites de grâce toutes différentes, on n'estime plus que la sienne, et par une petitesse d'esprit présomptueuse, on voudroit tout réduire à la sienne. Et parce qu'on n'y trouve pas tout le monde disposé, on a pitié de tout le monde; je ne dis pas une pitié charitable et compatissante, mais une pitié dédaigneuse et méprisante. Tout ce qui n'est pas selon notre goût paroît réprouvé. On croit tous les autres perdus : à l'exemple de cet homme dont parle saint Bernard, qui, par je ne sais quel enchantement, avoit infatué le monde de ses erreurs, en persuadant aux ignorants et aux simples, qu'après même le bienfait de la rédemption il n'y avoit presque de salut pour personne, et que toutes les richesses de la miséricorde divine étoient uniquement réservées pour ceux qui croyoient en lui et qui s'attachoient à lui; c'est-à-dire, ajoute saint Bernard, *pour ceux qui se laissoient tromper par lui* : Qui nescio

quâ arte, ces paroles sont dignes de remarque, *nescio quâ arte, persuaserat populo stulto et insipienti, etiam post Christi effusum sanguinem, totum mundum perditum iri, et ad solos quos decipiebat, totas miserationum Dei divitias et universitatis gratiam pervenisse* [1]. Combien de fois dans la suite des temps cette illusion s'est-elle renouvelée ?

On veut pratiquer le christianisme dans sa sévérité, mais on en veut avoir l'honneur. On se retire du monde, mais on est bien aise que le monde le sache ; et s'il ne le devoit pas savoir, je doute qu'on eût le courage et la force de s'en retirer. On renonce à certains divertissements que la religion condamne, mais on se soutient par la gloire d'y avoir renoncé. On quitte le luxe des habits, mais on a pour soi-même autant, ou plus de complaisance que les plus mondains. On ne se soucie plus de sa beauté, mais on est entêté de son esprit et de son propre jugement. On se retranche, on s'abstient, on se mortifie en secret, mais on fait si bien, que ce secret cesse bientôt d'être secret, et l'on a cent biais pour le rendre public, en sauvant même les dehors et les apparences de la modestie.

[1] *Bernard.*

De là vient que dans toutes ces choses et en mille autres, on aime la singularité: pourquoi? parce que la singularité a cela de propre, qu'elle excite l'admiration, qui est le charme de la vanité. Toute la perfection de l'Évangile, selon les voies simples et communes, n'a rien qui touche. S'il y a quelque chose de nouveau, c'est à quoi l'on donne, et où l'on trouve sa dévotion; et au lieu que saint Augustin, pensant à se convertir, n'évita rien plus soigneusement que de le faire avec bruit, de peur, disoit-il lui-même, qu'il ne semblât avoir voulu paroître grand jusque dans sa pénitence : *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent, quòd quasi appetiissem magnus videri* [1], nous, par un principe tout contraire, mais par un esprit bien éloigné de la sagesse de ce pénitent, nous recherchons jusque dans la pénitence un vain éclat dont nous nous laissons éblouir.

C'est assez que nous ayons un certain zèle de discipline et de réforme, pour nous attribuer le pouvoir de juger de tout, pour usurper une supériorité que ni Dieu ni les hommes ne nous ont donnée, et pour faire la loi peut-

[1] *August. Confess.* l. 9, c. 2.

être à ceux dont nous devons la recevoir. Car un laïque s'érigera en censeur des prêtres, un séculier en réformateur des religieux, une femme en directrice, et que sais-je de qui? tout cela, parce que, sous couleur de piété, on ne s'aperçoit pas qu'on veut dominer. Cette présomption même, ainsi que je l'ai déjà remarqué, par une conséquence naturelle, dégénère souvent et se tourne en ambition. Il semble qu'être sévère dans ses maximes soit un degré pour s'agrandir, et que cette qualité seule bien ménagée, doive tenir lieu de tout autre mérite. Comme les pharisiens s'en servoient pour obtenir les premières chaires dans les synagogues, on s'en sert pour s'introduire dans les premières dignités de l'Église. Car ne diroit-on pas toujours que Jésus-Christ avoit entrepris de nous marquer dans ces sages du judaïsme tous les déréglements et tous les abus à quoi nous devions être sujets, et n'est-il pas étonnant que ce qu'il leur reprochoit alors soit justement, et à la lettre, ce qui se voit encore aujourd'hui dans le monde chrétien?

Or je soutiens que ce levain et cette enflure de l'orgueil, non seulement corrompt le mérite de la sévérité chrétienne, mais qu'il en détruit même la substance. Qu'il en corrompe le

mérite, vous n'en doutez pas, car quel peut être devant Dieu le mérite d'un homme superbe? avec quel front osera-t-il dire après saint Paul: *Reposita est mihi corona justitiæ*[1]? J'attends de mon Dieu la couronne de justice qui m'est réservée. Quel droit le Sauveur du monde n'aura-t-il pas de lui répondre, comme dans l'Évangile: *Recepisti mercedem tuam*[2]. Vous vous promettez une récompense, et vous ne faites pas réflexion que vous l'avez déjà reçue, ou plutôt que vous vous l'êtes déjà donnée? vous vouliez vous satisfaire, vous complaire en vous-même, et de quelles secrètes complaisances n'avez-vous pas été rempli? combien avez-vous été satisfait de votre personne? vous voilà donc récompensé, et je ne vous dois plus rien que le châtiment de votre vanité et de votre orgueil. Mais c'est en votre nom, Seigneur, que je me suis engagé dans des voies dures et pénibles. En mon nom? dites, au vôtre. Votre nom, par les soins que vous en avez pris, ou que l'on en a pris pour vous, en a été dans le monde plus vanté et plus honoré, mais pour le mien, bien loin d'être glorifié, il en a souffert.

[1] *II Timoth.* 4. — [2] Matth. 6.

Par conséquent, chrétiens auditeurs, nul mérite dans cette sévérité, et j'ajoute même, nulle vraie sévérité alors, puisque l'orgueil en détruit tout le fonds et toute la substance. J'en donne la raison. C'est que la vraie sévérité, la sévérité chrétienne, doit consister à se faire violence et à contredire la nature et l'amour-propre. Or tout ce qui flatte notre orgueil flatte la nature; et au lieu de la combattre, on la suit, on la contente, on la repaît de ce qu'elle goûte avec plus de douceur et plus de plaisir. Et en effet, il n'y a point de vie, pour laborieuse et pour gênante qu'elle puisse être, que nous ne trouvions douce naturellement, quand nous savons qu'elle nous distingue dans le monde, qu'elle fait parler de nous dans le monde, qu'elle nous y fait considérer et respecter. Il ne faut plus de grâce pour nous faire agir, la nature seule nous donne des forces.

C'est pour cela, dit saint Chrysostôme (et cette pensée m'a toujours paru bien solide et bien judicieuse), c'est pour cela que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons, qu'à faire ce que nous *devons*; et qu'une des erreurs les plus com-*munes* parmi les personnes même qui cherchent

Dieu, est de laisser le précepte et ce qui est d'obligation, pour s'attacher au conseil et à ce qui est de surérogation : pourquoi? parce qu'à faire plus qu'on ne doit, il y a une certaine gloire que l'on ambitionne, et qui rend tout aisé; au lieu qu'à faire ce que l'on doit, il n'y a point d'autre louange à espérer, que celle des serviteurs inutiles : *Servi inutiles sumus, quod debuimus facere, fecimus* [1].

Quelle est donc, encore une fois, la véritable austérité du christianisme? Ah! mes chers auditeurs, concevons-le bien, et ne l'oublions jamais. La vraie austérité du christianisme, c'est d'être humble, c'est d'être petit à ses yeux, c'est d'être vide de soi-même, c'est de ne point faire tant de retours sur soi-même ; c'est d'être mort, sinon au sentiment, du moins au désir et à la passion de l'honneur ; c'est de recevoir de bonne grâce, et quand Dieu le veut, l'humiliation et le mépris. La vraie austérité du christianisme, c'est d'aimer à être abaissé, à vivre dans l'oubli, dans l'obscurité, et de pratiquer solidement et de bonne foi cette courte, mais cette importante leçon de saint Bernard : *Ama nesciri* [2]; car voilà ce qui

[1] *Luc.* 17. — [2] Bernard.

est insuppórtable à la nature : on ne pensera plus à moi, on ne parlera plus de moi, je n'aurai plus que Dieu pour témoin de ma conduite, et les hommes ne sauront plus ni qui je suis, ni ce que je fais. Et parce que l'humilité même se trouve exposée en certains genres de vie dont toute la perfection, quoique sainte d'ailleurs, a un air de distinction et de singularité, la vraie austérité du christianisme, surtout pour les ames vaines, est souvent de se tenir dans la voie commune, et d'y faire, sans être remarqué, tout le bien qu'on feroit dans une autre route avec plus d'éclat. Dans cette voie commune, on ne pensera plus à vous : tant mieux, c'est ce que vous devez chercher. Dans cette voie commune, on ne vous admirera plus, vous n'aurez plus d'approbateurs gagés pour faire valoir vos moindres actions : eh bien, c'est ce qui mettra vos bonnes œuvres plus en assurance. Dans cette voie commune, vous ne serez pas de la société des parfaits, votre nom sera comme enseveli : à la bonne heure; c'est l'état où l'Apôtre veut que vous soyez quand il vous dit que, comme chrétiens, vous avez dû mourir à tout, et que votre *vie doit être* cachée avec Jésus-Christ en Dieu : *Mortui estis, et vita vestra abs*condita est cum

Christo in Deo [1]. Cela vous paroîtra rude, et cela l'est en effet : mais c'est par là même, et en cela même que vous trouverez cette voie étroite qui conduit à la sainteté propre de la religion que vous avez embrassée.

Ah! Seigneur, imprimez-nous bien avant ces vérités dans l'esprit. Je vous rends grâces, ô Dieu de mon ame! de ce que vous ne les avez point fait connoître aux sages et aux prudents : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus* [2]. Je ne dis pas seulement aux sages mondains, aux politiques du siècle, mais aux sages dévots, à ces dévots superbes qui se sont évanouis dans leurs pensées. *Et revelasti ea parvulis* [3] : et je vous bénis au même temps de les avoir révélées aux petits, qui ne se produisent point tant dans le monde, et qu'on n'y produit point tant : dont on n'exalte point tant le mérite, mais dont les noms, inconnus sur la terre, sont écrits dans le Ciel; dont les voies sont d'autant plus droites et plus sûres qu'elles sont plus simples. Oui, mon Dieu, soyez-en béni : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* [4]. Finissons ; sévérité chrétienne, sévérité désintéressée, sévérité

[1] *Coloss.* 3. — [2] Matth, 11. — [3] Ibid. — [4] Ibid.

humble, enfin, sévérité charitable : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

A considérer les choses dans l'apparence, il n'est rien de plus opposé, ce semble, que la sévérité chrétienne et la charité. Car la charité, selon saint Paul, est douce, indulgente, condescendante [1]; elle couvre tout, elle excuse tout, elle supporte tout : et au contraire la sévérité fait profession de n'excuser rien, de ne supporter rien, de n'avoir ni complaisance ni indulgence, d'être inflexible dans ses sentiments, et rigide dans sa conduite. Qualités qui se détruisent, à ce qu'il paroît, les unes les autres. Cependant, chrétiens, le Fils de Dieu a supposé que l'on pourroit parfaitement les allier ensemble; et de la manière qu'il a conçu son Évangile, à peine diroit-on pour laquelle de ces deux vertus il a témoigné plus de zèle, ne les ayant jamais séparées, n'ayant point voulu de l'une sans l'autre, mais ayant fait également de l'une et de l'autre le caractère de sa loi. Comment cela, et quel moyen de les ac-

[1] *I Cor.* 13.

corder? rien de plus aisé, mes chers auditeurs, pour peu que nous soyons versés dans la morale de Jésus-Christ. Car distinguons bien les objets; et par la différence des objets, nous reconnoîtrons que ce qui paroît en ceci contradictoire, est justement ce qui fait toute l'harmonie et toute la perfection de la loi de grâce.

En effet, dit saint Augustin, et voici le dénouement de la question : le Sauveur du monde n'a jamais prétendu dans l'Évangile, que nous eussions pour les autres de la sévérité, mais seulement pour nous-mêmes; et son intention n'a point été que nous eussions pour nous-mêmes cette charité dont il s'agit, c'est-à-dire cette douceur et cette bénignité, mais seulement pour les autres. Or la charité pour les autres et la sévérité pour soi-même, ce sont deux devoirs qui se concilient d'eux-mêmes, et qui, bien loin de se combattre, s'entretiennent mutuellement, puisqu'il est certain que la seule obligation d'être charitables envers nos frères, nous met dans une absolue nécessité d'être sévères envers nous-mêmes, et que l'expérience nous apprend tous les jours que l'occasion la plus fréquente et le sujet le plus *ordinaire* que nous ayons d'exercer cette sé-

vérité envers nous-mêmes, est la charité que nous devons au prochain.

Je ne parle pas, au reste, de ceux que Dieu a établis pour gouverner les autres et pour leur commander, beaucoup moins de ceux à qui Dieu confie la conduite des ames, tels que sont les pasteurs, les confesseurs, les directeurs. Ce n'est point à moi, et je m'en suis déjà déclaré dans un autre discours, ce n'est point à moi qu'il appartient de leur donner des règles; ce seroit plutôt à moi de les prendre d'eux. De savoir s'ils doivent être sévères ou indulgents; si dans les fonctions de leur ministère la sévérité doit prédominer par-dessus la charité, ou si la charité doit l'emporter sur la sévérité; si la sévérité sans charité peut être utile, ou si la charité sans sévérité peut être efficace : ce sont des points qui ne regardent pas ceux qui m'écoutent, et que je n'entreprends pas de décider. Mais je parle de chrétien à chrétien, de particulier à particulier, et je dis ce qu'il seroit si important pour vous et pour moi de nous dire tous les jours de notre vie, que la charité due au prochain est la matière la plus abondante, et au même temps la plus nécessaire, de cette sévérité *dont Dieu veut* que nous usions envers nous-*mêmes : pourquoi?* en pouvons-nous douter,

après les excellentes idées que saint Paul nous donne de la charité chrétienne, et surtout après tant d'épreuves de ce qu'il nous en coûte presqu'à chaque moment dans le commerce du monde pour la pratiquer?

Quand ce grand apôtre nous dit que la charité doit supporter les foiblesses et les imperfections du prochain, qu'elle doit obliger et servir le prochain, qu'elle doit soulager les misères du prochain; quand il ajoute qu'elle ne ne s'aigrit point, qu'elle ne se pique point, qu'elle ne rend point le mal pour le mal, qu'elle est patiente dans les injures, qu'elle fait du bien à ceux qui l'outragent, qu'il n'y a rien qu'elle ne soit disposée à souffrir, dans cette description si belle et si vive que nous prêche-t-il, sinon la sévérité envers nous-mêmes?

Sévérité véritable : car pour accomplir tout cela, que ne faut-il pas prendre sur soi-même? combien de victoires ne faut-il pas remporter sur son naturel, sur son humeur, sur ses passions? entrons dans le détail. Pour avoir cette charité patiente, que ne faut-il pas endurer? à combien de bizarreries et de caprices de la part de ceux avec qui l'on vit, à combien de manières importunes, fâcheuses, choquantes, ne faut-il pas s'accommoder? quelles aversions

et quelles antipathies naturelles ne faut-il pas surmonter? Pour avoir cette charité discrète et sage, en combien de choses ne faut-il pas se contraindre? par exemple, en combien de rencontres ne faut-il pas, par charité, se taire quand on voudroit parler, acquiescer quand on seroit tenté de résister, excuser quand on auroit envie de contrôler, aimer mieux paroître dans l'entretien moins agréable et moins spirituel, que d'offenser et de railler? Pour avoir cette charité détachée d'elle-même, que ne doit-on pas sacrifier? de combien de prétentions justes ne faut-il pas se relâcher? en combien de sujets et de conjonctures où il seroit aisé de l'emporter, ne faut-il pas pour le bien de la paix plier et céder? Pour avoir cette charité douce, quels mouvements de colère ne faut-il pas réprimer? quels sentiments de vengeance ne faut-il pas étouffer, quels mauvais offices et quelles injures ne faut-il pas oublier? Dites-moi, mes chers auditeurs, qu'est-ce que la sévérité évangélique, si ce ne l'est pas là? Donnez-moi un homme qui s'aime lui-même, et qui ne sache pas se gêner et se mortifier, comment s'acquittera-t-il de ces devoirs, et de *mille autres* à quoi nous oblige la charité du *prochain?* comment aimera-t-il le prochain à

ces conditions? comment s'incommodera-t-il pour l'assister dans ses besoins? comment s'humiliera-t-il pour l'adoucir dans ses emportements? comment consentira-t-il à lui pardonner une injure? comment se soumettra-t-il à le prévenir pour ménager une réconciliation? Il est donc vrai que la charité dont nous sommes redevables à nos frères, bien loin d'être contraire à la sévérité chrétienne, en est une des parties les plus essentielles et comme le fondement.

Mais qu'arrive-t-il? Appliquez-vous à cette dernière pensée : au lieu de raisonner et d'agir suivant ce principe, nous confondons tout l'ordre des choses, et par un renversement que l'amour-propre ne manque guère à faire dans notre cœur, si nous n'avons soin de nous en garantir, au lieu d'exercer contre nous-mêmes cette sévérité, contre nous-mêmes, dis-je, qui de droit naturel et divin en sommes les premiers ou les seuls objets, nous l'employons contre nos frères qui ne sont pas néanmoins de son ressort. Car à quoi se réduit communément cette prétendue sévérité dont nous nous flattons. Je veux, chrétiens, qu'elle ne laisse pas de produire en nous quelque réforme; je veux *qu'elle nous* retranche certains plaisirs et cer-

tains divertissements du siècle corrompu; je veux même qu'elle nous fasse paroître plus occupés de Dieu et de notre sanctification; mais si, avec tout cela, elle nous rend fâcheux, importuns, critiques, censeurs des actions d'autrui, et insupportables dans la société; si malgré tout cela, elle nous fait perdre cette complaisance charitable, cette déférence que nous devons avoir pour les autres, et sans laquelle il est impossible de conserver la paix, surtout entre des proches et dans une famille; si en conséquence de ce que nous sommes réguliers, nous croyons avoir un droit acquis de ne rien approuver, de ne rien tolérer, de ne rien passer; si cette sévérité s'attache à observer jusques à une paille dans l'œil de notre prochain, et à l'étendre, à la grossir jusqu'à la faire paroître comme une poutre; si elle nous inspire je ne sais quelle aigreur dans les avis même de charité que nous donnons, ou si sous prétexte de charité, elle nous met sur le pied d'en donner sans mesure, et toujours par bizarrerie et par caprice; si elle nous autorise dans une liberté de médire d'autant plus dangereuse qu'elle paroît mieux intentionnée, et *qu'elle prend* l'apparence du zèle; si par *maxime de régularité*, nous disons plus de mal

de notre frère que les plus médisants du siècle n'en diroient, ou par imprudence ou par malice; si cet esprit de sévérité sert à fomenter nos ressentiments, à exciter nos vengeances, à nous rendre incapables de retour, jusque-là que parce que nous sommes pieux et dévots, ou que nous en avons la réputation, on craigne beaucoup plus de nous blesser que d'offenser un homme du monde qui n'aspire point à une si haute sainteté; mais par-dessus tout, si l'aversion même, et une aversion d'état, si l'aliénation du cœur et un esprit de contradiction est le principe secret qui nous engage à nous déclarer sévères, car, encore une fois, cela peut arriver, et, puisque je monte dans la chaire de Jésus-Christ pour corriger les désordres des chrétiens, je ne les dois pas déguiser; si, dis-je, notre sévérité dégénère dans ces abus, ce n'est plus qu'une sévérité fausse, et l'on peut bien nous reprocher, comme aux pharisiens, que nous sommes de grands observateurs de petites choses, tandis que nous négligeons les plus importantes.

Car un des plus grands préceptes, c'est celui de la charité, et voilà, hypocrites pharisiens, leur disoit le Sauveur du monde, *à quoi vous manquez* : toute votre piété se réduit à de

légères observances et à de menues pratiques de religion, à payer les dîmes, dont il n'est pas même parlé dans la loi, et que l'on n'exige pas de vous : *Decimatis mentham et anethum*[1]; mais cependant vous oubliez les points les plus essentiels, la justice et la miséricorde : *Reliquistis quæ graviora sunt legis, misericordiam et judicium*. La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugements, et tous les jours vous portez contre le prochain les plus injustes arrêts, en le décriant, en le déchirant, en le condamnant; la loi vous ordonne de secourir vos frères, et tous les jours vous leur suscitez de nouveaux ennemis; vous formez contre eux de nouvelles intrigues; au lieu de les aider, vous travaillez à les perdre : c'est ainsi que vous vous aveuglez; c'est ainsi que vous craignez d'avaler un moucheron, et que vous dévorez des chameaux.

Tel fut en effet le vice des pharisiens. Exactitude scrupuleuse à l'égard de certaines traditions, de certaines cérémonies peu nécessaires, mais en quoi ils faisoient consister la sévérité de leur morale; et du reste, transgression libre et entière des devoirs les plus indispensables.

[1] *Matth.* 23.

S'agissoit-il du jour du sabbat? ils l'observoient avec une telle rigueur, ou plutôt avec une telle superstition, que pour ne le pas violer, comme l'a remarqué Josèphe, ils aimèrent mieux, durant le siége de Jérusalem, livrer leur ville au pouvoir des Romains, exposer leurs biens, leur liberté, leur vie, que de réparer une brèche; mais à ce même jour du sabbat, ils ne se faisoient point de peine des perfidies les plus noires et des plus lâches trahisons. S'agissoit-il d'entrer dans la salle de Pilate? ils se tenoient dehors, ils s'en éloignoient, de peur, dit l'Evangéliste, d'être souillés en y entrant; mais au même temps ils conspiroient contre Jésus-Christ, ils le calomnioient, ils poursuivoient sa mort. Voilà, reprend saint Augustin, des gens d'une conscience bien délicate : ils regardent comme une espèce d'impureté de paroître dans le prétoire d'un juge païen, et ils ne se font pas un crime de verser le sang d'un innocent : *Alienigenæ judicis prætorio contaminari metuebant, et fratris innocentis sanguinem fundere non timebant* [1]. Or n'est-ce pas là une peinture naturelle de la piété de notre siècle? Une per-

[1] *August.*

sonne fera cent communions, qui n'aura pas la moindre complaisance pour un mari, pour des enfants, pour des parents, pour des domestiques; elle mortifiera son corps, et elle ne remportera pas une seule victoire sur son cœur; elle fera souffrir toute une famille par ses caprices et ses chagrins; on la verra au pied d'un autel réciter de longues prières, et dans une conversation on l'entendra tenir les discours les plus médisants. Qu'est-ce que cela? une piété de pharisien, ou, si vous voulez que je parle avec l'Apôtre, une piété d'enfant. Ah! mes frères, écrivoit-il aux Corinthiens, je vous conjure de ne vous point comporter dans les choses de Dieu comme des enfants : *Fratres, nolite pueri effici sensibus* [1]. Sur quoi saint Jean Chrysostôme fait une comparaison bien propre à mon sujet. Voyez, dit ce Père, un enfant : qu'on le dépouille de ses biens, qu'on lui enlève son héritage, qu'il voie sa maison en feu, il n'en est point touché; mais qu'on lui ôte une bagatelle qui l'amuse, il s'afflige, il pleure, il est inconsolable : c'est ce qui nous arrive tous les jours. A-t-on manqué aux règles les plus sacrées de la charité? à peine y

[1] *I Cor.* 14.

faisons-nous quelqu'attention ; mais a-t-on omis un exercice de notre choix, et qu'on s'est volontairement prescrit? on court au tribunal de la pénitence s'en accuser, et l'on en gémit devant Dieu. Mais quoi ! faut-il donc les quitter, toutes ces pratiques? faut-il prendre une voie plus large, et nous relâcher de notre sévérité? A cela je réponds comme le Sauveur du monde; il ne disoit pas aux pharisiens : Laissez ces petites observances, mais attachez-vous d'abord aux plus nécessaires; il faut, avant toutes choses, accomplir celles-ci, et ne pas abandonner ensuite les autres : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere*[1]. Oui, chrétiens, soyons exacts et réguliers, soyons sévères dans nos mœurs; non seulement j'y consens, mais je vous y exhorte, et je ne puis trop fortement vous y exhorter. Cependant, selon la belle leçon que nous fait ce grand maître de la vie spirituelle, François de Sales, ne nous arrêtons pas à garder quelques dehors, tandis que l'ennemi s'empare du corps de la place; que notre sévérité soit solide; et elle le sera, si c'est une sévérité désintéressée, si c'est une sé-

[1] Matth. 23.

vérité humble, si c'est une sévérité charitable : par là nous parviendrons à la perfection de l'Évangile, et à la gloire que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LE

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LA PÉNITENCE.

Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. — *Jean-Baptiste vint dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.* Saint Luc, ch. 3.

SIRE,

QUELQUE malheureuse que soit la condition de l'homme dans l'état du péché, si toute pénitence étoit véritable, ou s'il étoit toujours aisé *de discerner la* vraie pénitence de la pénitence

imparfaite et fausse, le pécheur, dans son malheur même, auroit de quoi se consoler, parce qu'il pourroit au moins envisager la pénitence comme une ressource infaillible et comme un fonds certain de tranquillité et de paix. La grande misère du pécheur, dit saint Chrysostôme, c'est qu'étant assuré comme il l'est, de la réalité de son péché, il ne peut jamais être absolument assuré de la validité de sa pénitence. Ce qui rend son sort déplorable, c'est que bien souvent la pénitence qu'il a faite, ou qu'il a cru faire, ne doit pas moins le troubler que son péché même; c'est que tous les oracles de l'Écriture lui apprennent qu'il n'y a que la vraie et la parfaite pénitence qui sauve l'homme, et qu'au contraire il y en a cent autres, ou parce qu'elles sont fausses et vaines, ou parce qu'elles sont imparfaites et insuffisantes, qui ne le sauvent pas. S'il lui arrive de s'y tromper, si faute de discernement il vient, dans la pratique même de la pénitence, à prendre le faux pour le vrai, et à compter pour suffisant ce qui est défectueux, dès là il tombe dans l'abîme des plus infortunés pécheurs, puisque sa pénitence même, qui devoit être sa justification et son salut, devient encore une des causes de sa condamnation et de sa perte.

Voilà, s'il entend bien sa religion, ce qui doit le faire trembler.

Voulez vous, chrétiens, calmer aujourd'hui vos consciences, autant qu'il est possible, sur un point si important; et pour cela, voulez-vous savoir quelle est la véritable pénitence, ou, pour mieux dire, en quoi consiste le discernement juste que vous devez faire de la véritable pénitence? C'est ce que je vais vous apprendre, et voici en peu de paroles tout mon dessein.

J'appelle véritable pénitence, pénitence sûre, celle que le saint précurseur, Jean-Baptiste, prêchoit aux peuples qui le venoient chercher dans le désert, quand il leur disoit : Faites donc de dignes fruits de pénitence : *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ*[1]. Il ne se contentoit pas qu'ils fissent pénitence; mais, pour pouvoir compter sur leur pénitence, il vouloit qu'ils en jugeassent par les fruits. Car la pénitence n'est solide, ni recevable au tribunal de Dieu, qu'autant qu'elle est efficace : et peut-elle être autrement efficace que par les fruits qu'elle produit? *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Je les réduis à trois, et je dis, après

[1] *Matth.* 3.

tous les Pères de l'Église, que la pénitence efficace est celle qui retranche la cause du péché, celle qui répare les effets du péché, celle qui assujettit le pécheur aux remèdes du péché. Trois caractères qui font d'une part la perfection de la pénitence, et de l'autre la sûreté morale du pécheur pénitent. Trois caractères que je vous prie de bien remarquer, et qui vont partager ce discours. Retrancher généreusement ce qui est la cause ou la matière du péché. Réparer pleinement ce qui a été l'effet et la suite du péché. S'assujettir fidèlement à ce qui doit être le remède du péché. Si votre pénitence, mon cher auditeur, est accompagnée de ces trois conditions, vous pouvez, sans être téméraire et présomptueux, faire fonds sur elle : mais qu'une de ces trois conditions lui manque, c'est assez pour la rendre inutile, ou même criminelle.

Remplissez-nous, mon Dieu, de votre esprit, de cet esprit de zèle qui animoit Jean-Baptiste; c'est ce qui je vous demande pour moi; de cet esprit de componction qui touchoit les Juifs, et qui les disposoit à profiter des grandes vérités qui leur étoient annoncées *par ce* fidèle ministre; c'est ce que je vous de*mande, non* point seulement pour moi, mais

pour toutes les personnes qui m'écoutent. Adressons-nous encore à Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je fonde la première proposition sur deux principes également incontestables, et dont notre seule expérience doit nous convaincre, pour peu que nous ayons soin de nous étudier nous-mêmes, et de discerner les mouvements de notre cœur. Car voici d'abord ce que nous y devons reconnoître, et c'est une observation qu'a faite avant moi saint Augustin. Quelque corrompue, dit ce Père, que soit la nature de l'homme depuis le péché et par le péché, on n'aime point, après tout, le péché comme péché. Il n'appartient qu'aux démons d'être disposés de la sorte; et on pourroit même douter s'ils portent jusque là leur obstination et leur malice. On aime ce qui est la matière et la cause du péché; mais on n'aime point dans le fond le péché même : c'est-à-dire, on aime le plaisir que Dieu défend, mais non pas parce qu'il le défend. On aime le profit de l'usure, qui est injuste, mais on l'aime parce qu'il est commode, et non pas parce qu'il est injuste. On aime la vengeance, qui est criminelle, mais on

l'aime parce qu'on croit que l'honneur y est engagé, et non pas parce qu'elle est criminelle.

Je dis plus : on voudroit, s'il étoit possible, pouvoir séparer l'un de l'autre ; et par une précision dont le libertin s'accommoderoit volontiers, on voudroit que ce qu'on aime ne fût pas défendu de Dieu ; on voudroit que Dieu ne s'offensât pas du plaisir que l'on recherche en satisfaisant sa passion : en un mot, on voudroit pouvoir se contenter, et ne pas pécher. Mais parce que ces deux choses sont inséparables, et que dans la conjoncture où je suppose le pécheur, le désir qu'il a de se contenter l'emporte par-dessus la crainte qu'il a de pécher, de là vient, dit saint Augustin, que sans aimer le péché, que haïssant même le péché, il pèche toutefois dans la satisfaction qu'il se procure : pourquoi? parce qu'il aime au moins ce qu'il sait et ce qu'il ne peut ignorer être la cause ou la matière du péché. Or cela suffit pour le rendre malgré lui-même transgresseur et prévaricateur de la loi de Dieu.

Voilà le premier principe ; et prenez-garde, chrétiens : ce n'est donc point précisément par la haine du péché, considéré comme péché, qu'il faut distinguer les pécheurs efficacement *convertis* d'avec ceux qui ne le sont pas, puis-

qu'il est certain que les plus endurcis pécheurs, tandis qu'ils ont un reste de religion, conservent encore ou du moins peuvent conserver cette haine du péché. Ce n'est point, dis-je, par cette haine générale, par cette haine spéculative du péché, qu'il faut juger du mérite de la pénitence, puisqu'on sait bien qu'il n'en coûte rien au pécheur pour haïr le péché de la sorte, et que la pénitence la plus vaine peut avoir cela de commun avec la pénitence la plus solide.

Mais par où devons-nous commencer à faire dans nous-même le discernement de la vraie pénitence, et de ce que j'appelle ici détestation sincère et efficace du péché? Écoutez-moi, chrétiens, et jugez-vous. En voici l'induction pratique. C'est par le retranchement actuel et effectif de ce que nous reconnoissons être en nous la cause du péché, de ce qui fomente, et qui fait subsister dans nous ce corps de péché, que Dieu veut que nous détruisions en nous convertissant à lui : *Ut destruatur in vobis corpus peccati* [1]. C'est par le renoncement à mille choses agréables, qui font dans l'idée de l'homme charnel la douceur de la vie, mais

[1] *Rom. 6.*

qui sont aussi par là même le poison mortel de nos ames et l'aiguillon du péché. C'est par la fuite des objets qui excitent dans nos cœurs ces pernicieux désirs, que la concupiscence, selon l'Écriture, ne peut concevoir sans enfanter le péché : *Deindè concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum* [1]. C'est par l'exacte fidélité à éviter des entretiens dont nous savons bien que la scandaleuse licence corrompt la pureté des mœurs, puisque c'est de là que viennent les premières plaies, et souvent les plus incurables que nous fait le péché. C'est par la sévère, mais salutaire, mais nécessaire détermination à nous interdire des sociétés et des commerces qui sont pour nous comme les liens du péché; des représentations et des spectacles dont l'unique effet est d'émouvoir les passions les plus vives, et de répandre dans l'imagination et dans les sens les plus dangereuses semences du péché; des assemblées où l'esprit impur est comme dans son règne, et en possession de tendre à l'innocence les piéges les plus inévitables du péché; des lectures où notre damnable curiosité est si souvent et si justement punie par les malignes impressions qu'el-

[1] *Jac.* 1.

les laissent du péché. C'est par le sacrifice entier et sans réserve de ces amitiés dont nous nous apercevons bien que la tendresse malheureuse, quoique couverte d'un voile de pudeur, n'est au fond qu'un raffinement de sensualité, et qu'un déguisement de péché. C'est par le prompt et éternel divorce avec cette personne dont les artifices, aussi bien que les charmes, et souvent bien plus que les charmes, sont les amorces fatales du péché. C'est par la sainte violence que chacun de nous doit se faire sur tout cela, puisque ce sont là, dans la pensée de l'Apôtre, les armes de l'iniquité et du péché : *Arma iniquitatis peccato* [1]. En un mot, c'est par cette circoncision évangélique qui ne s'arrêtant pas à la surface, ni au changement extérieur de l'homme, dépouille l'homme de ce qu'il a dans le cœur de plus intime, et de ce qui est en lui l'origine du péché.

Oui, c'est par là que le chrétien doit mesurer l'efficace et la vertu de sa pénitence; et s'il est dans l'obligation d'approcher de ce sacrement que Jésus-Christ a institué pour la réconciliation des pécheurs, c'est par là qu'il doit commencer à accomplir le grand précepte

[1] *Rom.* 6.

de l'Apôtre : *Probet autem se ipsum homo*[1] : que l'homme s'éprouve lui-même, et autant qu'il le peut dans cette vie, qu'il s'assure de lui-même. Or il le peut par là, reprend saint Chrysostôme; et moi j'ajoute qu'il ne le peut que par là.

Supprimez toutes les paroles inutiles, et convertissez-vous solidement : *Tollite verba, et convertimini*[2]. Ainsi parloient les prophètes, exhortant à la pénitence le peuple de Dieu ; et c'est, pécheur à qui je parle, le ministère dont je m'acquitte aujourd'hui. Vous détestez, dites-vous, votre péché; vous y renoncez, du moins le croyez-vous ainsi. Mais peut-être vous flattez-vous dans le témoignage que vous vous rendez ; et votre contrition prétendue n'est rien moins devant Dieu que ce qu'elle vous paroît. Peut-être êtes-vous plus touché de la honte de votre péché que de sa malice ; du remords et du trouble qu'il vous cause, que de l'injure qu'il fait à Dieu ; de l'embarras où il vous jette, que de la disgrâce de Dieu qu'il vous attire : si cela est, contrition tout humaine. Peut-être votre erreur vient-elle de ce que vous confondez les grâces de la pénitence

[1] *Cor.* 11. — [2] Osée. 14.

qui sont en vous, avec la pénitence qui n'y est pas; les désirs de conversion que Dieu vous inspire, avec votre conversion même, dont vous êtes encore bien éloigné : c'est-à-dire, peut-être vous croyez-vous changé et converti, lorsque vous souhaitez seulement de l'être : si cela est, contrition apparente. Mais voulez-vous sortir de cette incertitude? voulez-vous bien connoître ce que vous êtes? *Tollite verba :* sans vous arrêter aux paroles toujours équivoques, toujours suspectes, voici la règle que vous devez prendre. Entrons dans le détail : il n'y aura rien qui ne convienne à la chaire.

Vous êtes un homme du monde, un homme distingué par votre naissance, mais dont les affaires, ce qui n'est aujourd'hui que trop commun, sont dans la confusion et dans le désordre. Que ce soit par un malheur ou par votre faute, ce n'est pas là maintenant de quoi il s'agit. Or, dans cet état, ce qui vous porte à mille péchés, c'est une dépense qui excède vos forces, et que vous ne soutenez que parce que vous ne voulez pas vous régler, et par une fausse gloire que vous vous faites de ne pas déchoir. Car de là les injustices, de là les duretés criantes envers de pauvres créanciers *que vous désolez,* envers de pauvres marchands

aux dépens de qui vous vivez, envers de pauvres artisans que vous faites languir, envers de pauvres domestiques dont vous retenez le salaire. De là ces frivoles et trompeuses promesses de vous acquitter, ces abus de votre crédit, et ces chicanes infinies pour éloigner un paiement ou pour l'éluder. De là ces dettes éternelles qui, en ruinant les autres, vous damnent vous-même. Retranchez cette dépense, et si vous voulez que je sois bien persuadé de la vérité de votre contrition, ayant peu, passez-vous de peu. Ne vous mesurez pas par ce que vous êtes, mais par ce que vous pouvez. Otez-moi ce luxe d'habits, cette superfluité de train, cette vanité d'équipage, cette curiosité de meubles. Réduit à la disette et à une triste indigence, supportez-la, mais supportez-la en chrétien; et puisqu'il le faut, faites-vous-en un mérite et une vertu. Sans cela, en vain pleurez-vous votre péché, en vain formez-vous mille repentirs, ou plutôt en vain les témoignez-vous : ces repentirs, ce sont des paroles, et Dieu vous demande des effets : *Tollite verba, et convertimini.*

Vous aimez le jeu, et ce qui perd votre conscience, c'est ce jeu-là même; un jeu sans mesure et sans règle, un jeu qui n'est plus pour vous un divertissement, mais une occupation,

mais une profession, mais un trafic, mais une attache et une passion, mais, si j'ose ainsi parler, une rage et une fureur; un jeu dont on peut bien dire, à la lettre, que c'est un abîme qui attire un autre abîme, ou même cent autres abîmes : *Abyssus abyssum invocat* [1]. Car de là viennent ces innombrables péchés qui en sont les suites; de là l'oubli de vos devoirs, de là le déréglement de votre maison, de là le pernicieux exemple que vous donnez à vos enfants, de là la dissipation de vos revenus, de là ces tricheries indignes, et, s'il m'est permis d'user d'un terme plus fort, ces friponneries que cause l'avidité du gain; de là ces emportements, ces jurements, ces désespoirs dans la perte; de là souvent, et plus que de la fragilité du sexe, ces honteuses ressources où l'on se voit forcé d'avoir recours; de là cette disposition à tout, et peut-être au crime, pour trouver de quoi fournir au jeu. Retranchez ce jeu, et parce qu'il est bien plus aisé de le quitter absolument que de le modérer, quittez-le; faites-en une déclaration publique, donnez à Dieu une preuve de la sincérité de votre contrition, en coupant la racine du mal, et pour vous assurer vous-même

[1] *Psalm*, 41.

que vous ne voulez plus pécher, imposez-vous la loi de ne plus jouer. Sans cela, vous aurez beau dire comme le publicain de l'Évangile : Seigneur, soyez-moi propice, je reconnois mon péché; votre voix est la voix de Jacob, mais vos mains sont les mains d'Ésaü : *Tollite verba, et convertimini.*

Enfin, examinez-vous devant Dieu, et juge équitable de vous-même, défait de toute prévention, voyez ce qui sert de sujet au péché, mais voyez-le préparé et résolu à n'en excepter rien, à n'en retenir rien dans le sacrifice que vous en devez faire. Voilà par où vous connoîtrez si vous êtes pénitent. Attaquer le péché, non en idée, mais en substance, en saper le fondement et le renverser, c'est ce que saint Paul appelle courir, non pas au hasard, mais à dessein d'arriver au terme : *Sic curro, non quasi... aerem verberans* [1]; c'est ce qui s'appelle combattre, non pas en donnant des coups perdus, ni en frappant l'air, mais en faisant tomber l'ennemi que vous poursuivez, et en remportant sur lui une pleine victoire. Je passe au second principe.

On n'est pas toujours maître de ses pensées,

[1] *I Cor. 9.*

ni des premiers mouvements de son cœur; mais on est toujours responsable de ses actions et de sa conduite : et quand on vient, par exemple, à succomber dans une occasion dangereuse d'où la loi de Dieu nous obligeoit de sortir, mais où, malgré la loi de Dieu néanmoins, l'on est demeuré, on n'a jamais droit alors de dire : Je n'ai pu me défendre de ce péché; mais on doit dire : Je ne l'ai pas voulu, ou je ne l'ai que très foiblement et peu sincèrement voulu. Appliquez-vous.

Je l'avoue, chrétiens, un pécheur converti de bonne foi, dans l'état même de sa conversion, peut encore avoir des foiblesses, et tout converti qu'il est, il peut déplorer sa misère avec le même sujet et dans le même esprit que saint Paul, en disant comme cet apôtre : *Sentio aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem sub lege peccati* [1] : infortuné que je suis! je sens dans moi-même une loi qui me tient captif sous le joug du péché, et qui combat contre la loi de ma raison. Mais remarquez, dit saint Chrysostôme, réflexion admirable et édifiante pour ceux qui m'écoutent, remarquez que quand saint Paul parloit

[1] *Rom.* 7.

de la sorte, il protestoit au même temps avec une sainte confiance, qu'il n'avoit rien d'ailleurs à se reprocher : *Nihil mihi conscius sum* [1]; qu'il étoit fidèle à la grâce, qu'il marchoit dans la voie du salut, non seulement avec circonspection, mais avec tremblement, qu'il traitoit rudement son corps, qu'il le châtioit et le réduisoit en servitude : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo* [2]. Or ce témoignage de sa fidélité, de sa vigilance, de son austérité de vie, de son attention sur soi-même, le mettoit à couvert de toute illusion. Lorsqu'il se plaignoit de la révolte de ses passions, et qu'il gémissoit dans la douleur de se voir réduit à un état si humiliant, c'étoit une douleur sincère et pleine de bonne foi. Mais le langage hypocrite, c'est de parler comme saint Paul, et de se conduire comme le mondain. Le langage hypocrite, c'est de se plaindre de sa foiblesse, et cependant de l'exposer à des tentations où toute la force, toute la vertu même des saints suffiroit à peine pour résister. Le langage hypocrite, c'est de gémir sur la violence de ses passions, et toutefois de se précipiter aveuglément dans des périls où l'on sait que les passions même

[1] I Cor. 4. — [2] I Cor. 9.

les plus modérées ne pourroient presque se contenir : c'est de s'écrier : *Infelix ego homo*[1] ! malheur à moi, d'être né si sensuel et si fragile, et malgré cet aveu, de rechercher contre l'ordre de Dieu des occasions où la fragilité, de simple malheur qu'elle étoit, devient un crime, ou du moins la source de tous les crimes. Telle est l'hypocrisie de la pénitence; et c'est par là, mes chers auditeurs, que vous en devez juger.

Vous êtes foibles, j'en conviens : la loi du péché règne en vous; la concupiscence vous domine; vous portez dans vous-même et avec vous-même votre ennemi, qui est votre chair. Mais voilà pourquoi je prétends que vous vous jouez de Dieu, si, dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occasion. Voilà pourquoi je soutiens que vous mentez au Saint-Esprit, et qu'il y a dans votre pénitence une contradiction énorme, si vous confessant foible d'une part, vous n'en êtes pas de l'autre plus circonspect et plus vigilant. Car avec quel front pouvez-vous dire comme David, en gémissant et en pleurant : J'ai péché contre le Seigneur : *Peccavi Domino*[2], tandis que vous vous obstinez à ne pas éloi-

[1] *Rom.* 7. — [2] Reg. 12.

gner de vous un danger prochain, où, sans commettre d'autre péché, vous péchez déjà et contre le Seigneur, et contre vous-même, en risquant votre conscience et votre salut? Comment pouvez-vous alléguer à Dieu l'infirmité de votre ame, et vous servir de ce motif pour toucher sa miséricorde : *Quoniam infirmus sum, sana animam meam* [1], tandis qu'à cette infirmité vous joignez encore l'infidélité et la malignité? Je dis infidélité et malignité, de demander à Dieu qu'il vous guérisse, et de ne vouloir pas vous préserver de ce qui vous tue; de reconnoître que vous êtes malade, et d'agir comme si vous jouissiez d'une pleine santé; d'appeler le Ciel à témoin de votre douleur, et de ne vous résoudre jamais, en vertu de cette même douleur, à rien sacrifier ni à vous séparer de rien, n'est-ce pas, encore une fois, vouloir en imposer à Dieu et aux hommes?

Non, non, mon cher auditeur, tandis que vous en usez de la sorte, il n'y a dans votre pénitence que dissimulation et que mensonge; et il ne vous est plus permis, en vous plaignant comme saint Paul, de vous appliquer ces paroles qui ne peuvent vous convenir : *Non quòd*

[1] *Psalm.* 40.

volo bonum, hoc ago; sed quòd odi malum, hoc facio [1]. Car, au lieu que cet homme apostolique étoit inconsolable de ce qu'il ne faisoit pas le bien qu'il vouloit, et de ce qu'il faisoit le mal qu'il ne vouloit pas, par une opposition extrême de vous à lui, tandis que vous persévérez dans l'occasion du péché, vous voulez tout le mal que vous faites, et vous ne voulez nullement le bien que vous ne faites pas. L'efficace de la pénitence consiste donc à sortir généreusement de l'occasion pour vaincre le péché, et non pas à vouloir vaincre le péché en demeurant dans l'occasion : et c'est ici où j'aurois besoin de tout le zèle des prophètes pour confondre l'aveuglement et l'endurcissement des pécheurs.

Car voici, chrétiens, où le relâchement des mœurs nous a conduits. On traite un confesseur d'homme difficile et scrupuleux; on se rebute de lui, et on le quitte lorsque fidèle à son ministère, il suspend pour ceux qui refusent d'éviter certaines occasions, la grâce de l'absolution. Mais quand la suspendra-t-il donc, et quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaise disposition avec laquelle un mon-

[1] *Rom. 7.*

dain se présente à ce sacrement, que de le trouver résolu à retourner toujours dans les mêmes compagnies et à fréquenter les mêmes lieux où tant de fois son innocence a fait naufrage ? Si jamais il peut et il doit user du pouvoir qu'il a reçu de lier les consciences, n'est-ce pas alors ? Il voit, et vous le voyez vous-même, que l'affreuse continuité de tant de rechutes roule uniquement sur une occasion que vous lui marquez, et il ne peut gagner sur vous de vous en détacher. S'il consentoit, malgré cet obstacle, à vous délier et à vous absoudre, bien loin que vous dussiez louer sa lâche condescendance et l'approuver, n'en seriez-vous pas scandalisé, ou ne devriez-vous pas l'être ? et de dispensateur qu'il est des mystères de Dieu, n'en deviendroit-il pas le dissipateur ?

A Dieu ne plaise, chrétiens, que je prétende par là autoriser les sévérités indiscrètes que l'on voudroit quelquefois, et peut-être sans fondement, imputer aux ministres de Jésus-Christ dans l'administration de la pénitence. Mais à Dieu ne plaise aussi que j'autorise jamais les dangereuses et criminelles facilités de *quelques* ministres à ce divin tribunal. Or y en *auroit-il* jamais eu de plus dangereuse et même

de plus criminelle, que de réconcilier et d'admettre à la participation des sacrements un pécheur obstiné à ne pas sortir de certaines occasions? Ce sont, dites-vous, des occasions qu'il n'est pas en votre pouvoir de quitter; et moi je réponds que vous les quitteriez dès aujourd'hui, si de là dépendoit l'avancement de votre fortune temporelle, et si par là vous sauviez tel et tel intérêt que vous avez à ménager dans le monde. Ces occasions, ajoutez-vous, sont des liens que vous ne pouvez rompre sans éclat, et par conséquent sans scandale: et moi je vous dis que le grand scandale est de ce que vous ne les rompez pas; et que, scandale pour scandale, s'il étoit vrai que vous en fussiez réduits là, encore vaudroit-il mieux essuyer le scandale salutaire qui fait cesser le péché et qui sauve votre ame, que de soutenir comme vous faites le scandale mortel qui vous perd et qui est le surcroît du péché même.

Mais Dieu dans ces occasions me protégera; et j'ai en lui cette confiance. Confiance réprouvée, dit saint Chrysostôme, qui n'aboutit qu'à tenter Dieu et qu'à fomenter l'impénitence de l'homme; confiance outrageuse à Dieu, et qui ne sert qu'à endurcir le pécheur. Ah! mon *Dieu, que ne* prêche-t-on éternellement cette

vérité! que ne la prêche-t-on et à temps et à contre-temps! que ne la prêche-t-on partout et sans égard, puisque c'est de là que dépend la conversion, la réformation, la sanctification du monde chrétien! Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, ne comptez pas sur votre pénitence; et quelque fervente qu'elle vous paroisse d'ailleurs, tenez-la pour vaine si elle ne va, non plus seulement à retrancher la matière et la cause du péché, mais encore à réparer les effets du péché: c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme il est évident que la pénitence est une partie de la justice, et que c'est ainsi que les Pères de l'Église nous ont fait concevoir cette vertu, l'ayant toujours considérée comme une volonté sincère dans le pécheur de se faire justice à lui-même, de la faire à Dieu, et, pour rendre à chacun ce qui lui est dû, de la faire encore au prochain si le prochain a été offensé, il s'ensuit qu'une des principales fonctions de la pénitence chrétienne est de réparer les effets du péché. Mais supposant l'indispensable et l'incontestable nécessité de cette réparation, il s'agit, mes chers auditeurs, d'en bien comprendre l'étendue, parce que c'est de là que

dépend l'exacte mesure de la pénitence. Or pour cela, je m'attache à deux importantes maximes de l'Écriture, qui doivent corriger en nous deux des plus visibles et des plus dangereux abus à quoi nous soyons sujets, lors même que nous voulons retourner à Dieu, et dans le projet et le plan de conversion que nous nous formons. Voici une instruction bien solide, et dont je vous prie de profiter.

Première maxime. Pour se convertir efficacement à Dieu, il ne suffit pas de faire pénitence, mais il faut faire de dignes fruits de pénitence. C'est ce que prêchoit Jean-Baptiste, cet homme envoyé de Dieu pour préparer au Seigneur un peuple parfait. C'est ce qu'il enseignoit aux Juifs qui venoient l'entendre dans le désert, et qui se présentoient à lui pour être baptisés. C'est la conclusion qu'il tiroit et qu'il leur adressoit à tous, quand il leur disoit avec ce zèle et cet esprit d'Élie dont il étoit rempli: *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ* [1]. Car, comme remarque saint Grégoire pape, par là ce divin précurseur déclaroit que les fruits de la pénitence doivent être distingués de la pénitence même, comme la substance de l'arbre

[1] *Luc.* 3.

l'est de ses fruits. Par là il leur donnoit à connoître que la pénitence ne se réduit pas uniquement à pleurer les péchés passés, mais à se mettre en état de ne les plus commettre dans l'avenir : *Transacta flere, et illa deinceps non committere* [1]; que pleurer les péchés passés, et même y renoncer pour toute la suite de la vie, c'est le fonds et comme la racine de la pénitence, mais qu'il doit naître de là des fruits de grâce et de salut sans lesquels la pénitence ne peut être qu'un arbre stérile et exposé à la malédiction. Par là il accomplissoit dignement son ministère, soit à l'égard des pécheurs endurcis, en les obligeant à faire pénitence, soit à l'égard des pécheurs pénitents, en leur apprenant à faire de dignes fruits de pénitence : *Atque ità generalem omnibus exhibebat doctrinam : non pœnitentibus, ut pœnitentiam agerent; pœnitentibus, ut dignos pœnitentiæ fructus facerent* [2].

Or quels sont, encore une fois, ces fruits salutaires, ces fruits de pénitence? les voici : réparer les pernicieux effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, selon ses différentes espèces. Je m'explique.

[1] *Greg. mag.* — [2] *Ibid.*

Réparer les effets de l'usurpation ou d'une possession injuste, par la restitution; réparer les effets de la médisance ou de la calomnie par le rétablissement de l'honneur et de la réputation; réparer les effets de l'emportement et de l'outrage par l'humilité de la satisfaction; réparer les effets de l'inimitié et de la haine par la sincérité de la réconciliation. Voilà, dit saint Grégoire, les dignes fruits, les fruits proportionnés, les fruits nécessaires, les fruits non suspects de la pénitence. Tout ceci est essentiel : écoutez moi.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire que le pécheur fasse des efforts dont il n'y a que la vraie pénitence, je veux dire que la pénitence surnaturelle, et même la plus surnaturelle qui soit capable. En effet, par quel autre motif que celui d'une pénitence très parfaite et toute surnaturelle, un riche avare pourra-t-il se résoudre à rendre un bien qu'il a injustement acquis ou injustement retenu, mais dont il ne peut plus se dépouiller sans déchoir du rang où il est, et dont la restitution lui devient par là quelque chose de plus triste et de moins supportable que la mort même? Par quel autre motif un homme hautain et fier pourra-t-il gagner sur

lui de faire des démarches humiliantes pour satisfaire, aux dépens de son orgueil, à ceux qu'il a offensés? et s'il est offensé lui-même, par quel autre motif lui persuadera-t-on d'étouffer le ressentiment de l'injure qu'il a reçue et de se réconcilier de bonne foi avec son plus mortel ennemi? Ce ne peut être là, Seigneur, que l'ouvrage de votre main, et un tel changement ne peut venir que de vous. La vertu de l'homme ne va point jusque là. Il faut non seulement que votre grâce vienne à son secours, mais la plus puissante de vos grâces. Il faut qu'elle lui fasse concevoir et enfanter ces résolutions héroïques; et sans elle, l'esprit corrompu du monde les feroit immanquablement avorter. C'est par cette grâce, ô mon Dieu! que vous triomphez des cœurs les plus rebelles et les plus durs; c'est par elle que les hommes les plus violents et les plus féroces deviennent doux et traitables comme des agneaux; par elle que l'usurpateur du bien d'autrui consent à se dessaisir de tout ce qui ne lui appartient pas, et quelquefois même encore de ce qui lui appartient, en rendant, comme Zachée, non seulement au double, mais au-delà. Et si vous daignez aujourd'hui, Seigneur, donner bénédiction à ma parole, qui est la

vôtre, c'est par un effet de cette pénitence victorieuse que l'on verra peut-être dans ce saint temps, des miracles qu'on n'espéroit plus, mais dont vos serviteurs vous béniront, et qui édifieront plus votre Église que les miracles mêmes par où elle s'est établie : je veux dire des injustices réparées, des calomnies rétractées, des querelles pacifiées, des inimitiés éteintes, des cœurs réunis; dignes fruits, puisque le Saint-Esprit en est l'auteur, et que ce sont évidemment ceux que saint Paul appelle fruits de lumière, fruits de bonté, de justice, de vérité : *Fructus enim lucis est in omni bonitate, et justitiâ, et veritate* [1].

Fruits proportionnés : à quoi ? à l'offense. Autrement, la pénitence est non seulement défectueuse, mais odieuse; non seulement réprouvée de Dieu, mais condamnée même du monde, car le monde même veut ici de la proportion. Vous vous êtes enrichi aux dépens de la veuve et de l'orphelin, et vous vous en croyez quitte pour quelques bonnes œuvres dont ni l'orphelin ni la veuve ne profiteront ; vous avez déchiré la réputation de votre frère, et sans qu'il vous en coûte rien de plus,

[1] *Ephes. 5.*

vous vous contentez de vous acquitter envers lui des simples devoirs d'une charité commune ; vous avez, pour perdre votre ennemi, exagéré et inventé, et toute votre pénitence se termine à gémir devant Dieu et à prier. Prière exécrable, dit le Sage ; et moi, appliquant cette expression à mon sujet, je dis, pénitence exécrable, parce que celui qui la fait, en la faisant même, ne veut pas écouter la loi ni l'accomplir : c'est la raison qu'en apporte le Saint-Esprit : *Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus fiet execrabilis* [1]. Non, non, mon cher auditeur, il n'en va pas comme vous le pensez ; dans l'ordre inviolable et indispensable que Dieu a établi, la médisance ne se répare point par la prière, et l'injustice par l'aumône ; pour avoir devant Dieu le mérite d'une pénitence efficace, il y faut observer les proportions prescrites par le droit divin ; et au lieu de se faire une pénitence selon son goût, ou même selon sa dévotion, il faut se faire une dévotion et une pénitence selon les règles de la droite conscience. Or jamais une conscience droite ne vous permettra de rendre précisément à Dieu ce que vous avez enlevé au pro-

[1] *Prov. 28.*

chain, ni d'appliquer à la charité ce que vous devez à la justice : à Dieu, vous dira-t-elle, ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César : voilà la loi éternelle et invariable qu'elle vous oblige à suivre.

Fruits nécessaires : car en vain imaginerons-nous des tempéraments et des accommodements, des explications et des détours ; malgré tous les détours et toutes les explications, malgré tous les accommodements et tous les tempéraments, il en faudra toujours revenir à la décision de saint Augustin, contre laquelle ni la cupidité, ni l'iniquité, ni le relâchement de la morale, ni la corruption des usages du monde, ne prescriront jamais. Si pouvant restituer un bien dont la conscience est chargée, vous refusez de le rendre, quelque témoignage que vous puissiez donner d'un cœur contrit et pénitent, vous contrefaites la pénitence, mais vous ne la faites pas : *Non agitur pœnitentia, sed fingitur*[1] ; et si c'est véritablement et sincèrement que vous la faites, poursuit ce saint docteur, le péché ne vous est pardonné qu'à condition que le dommage sera réparé : *Si autem veraciter agitur, non remittitur peccatum,*

[1] *August.*

nisi restituatur ablatum[1]. Or ce qui est vrai des biens de fortune, l'est également de l'honneur. Allez, tant qu'il vous plaira, aux pieds des prêtres, confesser votre injustice; prosternez-vous, humiliez-vous, accusez-vous : si cependant vous ne prenez pas et ne voulez pas prendre les mesures convenables pour rétablir ce que vous avez détruit, ou en supposant ce qui ne fut jamais, ou en révélant ce qui devoit être éternellement caché dans les ténèbres, et ce qui l'auroit été sans la malignité de votre cœur, ou sans l'indiscrétion de votre langue, qu'est-ce que votre pénitence? un fantôme, rien davantage; que dis-je? c'est un crime, un sacrilége : *Non remittitur peccatum*, *nisi restituatur ablatum.*

Fruits certains et non suspects. En effet, on ne soupçonnera jamais un pécheur qui veut bien se soumettre à cette réparation, de n'être pas solidement converti; c'est un gage dont les censeurs mêmes, les plus rigides, je veux dire, dont les confesseurs les plus sévères ne sont pas en droit de se défier. Dans tous les autres fruits de la pénitence, il peut y avoir de l'ostentation et de l'hypocrisie, mais ici ni

[1] *August.*

l'hypocrisie, ni l'ostentation n'est point à craindre, car il n'arrive guère qu'un homme se détermine à quelque chose d'aussi mortifiant qu'il l'est de rendre ce qu'il pourroit garder, ou de se dédire de ce qu'il a témérairement et faussement avancé, quand il n'est converti qu'en apparence. Il faut l'être en effet pour se condamner ainsi soi-même, et pour ne se faire nulle grâce; la pénitence alors ne peut donc être douteuse; non pas, après tout, qu'on ait une assurance entière de son état : personne, dit le Sage, ne sait s'il est digne de haine ou d'amour; c'est un des secrets que Dieu s'est réservés pour nous obliger à vivre dans une dépendance plus absolue de sa grâce. Mais de toutes les marques à quoi l'on peut reconnoître les vrais pénitents, la plus infaillible, c'est, sans contredit, cette généreuse réparation des effets et des suites du péché : réparation qui remet le calme dans une ame; réparation qui nous affranchit des remords de la conscience, réparation qui nous fait goûter cette bienheureuse paix où consiste, selon Tertullien, la félicité du pécheur justifié : *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ.*

Mais, chrétiens, quelle est l'illusion de notre siècle! au lieu de juger de la pénitence par ses

fruits, qui sont à toute épreuve, on en veut juger par des pratiques très équivoques, et qui souvent ont plus d'éclat que de solidité : voici ma pensée. On voudroit voir, comme autrefois, les pécheurs humiliés sous la cendre, couverts de cilices, exténués de jeûnes : beaux dehors, mais du reste, dehors trompeurs, si cependant, et avant toutes choses, on ne les oblige pas à satisfaire aux devoirs naturels de la charité et de la justice. Ces lois de police et de discipline que l'Église, dans la suite du temps, a trouvé bon de mitiger, on les voudroit encore dans toute leur rigueur, et je les y voudrois moi-même; mais à cette condition essentielle, que d'abord ces lois fondamentales, ces lois capitales dont jamais ni l'Église, ni Dieu même n'ont dispensé, fussent observées; et c'est à quoi l'on ne pense pas : cela veut dire que, par un esprit pharisaïque, on s'attache à l'écorce de la pénitence, tandis qu'on en laisse les fruits.

Seconde maxime de l'Écriture. Il ne suffit pas, dit saint Paul, de faire le bien devant Dieu pour glorifier Dieu, il faut encore le faire devant les hommes pour édifier les hommes : *Providentes bona, non solùm coram Deo, sed*

etiam coram hominibus[1] : ainsi parloit l'Apôtre; et je dis, par la même règle : Il ne suffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes; on la fait devant Dieu, en reconnoissant son péché, mais on la fait devant les hommes en réparant le scandale du péché, et en ôtant même jusqu'aux apparences du péché : sans cela, c'est la décision expresse de saint Thomas et de tous les autres théologiens après lui; sans cela, point de pénitence.

Que ne puis-je, mes chers auditeurs, vous faire comprendre ce point de morale dans toute son étendue et dans toute sa force! il faut que la pénitence répare le scandale du péché. Car malheur à nous si nous tombions dans l'erreur des hérésiarques qui corrompant la loi de Dieu sous ombre de la réformer, réduisent toute la pénitence à ne pécher plus. Malheur à nous, si renouvelant, au moins par nos actions et par nos mœurs, le dogme impie de Luther, nous venions à nous persuader que tout le mystère de notre justification fût compris dans ces paroles du Fils de Dieu, mal entendues, quand il dit à cette femme adultère : Allez, et ne

[1] *II Cor.* 8.

commettez plus la même faute : *Vade et jam ampliùs noli peccare* [1]; en sorte que ce fût assez pour une ame criminelle de dire : J'ai quitté mon pèché, sans qu'il lui en coutât davantage. Plus vaine peut-être, reprend saint Grégoire, du témoignage qu'elle se rend de ne plus pécher, qu'elle n'est humble du souvenir d'avoir péché ; ou tranquille et contente d'elle-même, parce que son péché n'est plus, et prétendant à tous les droits de l'innocence et des justes, sans participer à l'humiliation des pécheurs. Abus, dit ce grand pape ; le scandale du péché est une partie du péché; et tandis que le scandale n'est point réparé, quoique le péché cesse, ou, pour parler plus clairement, quoique vous cessiez de le commettre, il n'est point absolument détruit. Il faut donc que la pénitence, après avoir pourvu à l'un, s'applique à l'autre; et parce qu'elle ne le peut faire qu'aux dépens du pécheur même, règle admirable de saint Augustin, il faut, si c'est une pénitence efficace, qu'elle abolisse le péché dans la personne du pécheur, et qu'elle confonde le pécheur pour anéantir le péché ; autrement, poursuit ce Père, quel exemple tirera

[1] *Joan.* 8.

le prochain de votre conversion? et s'il est vrai que votre péché ait eu les suites funestes que vous déplorez vous-même; s'il est vrai qu'en vous égarant vous en ayez égaré tant d'autres, n'est-il pas de l'ordre que vous serviez à les ramener, et n'est-ce pas une justice que vous leur rendiez ce que vous leur avez fait perdre, en les édifiant par votre pénitence autant que vous les avez scandalisés par les déréglements de votre vie?

Cependant, chrétiens, ce n'est guère ainsi que l'on raisonne dans le siècle; et n'est-il pas plein de ces ames mondaines qui, jugeant selon les désirs de leur cœur, malgré tous les oracles du Saint-Esprit, se font une prudence, mais une prudence charnelle, de sauver du débris tout ce qu'elles en peuvent sauver, de se réserver, dans l'état même de leur prétendue pénitence, tout ce qui peut servir ou de ressource ou de consolation à leur amour-propre, tous les agréments de la société, tout l'éclat de la prospérité, tout le luxe et le faste de la vanité, en un mot tout l'extérieur du péché? qui, non contentes de paroître toujours telles qu'elles ont été, et par conséquent de l'être toujours, puisqu'il n'est presque pas possible *dans la pratique* de séparer l'un de l'autre, et

de retenir les apparences du péché sans en conserver le fonds, qui, dis-je, non contentes de tenir toujours au-dehors la même conduite, et de suivre le même train de vie, veulent encore agir en cela par principe et par raison? Or c'est à ces ames préoccupées et séduites que j'aurois bien aujourd'hui à représenter les conséquences de cette erreur, en leur opposant la vérité que je prêche; car est-ce ainsi, leur dirois-je avec tout le zèle que Dieu m'inspire pour leur salut, est-ce ainsi que tant de fameux pénitents se sont convertis? Quand, touchés de l'esprit de Dieu, ils sont entrés dans la voie de la pénitence, est-ce ainsi qu'ils y ont marché? l'humilité, l'austérité, la retraite, n'est-ce pas le parti qu'ils ont généreusement et hautement embrassé? Comment, dans l'ancienne loi, les Achab, les Nabuchodonosor, ont-ils paru devant Dieu et devant les hommes? ne se sont-ils pas montrés, ou plutôt n'ont-ils pas cherché à se montrer sous le sac et en posture de suppliants, pour rétablir, par une déclaration authentique, ce qu'ils avoient détruit par leurs exemples scandaleux? A quoi se sont condamnés tant de pécheurs revenus à Dieu dans la loi de grâce? où se sont-ils confinés? dans des solitudes, dans des déserts, dans des

monastères, faisant un divorce éclatant avec le monde, et, sans écouter le sang et la chair, se croyant obligés d'édifier le monde par leur renoncement même au monde. Aurions-nous des Thaïs et des Pélagie, si illustres par leur pénitence, si cette maxime n'avoit pas passé pour constante dans notre religion! Quoi donc, ces saints se trompoient-ils? étoit-ce ignorance dans eux, ou folie? se chargeoient-ils inutilement d'un joug qu'ils ne devoient pas porter? ne connoissoient-ils pas les voies de Dieu, et est-ce à nous seuls qu'il les a révélées!

Ah! chrétiens, concluons au contraire, que puisqu'ils marchoient dans des voies droites et saintes, notre égarement est d'en vouloir prendre de plus spacieuses et de plus larges, mais directement opposées au terme où la vraie pénitence doit nous conduire. Apprenons comme eux à faire cesser, non seulement le mal, mais les apparences du mal: et pour cela ne nous contentons pas de craindre Dieu, mais respectons encore le monde. Car le monde, tout profane qu'il est, mérite quelquefois d'être respecté, et il ne le mérite jamais mieux que lorsqu'il condamne jusqu'aux apparences du péché, que lorsqu'il s'en scandalise, que lorsqu'il *nous en fait des* crimes. Si le monde nous paroît

en cela un senseur sévère, édifions-nous de sa censure et de sa sévérité. S'il est injuste, profitons de son injustice. S'il est railleur et médisant, rendons grâces à Dieu de ce que sa médisance même sert à nous rendre plus vigilants, plus réguliers, plus chrétiens. Bénissons le Ciel de ce que le monde, au milieu de sa corruption, a encore ce reste de zèle pour l'intégrité et la pureté des mœurs, et de ce que le vice n'a pas encore prévalu jusqu'à pouvoir obtenir du monde que le monde l'approuvât. Si le monde nous paroît porter sur cela trop loin sa délicatesse, ne nous figurons pas si aisément que le monde ait tort, et mettons plutôt tout le tort de notre part, de ne vouloir pas en croire le monde même dans une chose où le jugement même du monde s'accorde si bien avec le jugement et la loi de Dieu. Ne respectons pas seulement les sages et les forts, mais aussi-bien que l'Apôtre, les imprudents et les foibles. Abstenons-nous comme lui, non seulement de ce qui est criminel et illicite, mais de ce qui nous semble innocent et permis. Pourquoi aurions-nous dans notre conduite plus de liberté que saint Paul? Enfin, évitons *tout ce qui* donne lieu aux discours du monde, *tout ce qui* fonde le jugement téméraire, tout

ce qui autorise et qui favorise le péché, tout ce qui l'autorise dans autrui, et tout ce qui le favorise dans nous. Par là nous rendrons notre pénitence efficace; et après avoir retranché la matière et la cause du péché, après avoir réparé les suites et les effets du péché, il ne nous reste plus qu'à nous assujettir aux remèdes du péché : c'est le sujet de la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que les Pères ont considéré le péché, surtout quand l'habitude en est formée, comme une dangereuse maladie que la pénitence avoit à combattre, et contre laquelle il étoit nécessaire qu'elle employât les plus souverains remèdes. En effet, dit saint Chrysostôme, de là dépend la destinée ou bienheureuse, ou malheureuse, du pécheur. Bienheureuse si, touché du zèle de son salut, il se résout à user de ces remèdes salutaires que lui prescrit la pénitence. Malheureuse, si le dégoût qu'ils lui causent lui en donne de l'horreur, et si la répugnance qu'il sent à se vaincre les lui fait rejeter. Car il n'y a, ajoute ce Père, que des frénétiques qui, frappés d'un *aveuglement* encore plus déplorable que leur

mal même, refusent de s'assujettir à ce qui les doit infailliblement guérir. Convenons donc, mes chers auditeurs, de deux obligations bien essentielles que la loi de Dieu nous impose, et qui regardent les deux sortes de remèdes que nous devons prendre contre le péché : ceux là pour nous en garantir, et ceux-ci pour nous en punir; ceux-là pour n'y plus tomber, et ceux-ci pour l'expier; les premiers, remèdes préservatifs, et les seconds, si je puis ainsi parler, remèdes correctifs : et par un simple usage des uns et des autres, mettons-nous en état, sinon d'être absolument assurés de notre pénitence, au moins d'en avoir une certitude morale, et d'être bien fondés à croire qu'elle nous a fait rentrer en grâce avec Dieu, et qu'elle nous y doit conserver.

Il n'y a personne, et ceci regarde la première obligation, non, chrétiens, il n'y a, j'ose le dire, personne qui, par les différentes épreuves qu'il en a faites, pour peu qu'elles aient été ou accompagnées ou suivies de réflexion, n'ait reconnu ce qui peut le préserver du péché, et ce qui est propre à le maintenir dans l'ordre. Je défie les ames les plus volages et les moins attentives à leur conduite, de n'en pas demeurer avec moi d'accord. Car enfin, quelque dis-

sipé, quelque inconsidéré, quelque emporté même, et quelque aveuglé que soit un pécheur, il ne l'est jamais tellement que, dans le cours de ses passions les plus déréglées, il n'observe encore malgré lui ses pas, ou plutôt ses égarements et ses chutes, et que dans ses chutes, pour grièves qu'elles soient, il ne se rende souvent au fond de son cœur, ce témoignage secret : Si j'usois de telle et de telle précaution, le péché n'auroit plus tant d'empire sur moi, et je pourrois même entièrement par là le prévenir et l'arrêter. Or je dis, mes frères, que la preuve convaincante d'une sincère conversion est de prendre dans la voie de Dieu ces précautions nécessaires, de suivre sur cela ses vues particulières et ses connoissances, d'être sur cela fidèle à soi-même, de s'écouter soi-même, et de ne rien négliger de tout ce qu'on juge avoir plus de vertu pour nous soutenir et pour nous défendre.

Ainsi, mon cher auditeur, vous avez cent fois éprouvé que le plus certain et le plus puissant préservatif contre la cupidité et l'amour du plaisir qui vous domine, est l'application et le travail; qu'assidu à un exercice qui attache l'esprit et qui le fixe, vous vous conservez sans peine, ou avec beaucoup moins de peine, dans

l'innocence; et que tandis que vos jours étoient, comme parle le Prophète, des jours pleins, c'est-à-dire des jours pleinement et utilement employés, le péché ne trouvoit nulle entrée dans votre cœur; vous le savez : cependant vous aimez le repos et la tranquillité; votre penchant vous porte à une vie oisive et molle; et ce fonds de paresse qui vous est naturel et que vous entretenez, vous éloigne de tout ce qui gêne l'esprit et qui captive les sens. En quoi consiste par rapport à vous l'efficace de la pénitence? c'est à vous prémunir de ce côté-là vous-même contre vous-même; c'est à vous occuper, puisque le grand soutien de votre foiblesse est l'occupation; à vous occuper par un esprit de religion, quand vous n'y seriez pas engagé d'ailleurs par d'autres intérêts et d'autres devoirs; à vous occuper par un esprit de pénitence, car c'est une pénitence en effet très agréable à Dieu; à vous occuper, sans rien rejeter, de tout ce qu'il y a de plus pénible et de plus fatigant dans l'emploi que la Providence vous a commis; à vous charger de tout le fardeau, fût-il encore plus pesant, et en dussiez-vous être accablé : pourquoi? parce qu'au moins êtes-vous par là réduit à l'état *bienheureux* de ce solitaire qui disoit, au rap-

port de saint Jérôme : Je n'ai pas le loisir de vivre, et comment aurois-je le loisir de pécher? *Vivere mihi non licet, et quomodò fornicari licebit* [1] ? Bien loin donc d'envisager cette vie laborieuse comme une servitude, rendez grâces à Dieu de vous avoir donné dans votre état un moyen si honnête et si raisonnable, si présent et si sûr pour vous détourner du vice, et de vous avoir fait trouver dans votre condition même un remède contre ces passions si vives que fomente l'oisiveté, et que le seul travail peut amortir.

J'en dis autant de vous, qui n'ignorez pas, et ne pouvez ignorer à combien de chutes et de rechutes votre fragilité tous les jours vous expose, et quel frein seroit capable de vous retenir; que contre les plus importunes ou les plus violentes attaques, vous trouveriez dans la fréquente confession un secours toujours prêt, et presque toujours immanquable; que muni du sacrement et de la grâce qui y est attachée, on en est et plus fort dans les occasions, et plus constant dans les résolutions; que plus vous vous en éloignez, plus vous vous affoiblissez, plus vous vous relâchez; que pour marcher dans la voie du salut avec persévé-

[1] *Hieron.*

rance, il vous faut un conducteur et un guide, un homme qui vous tienne la place de Dieu, et qui par ses conseils vous affermisse dans le bien ; que l'obligation de recourir à lui, et de lui rendre compte de vous-même, est comme un lien qui arrête vos légèretés et vos inconstances ; en un mot, que c'est dans le sacré tribunal, et entre les mains de ses ministres, que Dieu, pour parler avec l'Apôtre, a mis ces armes dont nous devons nous revêtir pour résister et pour tenir ferme au jour de la tentation. Vous en êtes instruit, hélas ! et vos propres malheurs ne vous l'ont que trop appris. Cependant la confession vous gêne, surtout la confession fréquente : cette loi que le ministre du Seigneur vous impose de vous présenter à lui de temps en temps, comme au médecin de votre ame, pour lui découvrir vos blessures, vous paroît une loi onéreuse, et vous avez de la peine à vous en faire un engagement. Si d'abord vous vous y êtes soumis, si vous l'avez acceptée, vous rétractez bientôt votre parole, et vous secouez enfin le joug. Puis-je présumer alors que votre pénitence ait eu cette bonne foi, cette sincérité qui la doit rendre valable *devant Dieu* ? Si cela étoit, dans le besoin pres*sant où* vous vous trouvez, mon cher audi-

teur, vous seriez au moins disposé à vouloir guérir; et dans cette disposition, vous chercheriez le remède. Convaincu par vous-même de son utilité et de sa nécessité, sans attendre qu'on vous l'ordonnât, vous seriez le premier à vous le prescrire. Vous accompliriez à la lettre et avec joie la condition que le prêtre, selon les règles de son ministère, a prudemment exigée de vous. Il vous verroit au jour marqué revenir à lui, pour reprendre auprès de lui de nouvelles forces. Vous vous feriez même, de votre fidélité et de votre exactitude, non seulement un devoir, mais une consolation. Et que ne fait-on pas tous les jours pour un moindre intérêt? au retour d'une maladie dont vous craignez encore les suites, à quoi ne vous réduisez-vous pas? de quoi ne vous abstenez-vous pas? est-il régime si rebutant, si mortifiant, que vous ne suiviez dans toute sa rigueur, et tel qu'il vous est prescrit? Avez-vous de la foi si, lorsqu'il s'agit de votre salut, vous tenez une conduite tout opposée, et raisonnez-vous en chrétien, si vous n'observez pas pour votre ame ce que vous observez avec tant de soin, et même avec tant de scrupule, pour votre corps?

Achevons, et disons un mot de la seconde

obligation. Pour se convertir efficacement, il ne suffit pas de se préserver du péché en évitant de le commettre; il faut l'expier après l'avoir commis; il faut exercer contre soi-même cette justice vindicative que Dieu exercera un jour contre le pécheur impénitent. Or voici, mes chers auditeurs, le dernier désordre qui, dans la plupart des chrétiens, rend la pénitence inutile et sans effet. Quelque usage que nous fassions du sacrement de la pénitence, nous ne nous corrigeons pas, parce qu'à mesure que nous péchons, nous ne nous punissons pas; et sans en chercher d'autre raison, nous vivons des années entières dans l'iniquité, parce que notre amour-propre nous inspire la mollesse, et qu'ennemi d'une vie austère, il nous entretient dans l'habitude d'une malheureuse impunité.

Si le châtiment du péché, je dis le châtiment volontaire à quoi, comme arbitres et juges dans notre propre cause, nous nous condamnons, et qui est proprement par rapport à nous ce qui s'appelle pénitence; si le châtiment du péché suivoit de près le péché même; si nous avions assez de zèle pour ne nous rien *pardonner*; si, malgré notre délicatesse, au-*tant de fois* que nous oublions nos devoirs et

pour chaque infidélité où nous tombons, nous avions le courage de nous imposer une peine et de nous mortifier, j'ose le dire, chrétiens, il n'y auroit plus de vice qu'on ne déracinât, ni de passion qu'on ne surmontât.

Je ne prétends point pour cela que la pénitence soit une vertu servile et qu'elle n'agisse que par la crainte. Car on peut, dit saint Augustin, se punir par amour, on peut se punir par zèle de sa perfection, on peut se punir pour venger Dieu, on peut se punir pour se régler soi-même; et si c'est par crainte que l'on se punit, on peut se punir par une crainte filiale et qui procède de la charité, en s'obligeant, pour rentrer en grâce avec Dieu et pour lui payer le juste tribut d'une satisfaction qui l'honore, à faire telle ou telle œuvre de piété, à pratiquer telle ou telle austérité, à se retrancher tel ou tel plaisir permis, à se priver de telle ou telle commodité.

Aussi, quand l'Église autrefois punissoit par des peines canoniques et proportionnées chaque espèce de péché, elle ne croyoit pas ôter par là aux fidèles cet esprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grâce, ni leur imprimer cet esprit de servitude qui avoit régné *dans l'ancienne* loi. Son intention, en obser-

vant cette sévérité de discipline, étoit de soutenir les uns et de ramener les autres, de seconder les efforts de ceux-ci dans leur conversion, et de maintenir ceux-là dans une sainte persévérance. Telles étoient les vues de l'Église ; et Dieu bénissant sa conduite, l'on voyoit de là tant de chrétiens conserver sans peine la grâce de leur baptême, et l'on ne pouvoit douter de la pénitence et de la douleur de ceux qui l'avoient perdue, quand pour un seul péché mortel ils jeûnoient des années entières, et se soumettoient sans résistance à des exercices aussi laborieux qu'humiliants. L'innocence florissoit alors, et la pénitence étoit exemplaire, parce que le péché n'étoit point impuni. Mais aujourd'hui l'on en est quitte, et l'on en veut être quitte à bien moins de frais; et que s'ensuit-il? c'est qu'aujourd'hui l'on pèche beaucoup plus hardiment, que l'on demeure dans son péché beaucoup plus tranquillement, que l'on s'en repent beaucoup plus foiblement, que l'on y renonce beaucoup plus rarement, et que presque toutes nos pénitences sont vaines ou du moins très suspectes. Ces peines prescrites par l'Église ont été modérées; *et dès là* l'inondation des vices a commencé, *dès là la* discipline s'est énervée, dès là le chris-

tianisme a changé de face. Tant il est vrai que le pécheur a besoin de ce secours, et qu'il ne faut point compter qu'il soit pleinement converti, tandis qu'abandonné à lui-même et à sa discrétion, disons plutôt à sa lâcheté, il n'aura que de l'indulgence pour lui-même, et ne cherchera qu'à s'épargner.

Or faisons maintenant, chrétiens, ce que faisoit l'Église dans les premiers siècles, entrons dans les mêmes sentiments, remplissons-nous du même esprit, conformons-nous aux mêmes pratiques. Souvenons-nous que si l'Église s'est relâchée en quelque chose sur ce qui concerne l'usage de la pénitence, ç'a été sans préjudice des droits de Dieu et que là-dessus elle n'a ni voulu, ni pu se relâcher en rien; que si elle a consenti à changer quelques règles qu'elle-même avoit établies, elle n'a point touché à l'obligation essentielle de satisfaire à Dieu, qui n'est pas de son ressort. De là concluons qu'à le bien prendre, cette condescendance de l'Église ne doit point servir à autoriser notre lâcheté, parce qu'il est toujours vrai que plus nous nous ménagerons, et moins Dieu nous ménagera; que plus nous nous flatterons, et moins Dieu nous pardonnera; que moins nous nous punirons, et plus

Dieu nous punira : car le droit de Dieu, et le même droit, subsistera toujours. Ainsi, persuadés que le péché doit être puni en cette vie ou en l'autre, ou par la vengeance de Dieu, ou par la pénitence de l'homme : *Aut à Deo vindicante, aut ab homine pœnitente* [1], n'attendons pas que Dieu lui-même prenne soin d'en tirer toute la satisfaction qui lui est due. Prévenons les rigueurs de sa justice par la rigueur de notre pénitence. Armons-nous d'un saint zèle contre nous-mêmes, prenons les intérêts de Dieu contre nous-mêmes, vengeons Dieu aux dépens de nous-mêmes. Si ceux que Dieu nous a donnés ou que nous avons choisis pour médecins de nos ames, sont trop indulgents, suivant l'excellente maxime de saint Bernard, suppléons à leur indulgence par notre sévérité. S'ils ne sont pas assez rigides, ni assez exacts, soyons-le pour eux et pour nous, puisque c'est personnellement de nous qu'il s'agit, et que nous devons plus que tout autre nous intéresser pour nous-mêmes : *Si medicus clementior fuerit, tu age pro te ipso* [2]. Appliquons aux maux spirituels de nos ames des remèdes spécifiques, et selon la différence des péchés,

[1] *Tertull.* — [2] Bern.

employons pour les punir des moyens différents : la retraite et la séparation du monde, pour punir la licence des conversations; le silence, pour punir la liberté et l'indiscrétion de la langue; la modestie dans les habits et dans l'équipage, pour punir le luxe; le jeûne pour punir les excès de bouche et les débauches; le renoncement aux plaisirs innocents, pour punir l'attachement aux plaisirs criminels. *Quis scit si convertatur, et ignoscat* [1] ? Qui sait si le Dieu des miséricordes ne se convertira pas à nous? qui le sait? ou plutôt, qui en peut douter, après la parole authentique qu'il nous en a donnée? En un mot, mes chers auditeurs, retranchons la cause du péché, réparons les effets du péché, assujettissons-nous, quoi qu'il nous en coûte, aux remèdes du péché, et par là nous rentrerons dans le chemin du salut et de la gloire, où nous conduise, etc.

[1] Joel 2.

SERMON

SUR LA

NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Dixit illis Angelus : Nolite timere : ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David. — *L'Ange leur dit : Ne craignez point ; car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David il vous est né un Sauveur, qui est Jésus-Christ.* Saint Luc, chap. 2.

Sire,

Ainsi parla l'ange du Seigneur, mais il parloît à des bergers, c'est à dire à des hommes simples qui, éloignés du monde et veillant à la garde de leur troupeau, menoient une vie aussi innocente qu'elle étoit pauvre et obscure. Il leur annonçoit un Sauveur qui, né dans une

étable, venoit honorer leur condition par le choix qu'il faisoit de leur pauvreté, et qui, se dépouillant, pour les sauver, de la majesté d'un Dieu, paroissoit dans une crèche, revêtu non seulement de la forme d'un homme, mais d'un homme inconnu comme eux, souffrant comme eux, et à l'exception du péché, parfaitement semblable à eux. Je ne m'étonne donc pas s'il leur disoit : *Nolite timere :* ne craignez point. Car qu'auroient-ils pu craindre, demande saint Chrysostôme, dans un mystère où tout les consoloit, dans un mystère où ils ne trouvoient que des sujets de bénir Dieu et de le glorifier, dans un mystère qui leur faisoit connoître le bonheur de leur condition, et qui par là leur rendoit leurs misères, non seulement supportables, mais désirables, mais aimables? Je ne m'étonne pas, dis-je, si l'ange député de Dieu leur tenoit ce langage : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum :* je vous apporte une grande nouvelle, une nouvelle qui vous comblera de joie, savoir, qu'il vous est né un Sauveur : *Quia natus est vobis hodiè Salvator.*

Mais, chrétiens, dans l'obligation où je suis d'accomplir aujourd'hui mon ministère, et *ayant l'honneur* de prêcher l'Évangile de Jé-

sus-Christ dans la cour du plus grand des rois, il s'en faut bien que j'aie le même avantage que l'ange du Seigneur. J'annonce aussi bien que lui la naissance du Sauveur du monde; mais je l'annonce à des auditeurs à qui je ne sais si elle doit être un sujet de consolation. J'annonce un Sauveur humble et pauvre, mais je l'annonce aux grands du monde et aux riches du monde; je l'annonce à des hommes qui, pour être chrétiens de profession, ne laissent pas d'être remplis des idées du monde. Que leur dirai-je donc, Seigneur, et de quels termes me servirai-je pour leur proposer le mystère de votre humilité et de votre pauvreté? Leur dirai-je, ne craignez point? dans l'état où je les suppose, ce seroit les tromper. Leur dirai-je, craignez? je m'éloignerois de l'esprit du mystère même que nous célébrons, et des pensées consolantes qu'il inspire et qu'il doit inspirer aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je, affligez-vous, pendant que tout le monde chrétien est dans la joie? leur dirai-je, consolez-vous, pendant qu'à la vue d'un Sauveur qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raison de s'affliger? Je leur dirai, ô mon Dieu! l'un et *l'autre*, et par là je satisferai au devoir que *vous m'imposez*. Je leur dirai: affligez-vous,

:onsolez-vous; car je vous annonce unc velle qui est tout à la fois pour vous un su- le crainte et un sujet de joie. Ces deux iments si contraires en apparence, mais ement fondés sur le mystère de Jésus-Christ sant, sont déjà le précis et l'abrégé de tout que j'ai à leur dire dans ce discours, après nous aurons imploré le secours du Ciel par ercession de la plus sainte et de la plus reuse des mères. *Ave, Maria.*

'ÉTOIT la destinée de Jésus-Christ de pa- re dans le monde comme un objet de con- liction; et, par un secret impénétrable de 'rovidence, d'y être tout à la fois et la ruine uns, et la résurrection des autres : *Ecce itus est hic in ruinam, et in resurrectionem ltorum* [1]. Toute la vie de cet Homme-Dieu été que l'accomplissement et la suite de e prédiction. Ce n'est donc pas sans raison : je vous ai proposé d'abord sa sainte nais- ce comme un sujet de crainte et de joie : de inte, en le considérant, tout Sauveur qu'il , comme la ruine des impies et des réprou- ; et de joie, en le regardant comme la ré-

[1] *Luc.* 2.

surrection des pécheurs qui se convertissent et qui deviennent les élus de Dieu.

Appliquons-nous, chrétiens, cette vérité. Je puis dire que toute l'affaire du salut consiste à bien ménager, par rapport à Dieu, ces deux sentiments opposés de joie et de crainte; et c'est pour cela que David, instruisant les grands de la terre à qui Dieu lui faisoit connoître que cette leçon étoit particulièrement nécessaire, leur disoit, par une manière de parler aussi surprenante qu'elle est judicieuse et sensée : *Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore*[1] : servez le Seigneur, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Pourquoi trembler, dit saint Chrysostôme, si je dois me réjouir en lui; et pourquoi me réjouir en lui, si je dois trembler? C'est, répond ce saint docteur, qu'à l'égard de Dieu et en matière de salut, l'homme, soit juste, soit pécheur, ne doit point avoir de joie qui ne soit mêlée d'une crainte respectueuse, ni de crainte, quoique respectueuse, qui ne soit accompagnée d'une sainte joie. Car, selon les règles les plus exactes de la religion, il ne nous est point permis de craindre Dieu sans nous confier en lui, ni de nous confier en lui sans le craindre.

[1] *Psalm.* 2

Or je prétends, et voici mon dessein, je prétends que le mystère de la naissance de Jésus-Christ, bien conçu et bien médité, est de tous les mystères du christianisme, le plus propre à exciter en nous, et cette crainte salutaire, et cette joie solide et intérieure. Je prétends que la vue de ce Sauveur né dans une crèche nous fournit de puissants motifs de l'une et de l'autre : motifs de crainte, si vous êtes de ces mondains qui, aveuglés par le dieu du siècle, quittent la voie du salut pour suivre la voie du monde; motifs de joie, si vous ouvrez aujourd'hui les yeux et si vous voulez être de ces chrétiens fidèles qui cherchent Dieu en esprit et en vérité; motifs de crainte, si comprenant bien pourquoi Jésus-Christ est venu au monde et de quelle manière il y est venu, vous reconnoissez l'opposition qu'il y a entre lui et vous; motifs de joie, si persuadés et confus de l'opposition qui se rencontre entre Jésus-Christ et vous, vous prenez enfin la résolution de vous conformer à lui et de profiter des avantages que vous donne pour cela même la condition où Dieu vous a fait naître. Selon la différence de ces deux états et de ces deux caractères, ou craignez, ou consolez-vous. Êtes-vous du nombre *des mondains*? craignez, parce que ce

mystère va vous découvrir des vérités bien affligeantes : vous le verrez dans la première partie. Êtes-vous, ou voulez-vous être du nombre des chrétiens fidèles ? consolez-vous, parce que ce mystère vous découvrira des trésors infinis de grâce et de miséricorde : vous le verrez dans la seconde partie. Voilà les véritables dispositions avec lesquelles vous devez vous présenter devant la crèche de votre Dieu. Rendez-vous dociles à sa parole, afin que je puisse aujourd'hui les imprimer bien avant dans vos cœurs, et donnez-moi toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'EST par la crainte du Seigneur que doit commencer le salut de l'homme; et la charité même la plus parfaite ne seroit ni solide, ni assurée, si la crainte des jugements de Dieu ne lui servoit de fondement et de base. C'est donc avec sujet qu'en vous annonçant aujourd'hui le grand mystère du salut, qui est la naissance de Jésus-Christ notre sauveur, je vous y fais remarquer d'abord ce qui doit exciter en vous cette crainte salutaire dont voici les puissants motifs. Craignez, hommes du monde, c'est-à-*dire*, vous qui, remplis de l'esprit du monde,

vivez selon ses lois et ses maximes; craignez, parce que le sauveur qui vous est né, dans les idées pratiques, mais chimériques que vous vous en formez, et dans l'usage, ou plutôt dans l'abus que vous faites de sa miséricorde envers vous, tout sauveur qu'il est n'est peut-être pour vous rien moins qu'un sauveur; craignez, parce que c'est un sauveur, mais qui peut-être n'est venu que pour votre confusion et pour votre condamnation; craignez, parce que ce sauveur ne pouvant vous être indifférent du moment qu'il ne vous sauve pas, doit nécessairement vous perdre. Pensées terribles pour les mondains, mais qu'il ne tient qu'à vous, mes chers auditeurs, de vous rendre utiles et profitables en les méditant dans l'esprit d'une humble et d'une véritable componction.

C'est, dis-je, un sauveur qui vous est né, mais qui, dans les fausses idées dont vous êtes prévenus, n'est rien moins qu'un sauveur pour vous. Comprenez ma pensée, et vous conviendrez malgré vous-mêmes de cette triste vérité. Car vous voulez qu'il vous sauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés; vous voulez qu'il vous sauve, *mais vous* prétendez qu'il ne vous en

coûte rien; vous voulez qu'il vous sauve, mais vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis pour vous sauver. Or tout cela, ce sont autant de contradictions; et pour peu qu'il vous reste de religion, ces contradictions énormes sont les justes sujets qui doivent aujourd'hui vous faire trembler. N'appréhendez pas que je les grossisse pour vous donner de vaines frayeurs; mais craignez plutôt que mes expressions ne soient trop foibles pour vous les faire concevoir dans toute leur étendue et dans toute leur force.

Vous voulez que ce Dieu naissant soit pour vous un Dieu sauveur; mais au même temps, par une opposition de sentiments et de conduite dont peut-être vous ne vous apercevez pas, vous êtes peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. C'est pour cela néamoins, et pour cela uniquement qu'il est sauveur; et cette qualité, par rapport à vous, ne lui appartient ni ne peut lui appartenir qu'autant qu'il vous dégage des passions, des vices, des habitudes qui sont les sources de vos péchés, et dont vous êtes les malheureux esclaves. S'il ne vous en délivre pas, et si, bien loin de souhaiter d'en être délivrés, vous en aimez l'esclavage et *la servitude*, raisonnez comme il vous plaira,

ce Dieu, quoique sauveur par excellence, n'est pour vous sauveur que de nom, et tout le culte que vous lui rendez en ce jour n'est qu'illusion ou hypocrisie.

Il n'y eut jamais de conséquence plus immédiate que celle-là dans les principes et dans les règles du christianisme que vous professez. Vous l'appellerez Jésus, dit l'ange à Joseph : et pourquoi? parce qu'il délivrera son peuple des iniquités et des péchés qui l'accablent : *Vocabis nomen ejus Jesum : ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum* [1]. Prenez garde, mes frères, c'est la remarque de saint Chrysostôme; il ne dit pas, vous l'appellerez Jésus parce qu'il délivrera son peuple des calamités humaines sous le poids desquelles il gémit. Cela étoit bon pour ces anciens sauveurs qui ne furent que la figure de celui-ci, et que Dieu envoyoit au peuple juif comme à un peuple grossier et charnel. Ce Jésus dont nous célébrons la naissance étoit destiné pour une plus haute et une plus sainte mission. Il s'agissoit pour nous d'une rédemption plus essentielle et beaucoup plus parfaite. Ces maux dont nous devions être guéris étoient bien plus dange-

[1] Matth. 1.

reux et plus mortels que ceux qui dans l'Égypte avoient affligé le peuple de Dieu; et c'est pour ceux-là, dit saint Chrysostôme, qu'il nous falloit un sauveur. Le voilà venu, non pas, encore une fois, pour nous sauver des adversités et des disgrâces de cette vie; nous sommes indignes de la profession et de la qualité de chrétiens, si nous mesurons par là sa grâce, et si c'est de là que nous faisons dépendre le pouvoir qu'il a de nous sauver : il ne nous a point été promis de la sorte. Mais le voilà venu pour nous délivrer de la corruption du monde, des désordres du monde, des erreurs du monde; le voilà venu pour nous affranchir du joug de nos passions honteuses, de la tyrannie du péché à quoi nous nous sommes assujettis, de la concupiscence de la chair qui nous domine, de l'esprit d'orgueil dont nous sommes possédés, de nos attachements criminels, de nos haines, de nos aversions, de nos malignes jalousies; car ce sont là nos vrais ennemis; et il n'y avoit qu'un Dieu sauveur qui nous pût tirer d'une si funeste captivité : aussi est-ce pour cela qu'il a voulu naître : *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.*

Or dites-moi, chrétiens, est-ce ainsi que *vous l'avez* entendu et que vous l'entendez en-

core? Que chacun s'examine devant Dieu: où est l'ambitieux parmi vous qui regardant son ambition comme la plaie de son ame, en souhaite de bonne foi la guérison? où est l'impudique et le voluptueux qui réellement affligé de l'être, désire, mais efficacement et comme son souverain bien, de ne l'être plus? où est l'homme avare et intéressé qui, honteux de ses injustices et de ses usures, déteste sincèrement son avarice? où est la femme mondaine qui écoutant sa religion, ait horreur de sa vanité et pense à détruire son amour-propre? De quelle passion, de quelle inclination vicieuse et dominante ce sauveur vous a-t-il délivrés jusques à présent? A quoi donc le reconnoissez-vous comme sauveur? et s'il est sauveur, par où montrez-vous qu'il est le vôtre? quelle fonction en a-t-il faite, et lui avez-vous donné lieu d'en faire à votre égard? Or, quand je vous vois si mal disposés, ne serois-je pas prévaricateur, si je vous annonçois sa venue comme un sujet de joie? et pour vous parler en ministre fidèle de son Évangile, ne dois-je pas, au contraire, vous dire, et je vous le dis en effet: Détrompez-vous, et pleurez sur vous : pourquoi? car tandis que, possédés du monde, vous demeurez en de si criminelles dispositions, en-

core que le Sauveur soit né, ce n'est point proprement pour vous qu'il est né; disons mieux : encore que le Sauveur soit né, vous ne profitez pas plus de sa naissance que s'il n'étoit pas né pour vous.

Ah! chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion bien douloureuse, et pour vous et pour moi, mais qui vous paroîtra bien touchante et bien édifiante. Nous déplorons le sort des Juifs, qui malgré l'avantage d'avoir vu naître Jésus-Christ au milieu d'eux et pour eux, ont eu néanmoins le malheur de perdre tout le fruit de ce bienfait inestimable, et d'être ceux mêmes qui, de tous les peuples de la terre, ont moins profité de cette heureuse naissance. Nous les plaignons, et en les plaignant nous les condamnons; mais nous ne prenons pas garde qu'en cela même leur condition, ou plutôt leur misère et la nôtre sont à peu près égales. Car en quoi a consisté la réprobation des Juifs? En ce qu'au lieu du vrai Messie que Dieu leur avoit destiné, et qui leur étoit si nécessaire, ils s'en sont figuré un autre selon leurs grossières idées, et selon les désirs de leur cœur; en ce qu'ils n'ont compté pour rien celui qui devoit être le libérateur de leurs *ames*, et qu'ils n'ont pensé qu'à celui dont ils

se promettoient le rétablissement imaginaire de leurs biens et de leurs fortunes ; en ce qu'ayant confondu ces deux genres de salut, ou, pour parler plus juste, en ce qu'ayant rejeté l'un, et s'étant inutilement flattés de la vaine espérance de l'autre, ils ont tout à la fois été frustrés et de l'un et de l'autre, et qu'il n'y a eu pour eux nulle rédemption. Voilà, dit saint Augustin, quelle fut la source de leur perte : *Temporalia amittere metuerunt, et æterna non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt* [1]. Or cela même, mes chers auditeurs, n'est-ce pas ce qui nous perd encore tous les jours ? Car quoique nous n'attendions plus comme les Juifs un autre Messie, quoique nous nous en tenions à celui que le Ciel nous a envoyé, n'est-il pas vrai, confessons-le et rougissons-en, qu'à en juger par notre conduite, nous sommes à l'égard de ce sauveur envoyé de Dieu, dans le même aveuglement où furent les Juifs, et où nous les voyons encore à l'égard du Messie qu'ils attendent, et en qui ils espèrent ? Je m'explique.

Nous invoquons Jésus-Christ comme sauveur, mais nous l'invoquons dans le même esprit que le Juif réprouvé l'invoqueroit, c'est-à-dire,

[1] August.

nous l'invoquons pour des biens temporels, mais avec une indifférence entière pour les éternels : *Temporalia amittere metuerunt, et æterna non cogitaverunt.* En effet sommes-nous dans l'adversité, s'élève-t-il contre nous une persécution, s'agit-il ou de la fortune ou de l'honneur? c'est alors que nous recourons à ce Dieu qui nous a sauvés, et que nous voulons encore qu'il nous sauve : mais de quoi? d'une affaire qu'on nous suscite, d'une maladie qui nous afflige, d'une disgrâce qui nous humilie. Voilà les maux qui réveillent notre ferveur, qui nous rendent assidus à la prière, dont nous demandons non seulement avec instance, mais avec impatience, d'être ou préservés, ou délivrés : *Temporalia amittere metuerunt.* Mais sommes-nous dans l'état et dans le désordre d'un péché habituel qui cause la mort à notre ame? à peine nous souvenons-nous qu'il y a un sauveur tout-puissant pour nous en faire sortir; à peine, pour l'y engager nous adressons-nous une fois à lui, et lui disons-nous au moins avec le Prophète : Hâtez-vous, Seigneur, tirez-moi du profond abîme où je suis plongé. Insensibles au besoin pressant où nous nous trouvons, nous y demeurons tranquilles et sans alarmes : *Et æterna non cogitaverunt.* Que dis-je, bien loin de

[redacted]

courir au remède, peut-être le craignons-nous, peut-être le fuyons-nous, peut-être sommes-nous assez pervertis pour nous faire de notre péché même une félicité secrète, pour nous en applaudir au fond de l'ame, pour nous en glorifier. Nous sommes donc alors, quoique chrétiens, aussi Juifs d'esprit et de cœur que les Juifs mêmes: et dans la comparaison de leur infidélité et de la nôtre, la nôtre est d'autant plus condamnable, que nous méprisons un sauveur en qui nous croyons, au lieu que les Juifs n'ont péché contre lui que parce qu'ils ne le connoissoient pas, et c'est ce qui nous doit faire trembler.

Notre aveuglement va encore plus loin. Nous voulons que ce Dieu fait chair nous sauve, mais nous prétendons qu'il ne nous en coûte rien : autre contradiction et autre sujet de notre crainte. Car il n'est sauveur pour nous qu'à une condition, et cette condition, c'est que nous nous sauverons nous-mêmes avec lui et par lui. Il nous a créés sans nous, ce sont les paroles de saint Augustin, que l'on vous a dites cent fois, et dont je voudrois aujourd'hui vous faire pénétrer toute la conséquence; il nous a créés sans nous, mais il ne lui a pas plu, et jamais il ne lui plaira de nous sauver sans nous. Il veut que l'ouvrage de notre

salut, ou plutôt que l'accomplissement de ce grand ouvrage dépende de nous, et que sans nous en attribuer la gloire, nous en partagions avec lui le travail. Comme sauveur, il est venu faire pénitence pour nous; mais sans préjudice de celle que nous devons faire nous-mêmes, et pour nous-mêmes. Comme sauveur, il a prié, il a pleuré, il a mérité pour nous, mais il veut que nos prières jointes à ses prières, que nos larmes mêlées avec ses larmes, que nos œuvres sanctifiées par ses œuvres, achèvent en nous cette rédemption dont il est l'auteur, et dont sans nous il ne seroit pas le consommateur. Comme sauveur, il s'est fait dans la crèche notre victime, et il a commencé dès lors à s'immoler pour nous; mais il veut que nous soyons prêts à nous immoler avec lui; et il le veut tellement, il a tellement fait dépendre de là l'efficace et la vertu de son sacrifice par rapport à notre salut, que tout sauveur qu'il est, remarquez ceci, c'est-à-dire, que tout disposé qu'il est en notre faveur, que quoiqu'il nous ait aimés jusqu'à se faire homme pour nous : malgré tout son amour, malgré tout ce qu'il lui en coûte pour naître parmi nous et comme nous, il consent néanmoins plutôt que nous *périssions*, plutôt que nous nous damnions,

plutôt que nous soyons éternellement exclus du nombre de ses prédestinés, que de nous sauver de cette rédemption gratuite telle que nous l'entendons; parce que sous ombre d'honorer sa grâce, en lui attribuant notre salut, nous ne la ferions servir qu'à fomenter nos désordres.

Il faut donc, et il le faut nécessairement, que pour être sauvés, il nous en coûte, comme il lui en a coûté. C'est la loi qu'il a établie. Loi que saint Paul observoit avec tant de fidélité, quand il disoit : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ* [1] : j'accomplis dans ma chair ce qui a manqué aux souffrances de la chair innocente et virginale de Jésus-Christ. Loi générale et absolue dont jamais Dieu n'a dispensé, ni ne dispensera. Cependant, hommes du siècle, vous voulez être exempts de cette loi; elle vous paroît trop dure et trop onéreuse, et vous cherchez à en secouer le joug. Vous voulez le salut, mais vous le voulez sans condition et sans charge. Vous le voulez, pourvu qu'on n'exige de vous ni assujettissement, ni contrainte, ni effort, ni victoire sur vous-mêmes. Vous le voulez, mais sans l'acheter, et sans y

[1] Coloss. 1.

rien mettre du vôtre. Car en effet, que vous en coûte-t-il, et en quoi oserez-vous me dire que vous y coopérez? que sacrifiez-vous pour cela à Dieu? quelles violences vous faites-vous à vous-mêmes? Mais aussi Dieu m'oblige-t-il à vous déclarer de sa part, que tandis que vous vous en tenez là, ce salut que Jésus-Christ est venu apporter au monde, n'est point pour vous, et que vous n'y devez rien prétendre. Or, de là concluez si la naissance de ce Dieu-Homme a de quoi vous rassurer et vous consoler.

Enfin, vous voulez qu'il vous sauve, mais, par une troisième contradiction qui ne me semble pas moins étonnante, vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis pour vous sauver. Quoique ces moyens aient été concertés et résolus dans le conseil de sa sagesse éternelle, ils ne vous plaisent pas. Quoiqu'ils soient consacrés dans sa personne, et autorisés par son exemple, vous ne les pouvez goûter. Et quels sont-ils? la haine du monde et de vous-mêmes, le détachement du monde et de ses biens, le renoncement au monde, à ses plaisirs et à ses honneurs; la pauvreté de cœur, l'humilité de cœur, la mortification des sens et l'austérité de la vie. Tout cela vous choque, et vous fait horreur. Vous voudriez

des moyens plus proportionnés à vos idées, et plus conformes à vos inclinations : et moi je vous dis que c'est pour cela que vous devez trembler : pourquoi? parce qu'indépendamment de vos idées et de vos inclinations, il est certain, d'une part, que ce Dieu naissant ne vous sauvera jamais par d'autres moyens que ceux qu'il a marqués, et qu'il est évident de l'autre, que jamais ces moyens qu'il a marqués pour vous sauver, ne vous sauveront, tandis que vous voudrez suivre vos inclinations et vos idées. Vous voulez qu'il vous sauve selon votre goût qui vous perd, et qui vous a perdus. Voilà le triste mystère que j'avois d'abord à vous annoncer, d'autant plus triste pour vous, si vous l'entendez et si vous n'en profitez pas.

Mais je veux vous le rendre encore plus sensible par une supposition que je vais faire. Peut-être vous surprendra-t-elle; et fasse le Ciel qu'elle vous surprenne assez pour vous forcer à reconnoître votre infidélité secrète, et à prendre des sentiments plus chrétiens! Dites-moi, mes chers auditeurs, si Dieu vous avoit envoyé un Jésus-Christ tout différent de celui que nous croyons, c'est-à-dire, s'il vous étoit venu du Ciel un sauveur aussi favorable à la cupidité des hommes, que celui que nous ado-

rons y est contraire; si au lieu de vous annoncer comme l'ange, que ce Messie est un sauveur pauvre et humble, né dans l'obscurité d'une étable, je vous assurois aujourd'hui que cela n'est pas, qu'on vous a trompés, que c'est un sauveur d'un caractère tout opposé; qu'il est né dans l'éclat et dans la pompe, dans la fortune, dans l'abondance, dans les aises et les plaisirs de la vie, et que ce sont là les moyens à quoi il a attaché votre salut, et sur quoi il a entrepris de fonder sa religion; si par un renversement qui ne peut être, mais que nous pouvons nous figurer, la chose se trouvoit ainsi, et que ce que j'appelle supposition fût une vérité, marquez-moi ce que vous auriez à corriger dans vos sentiments, et à réformer dans votre conduite pour vous accommoder à ce nouvel évangile. Changeant de créance, seriez-vous obligés de changer de mœurs? Faudroit-il renoncer à ce que vous êtes, pour être dans l'état de perfection où ce sauveur vous voudroit alors? ou plutôt, sans rien changer à ce que vous êtes, ne vous trouveriez-vous pas alors de parfaits chrétiens, et n'auriez-vous pas de quoi vous féliciter d'un système de religion d'où dépendroit votre salut, et qui se rapporteroit si bien *à votre goût*, à vos maximes, et à toutes les

règles de vie que le monde vous prescrit? N'est-ce pas alors que je devrois vous dire : Ne craignez point ; car voici au contraire un grand sujet de joie pour vous : *Evangelizo vobis gaudium magnum*[1] : et quoi? c'est qu'il vous est né un sauveur, mais un sauveur à votre gré et selon vos désirs, un sauveur commode, un sauveur suivant les principes duquel il vous sera permis de satisfaire vos passions ; un sauveur qui, bien loin de les contredire, les approuvera, les autorisera : or voyant un tel sauveur, consolez-vous. Ne serois-je pas, dis-je, bien fondé à vous parler de la sorte ; et en m'écoutant ne vous diriez-vous pas à vous-mêmes, remplis d'une joie secrète : Voilà le sauveur et le Dieu qu'il me falloit? Ah ! chrétiens, je le confesse, dans ce nouveau système de religion vous auriez droit de vous réjouir : mais vous êtes trop éclairés pour ne pas conclure de là, que ce qui feroit alors votre consolation, doit aujourd'hui vous saisir de frayeur. Car puisque, supposé cet évangile prétendu, je pourrois vous dire que je vous apporte une heureuse nouvelle, en vous prêchant un évangile directement contraire à celui-là, je suis obligé de vous tenir tout un autre

[1] Luc. 2.

langage. Je dois, au hasard de troubler la joie de l'Église, qui est une joie sainte, troubler la vôtre, qui dans l'aveuglement où vous vivez, n'est qu'une joie fausse et présomptueuse. Je dois vous dire : tremblez : pourquoi? c'est qu'il vous est né un sauveur, mais un sauveur qui semble n'être venu au monde que pour votre confusion et pour votre condamnation; un sauveur opposé à toutes vos inclinations, un sauveur ennemi du monde et de tous ses biens, un sauveur pauvre, humilié, souffrant. Vérités affligeantes! et pour qui? pour vous, mondains, c'est-à-dire pour vous, riches du monde, possédés de vos richesses, et énivrés de votre fortune; pour vous, ambitieux du monde, éblouis d'un vain éclat, et adorateurs des pompes humaines; pour vous, sensuels et voluptueux du monde, idolâtres de vous-mêmes et tout occupés de vos plaisirs. Cependant, après avoir considéré ce mystère de crainte, ce mystère de douleur que je découvre d'abord dans la naissance d'un Dieu-Homme, voyons, chrétiens, le mystère de consolation qu'elle renferme, et quelle part vous y pouvez avoir : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Quelque vaine que soit devant Dieu la différence des conditions, et quelque honneur que Dieu se fasse dans l'Écriture, d'être un Dieu égal à tous, qui n'a égard ni aux qualités, ni aux rangs, et qui ne fait acception de personne : *Non est personarum acceptor Deus* [1], il est néanmoins vrai, chrétiens, que dans l'ordre de la grâce, la prédilection de Dieu, si j'ose me servir de ce terme, a toujours paru être pour les pauvres et pour les petits préférablement aux grands et aux riches. N'en cherchons point la raison, et contentons-nous d'adorer en ceci les conseils de Dieu, qui, selon l'Apôtre, fait miséricorde à qui il lui plaît, et justice à qui il lui plaît. Prédilection de Dieu que tout l'Évangile nous prêche, mais qui nous est marquée visiblement et authentiquement dans l'auguste mystère que nous célébrons. Car qui sont ceux que Dieu choisit les premiers pour leur révéler la naissance de son Fils? des bergers, c'est-à-dire des pauvres attachés à leur travail, des hommes inconnus au monde,

[1] Act. 10.

et contents de leur obscurité et de la simplicité de leur état. Ce sont là ceux, dit excellemment saint Ambroise, dont Jésus-Christ fait les premiers élus, ceux qu'il appelle les premiers à sa connoissance, ceux dont il veut recevoir les premiers hommages; ceux qui paroissent comme les premiers domestiques de ce Dieu naissant, et qui environnent son berceau, pendant que les grands de la Judée, que les riches de Jérusalem, que les savants et les esprits forts de la synagogue, abandonnés, pour ainsi parler, et livrés à eux-mêmes, demeurent dans les ténèbres de leur infidélité, et semblent n'avoir nulle part à la naissance du Sauveur.

Oui, mes frères, disoit saint Paul aux Corinthiens, voilà les prémices de votre vocation : des foibles choisis pour confondre les puissants, des simples pour confondre les sages, des sujets vils et méprisables selon le monde pour confondre dans le monde ce qu'il y a de plus éclatant et de plus élevé. C'est par où le christianisme a commencé : telle fut l'origine de l'Église, qui, selon la remarque de saint Chrysostôme, étoit alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puisque hors de là *Jésus-Christ* n'étoit point connu. Et c'est,

grands du monde qui m'écoutez, ce qui devroit aujourd'hui vous affliger, ou même vous désoler, si Dieu, par son aimable providence, n'avoit pris soin d'y pourvoir. Mais rassurez-vous, et convaincus comme vous l'allez être de l'immensité de ses miséricordes, malgré les malheureux engagements de vos conditions, confiez-vous en lui. Car voici trois grands sujets de consolation, que je tire du mystère même dont nous faisons la solennité. Rendez-vous-y attentifs, et après l'avoir médité, cet ineffable mystère avec tremblement et avec crainte, goûtez-en maintenant toute la douceur : *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum.*

En effet, quelque exposés que vous soyez à la corruption du siècle, et quelque éloignés que vous paroissiez du royaume de Dieu, Jésus-Christ ne vous rebute point; et bien loin de vous rejeter, il ne vient au monde que pour vous attirer à lui : grâce inestimable à laquelle vous devez répondre. Quelque apparente contrariété qu'il y ait entre votre état et l'état de Jésus-Christ naissant, sans cesser d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une sainte ressemblance : secret important de votre prédestination, que vous ne devez

pas ignorer. Quelque danger qu'il y ait dans la grandeur humaine, et de quelque malédiction qu'aient été frappées les richesses du monde, vous pouvez vous en servir comme d'autant de moyens propres pour honorer Jésus-Christ et pour lui rendre le culte particulier qu'il attend de vous : avantage infini dont vous devez profiter, et qui doit être comme le fonds de vos espérances. Encore un moment de réflexion pour des vérités si touchantes.

Non, mes chers auditeurs, quoique Jésus-Christ, par un choix spécial et divin, ait voulu naître dans la bassesse et dans l'humiliation, il n'a point rejeté pour cela la grandeur du monde, et je ne crains point de vous scandaliser, en disant que dès sa naissance, bien loin de la dédaigner, il a eu des égards pour elle, jusqu'à la rechercher même et à se l'attirer. L'évangile qu'on vous a lu en est une preuve bien évidente. Car, en même temps que ce Dieu sauveur appelle des bergers et des pauvres à son berceau, il y appelle aussi des mages, des hommes puissants et opulents, des rois, si nous en croyons la tradition. En même temps qu'il députe un ange à ceux-là, il fait luire une étoile pour ceux-ci. En même temps que ceux-là,

pour venir le reconnoître et l'adorer, quittent leurs troupeaux, ceux-ci abandonnent leur pays, leurs biens, leurs États. De savoir qui des uns et des autres l'honorent le plus, ou lui sont plus chers, c'est ce que je n'entreprends pas encore de décider. Mais, sans en faire la comparaison, au moins est-il vrai que les uns et les autres sont reçus dans l'étable de ce Dieu-Homme; au moins est-il vrai que ce Dieu caché sous le voile de l'enfance, se manifeste aux uns et aux autres, et que la préférence qu'il donne aux petits n'est point une exclusion pour les grands.

Or cette pensée seule, hommes du monde, ne doit-elle pas ranimer toute votre confiance, et n'est-elle pas plus que suffisante pour vous fortifier et pour vous encourager. Mais de là même il s'ensuit encore quelque chose de plus consolant pour vous. Et quoi? C'est qu'il est donc constant que Jésus-Christ, dans le mystère de sa naissance, indépendamment de la prédilection qu'il peut avoir pour les uns préférablement aux autres, a bien plus fait au fond pour les grands que pour les petits, et que dans un sens, les grands qu'il a appelés lui sont beaucoup plus redevables : comment cela? c'est, dit saint Chrysostôme, qu'il a fallu une

vocation plus forte pour attirer à Jésus-Christ des grands, des puissants du siècle, tels qu'étoient les mages, que pour y attirer des pasteurs, dont l'ignorance et la foiblesse sembloient être déjà comme des dispositions naturelles à l'humilité de la foi. Dans ceux-ci rien ne résistoit à Dieu : mais dans ceux-là la grâce de Jésus-Christ eut tout à combattre et à vaincre ; c'est-à-dire le monde, avec toutes ses concupiscences. Cependant c'est le miracle qu'elle a opéré; et voilà l'insigne victoire que la foi de Jésus-Christ naissant a remportée sur le monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* [1]. Foi triomphante et victorieuse, qui malgré l'orgueil du monde, a eu assez de pouvoir sur leurs esprits pour leur faire adorer dans un enfant le Verbe de Dieu et sa sagesse; qui malgré le libertinage du monde, a fait assez d'impression sur leurs cœurs pour en arracher les passions les plus enracinées, a été assez efficace pour les captiver sous le joug de la religion chrétienne.

Après cela, qui que vous soyez, et quelque rang que vous teniez dans le monde, plaignez-vous que votre Dieu réprouve votre condition,

[1] *I Joan.* 5.

ou que votre condition vous éloigne de Dieu. Non, chrétiens, elle ne vous en éloigne point, ni votre Dieu ne la réprouve point. Elle ne vous en éloigne point, puisque vous voyez que lui-même il la prévient des grâces les plus abondantes : et il ne la réprouve point, puisqu'un de ses premiers soins en venant au monde est de la sanctifier dans les mages et de la réformer en vous. Il réprouve les abus et les désordres de votre condition, il en réprouve le faste, il en réprouve le luxe, il en réprouve la mollesse, il en réprouve la dureté et l'impiété; mais sans la réprouver elle-même, puisque c'est pour elle et pour vous-mêmes qu'il ouvre aujourd'hui le trésor de ses miséricordes les plus efficaces et les plus particulières. Comme il est le Dieu de toutes les conditions, et qu'il vient pour sauver tous les hommes sans nul discernement de conditions, il veut que dès son berceau, où il commence déjà à faire l'office de sauveur, on voie à sa suite et des grands et des petits, et des riches et des pauvres, et des maîtres et des sujets. Approchons, et approchons tous; allons à sa crèche, et allons-y tous. C'est de sa crèche qu'il nous appelle, de sa crèche qu'il nous tend les bras, de sa crèche

qu'il veut répandre sur nous et sur nous tous les mêmes bénédictions.

Mais après tout, quel rapport peut-il y avoir entre sa pauvreté et l'opulence, entre ses abaissements et la grandeur, entre sa misère et les aises de la vie? à cela je réponds par une seconde proposition que j'ai avancée, et que je reprends. Je dis qu'il ne tient qu'à vous, sans cesser d'être ce que vous êtes, de vous rendre semblables à Jésus-Christ naissant; et malgré toute la contrariété qui paroît entre votre état et le sien, d'avoir avec lui cette conformité parfaite sur laquelle est fondée, selon saint Paul, la prédestination de l'homme. Il faut pour être reconnu de Dieu, et pour avoir part à sa gloire, porter le caractère de cet enfant qui vient de naître, et lui ressembler : et c'est de lui, et de lui seul à la lettre, qu'on peut bien nous dire : *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum* [1]. Il y a d'abord de quoi vous troubler, de quoi même vous effrayer; mais écoutez ce que j'ajoute : car je prétends qu'il ne vous est ni impossible, ni même difficile, en demeurant dans votre condition, de parvenir à cette divine ressemblance; pourquoi? parce

[1] *Matth.* 18.

que, comme chrétiens, vous pouvez être grands et humbles de cœur, riches et pauvres de cœur, puissants et modestes ou circoncis de cœur : or du moment que vous joignez l'humilité à la grandeur, la modestie à la puissance, le détachement des richesses aux richesses mêmes, dès là il n'y a plus d'opposition entre l'état de Jésus-Christ et le vôtre ; au contraire, c'est justement par là que vous avez l'avantage d'être plus conforme à ce modèle des prédestinés; c'est par là que vous en êtes dans le monde des copies plus achevées; car le caractère de ce Sauveur n'est pas précisément d'être pauvre et humble, mais d'être grand et humble tout à la fois, ou plutôt, humble et la grandeur même, puisque son humilité ne l'empêche point d'être fils du Très-Haut. Or voilà, mes chers auditeurs, ce qu'il n'appartient qu'à vous, dans le rang où Dieu vous a placés, de pouvoir parfaitement imiter. Ceux que l'obscurité de leur naissance ou la médiocrité de leur fortune confond parmi la multitude, ne peuvent, ce semble, arriver là ; à quelque degré de sainteté qu'ils s'élèvent, leur humilité ne représente point, ni n'exprime point celle d'un Dieu anéanti ; il faut pour cela de la dignité et de la distinction selon le monde. Un grand qui sans rien perdre de tous les avantages

de sa condition, sait pratiquer toute l'humilité de sa religion; un grand, petit à ses yeux, et qui sans oublier jamais qu'il est pécheur et mortel, se tient devant Dieu dans le respect et dans la crainte ; un grand qui peut dire à Dieu, comme David : Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, et mes yeux nese sont point élevés : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei* [1] *;* je ne me suis point ébloui de l'éclat du monde qui m'environne, et jamais l'orgueil ne m'a porté à des entreprises ou au-dessus de moi, ou contraires à la charité et à la justice : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me* [2]. Un grand rempli de ces sentiments, est le parfait imitateur du Dieu dont nous célébrons aujourd'hui les anéantissements adorables; un grand dans ces dispositions, est ce vrai chrétien qui s'humilie comme le divin enfant que nous présente l'étable de Bethléem : *Qui se humiliaverit sicut parvulus iste* [3] *;* et c'est à lui, c'est à ce grand que j'ose encore appliquer les paroles suivantes : *Hic major est in regno cœlorum.* Un grand sur la terre, sanctifié de la sorte, est non seulement grand, mais le plus grand dans le royaume du Ciel.

[1] *Psalm.* 130. — [2] *Ibid.* — [3] Matth. 18.

C'est donc ainsi que le Sauveur du monde ttire à son berceau des grands et des riches, ussi bien que des pauvres et des petits; et uels sont-ils, encore une fois, ces grands, ces iches, ou quels doivent-ils être. Jugeons-en oujours par l'exemple des mages, si propre u lieu où je parle, et dont le rapport est si troit avec le mystère que je prêche. Ah! chréiens, ce sont des grands qui semblent n'être rands que pour faire paroître dans leur conluite une humilité plus profonde, une obéisance plus prompte, une soumission aux ordres lu Ciel plus entière, en suivant l'étoile du Dieu umilié qui les appelle à lui; et voilà les grands qui le Dieu des humbles se fait connoître ussi bien qu'aux petits, parce qu'ils lui ressemblent aussi bien, et même encore plus que es petits; ce sont des riches qui bien loin de nettre leur cœur dans leurs richesses, mettent eurs richesses aux pieds de l'Agneau, et se ont un mérite d'y renoncer; et voilà les riches ue le Dieu des pauvres ne dédaigne pas, parce ue souvent, jusques au milieu de leurs richesses, il les trouve plus pauvres de cœur que les pauvres mêmes. Or n'est-ce pas de quoi vous devez bénir mille fois le Ciel, je dis vous, qui dans votre élévation, dans votre fortune,

pouvez avoir part aux mêmes avantages ; et si vous prenez bien l'esprit de votre religion, n'avez-vous pas de quoi rendre à Dieu d'éternelles actions de grâces, lorsqu'il vous donne tant de facilité à vous sanctifier jusque dans les conditions qui par elles-mêmes semblent les plus opposées à la sainteté ?

Je vais encore plus loin; car quelque dangereuse que soit la grandeur du monde, quelque réprouvées que soient les richesses du monde, j'avance une troisième proposition non moins incontestable : savoir, qu'il ne tient qu'à vous de vous en servir pour rendre à Jésus-Christ naissant l'hommage et le culte particulier qu'il attend de vous ; et voici de quelle manière j'entends la chose. C'est qu'en qualité de Dieu humble, il veut être honoré et glorifié ; et qu'en qualité de Dieu pauvre, il veut être assisté et soulagé : voilà le double tribut qu'il exige de vous, et ce qui fait la bénédiction de votre état : pouvoir consacrer à Jésus-Christ ce qui seroit autrement la cause fatale de votre condamnation et de votre perte. Quels trésors de graces pour vous, si vous les savez recueillir ! Je m'explique.

Comme Dieu humble, il veut être honoré et glorifié : c'est pour cela qu'au milieu de la

gentilité, il va chercher des adorateurs; et quels adorateurs? des hommes distingués par leurs dignités, qui prosternés devant sa crèche et anéantis en sa présence, lui font plus d'honneur et lui procurent plus de gloire que les bergers de la Judée avec toute leur ferveur et tout leur zèle. En effet, rien ne l'honore plus ni ne lui doit être plus glorieux que les hommages des grands : or de quel autre que de vous-mêmes dépend-il de lui donner cette gloire dont il est jaloux. Pourquoi dans le monde avez-vous de l'autorité? pourquoi Dieu vous a-t-il fait ce que vous êtes? que ne pouvez-vous pas pour lui; et en comparaison de ce que vous pouvez, que fait le reste du monde? c'est par vous que la religion de ce Dieu-Homme devient vénérable; c'est par vous que son culte s'établit plus promptement, plus solidement, plus universellement, et c'est votre exemple qui l'autorise. Quel usage pouvez-vous faire de votre puissance, plus digne ou aussi digne de vous que celui-là? et que vous en coute-t-il pour le faire, sinon de le vouloir? C'est par là que vous devez estimer vos conditions; c'est dans cette vue seule qu'il vous est permis de les aimer et de vous y *plaire; hors de là*, elles vous doivent faire gé-

mir; mais votre consolation doit être de penser que par elles, il vous est aisé de relever la grandeur et de porter plus hautement que les autres les intérêts d'un Dieu qui s'est tant abaissé.

Achevons. Comme Dieu pauvre, il veut être soulagé et assisté, non plus dans lui-même, mais dans ses membres qui sont les pauvres; car je ne m'acquitterois pas pleinement de mon ministère, si j'oubliois aujourd'hui les membres de Jésus-Christ. Pour peu que vous soyez chrétiens, vous portez une sainte envie à ces bienheureux mages qui venus des extrémités de l'Orient, ne parurent point les mains vides devant ce Sauveur, mais lui offrirent des présents qu'il accepta et qu'il agréa. Et moi, je vous dis qu'il veut recevoir de votre main les mêmes offrandes; je vous dis, que sans le chercher si loin, vous le trouverez au milieu de vous, parce qu'il y est en effet, et qu'il y est dans des lieux, dans des états où il n'a pas moins à souffrir et où il n'est pas moins abandonné que dans l'étable de Bethléem; je vous dis que ces pauvres qui vous environnent et que vous voyez, mais encore bien plus ceux que vous ne voyez pas et qui ne peuvent vous approcher, sont à votre égard ce Jésus-Christ

même à qui les mages, à qui les bergers présentèrent, les uns de l'or et de l'encens, et les autres des fruits de leurs campagnes; qu'il est de la foi que ce que vous donnez aux pauvres, vous le donnez à Jésus-Christ, et j'ose dire avec plus de mérite, lorsqu'il passe par les mains des pauvres, que si vous le portiez immédiatement vous-mêmes dans les mains de Jésus-Christ. Dès là, et quel fonds de confiance! dès là, dis-je, vos richesses, obstacles si dangereux pour le salut, dans l'ordre même du salut n'ont plus rien que d'innocent, que de salutaire pour vous; dès là elles n'ont plus ce caractère de réprobation que l'Écriture leur attribue, dès là elles ne choquent plus la pauvreté de Jésus-Christ, puisqu'elles sont au contraire le supplément et le soutien de la pauvreté que Jésus-Christ a choisie, puisque Jésus-Christ entre dans une sainte communauté avec vous, et qu'il s'enrichit de vos biens, comme il vous fait participer à ses mérites; dès là, sanctifiées par ce partage, elles changent pour ainsi dire de nature, et de trésors d'iniquités qu'elles étoient, elles deviennent la précieuse matière de la plus excellente des vertus, qui est la charité; dès là ces terribles *anathèmes* que le Fils de Dieu dans

l'Évangile, fulminoit contre les riches, ne tombent plus sur vous : pourquoi? parce que Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme, est trop juste et trop fidèle pour donner sa malédiction à des richesses qui lui sont consacrées et qu'il vous demande lui-même. Heureux, s'écrioit le prophète royal, celui qui comprend le mystère de l'indigent et du pauvre! et je le dis avec plus de sujet que lui : car c'est surtout pour un chrétien que le pauvre est un mystère de foi. Mais remontant au principe, j'ajoute : Heureux celui qui comprend le mystère d'un Dieu pauvre et d'un Dieu humilié! *Beatus qui intelligit* [1].

Parce qu'il s'est humilié, dit saint Paul, Dieu a voulu, pour l'élever, qu'à son seul nom toute la terre fléchît le genou; et c'est dans les cours des princes que la prédiction de saint Paul se vérifie plus authentiquement, puisque les puissances du monde que nous y révérons, ont une grâce particulière pour honorer cet Homme-Dieu qui s'est anéanti pour nous. C'est par là que ce Dieu sauveur, comme dit saint Chrysostôme, est dédommagé des humiliations de sa naissance. Je sais, et il est vrai, que dès

[1] *Psalm.* 40.

sa naissance même, il nous est représenté dans l'Évangile, persécuté par Hérode et obéissant à Auguste; voilà par où notre religion a commencé; mais, grâce à la Providence, le monde a bien changé de face : car, pour ma consolation, je vois aujourd'hui le plus grand des rois obéissant à Jésus-Christ, et employant tout son pouvoir à faire régner Jésus-Christ; et voilà ce que j'appelle, non pas le progrès, mais le couronnement et la gloire de notre religion.

Pour cela, Sire, il falloit un monarque aussi puissant et aussi absolu que vous. Comme jamais prince n'a eu l'avantage d'être si bien obéi, ni si bien servi que Votre Majesté; aussi jamais prince n'a-t-il reçu du Ciel tant de talents et tant de grâces pour faire servir et obéir Dieu dans son État. Votre bonheur, Sire, est de ne l'avoir jamais entrepris qu'avec des succès visibles; et le mien, dans la place que j'occupe depuis si long-temps, est d'avoir toujours eu de nouveaux sujets pour vous en féliciter. C'est ce qui a attiré sur votre personne sacrée ces bénédictions abondantes que nous regardons comme les prodiges de notre siècle. On nous vante le règne d'Auguste, sous lequel Jésus-Christ est né, comme un règne florissant, et

moi, dans le parallèle qu'il me seroit aisé d'en faire ici, je ne trouve rien que je puisse comparer au règne de Votre Majesté. On attribue les prospérités dont Dieu vous a comblé, aux vertus royales et aux qualités héroïques qui vous ont si hautement distingué entre tous les monarques de l'Europe; et moi, portant plus loin mes vues, je regarde ces prospérités comme les récompenses éclatantes du zèle de Votre Majesté pour la vraie religion, de son application constante à maintenir l'intégrité et la pureté de la foi, de sa fermeté et de sa force à réprimer l'hérésie, à exterminer l'erreur, à abolir le schisme, à rétablir l'unité du culte de Dieu. Pouviez-vous, Sire, nous en convaincre, et en convaincre toute l'Europe par une plus illustre preuve, que par le plus solennel de tous les traités, glorieux monument de votre piété? Pour donner la paix au monde chrétien, Votre Majesté a sacrifié sans peine ses intérêts, mais a-t-elle sacrifié les intérêts de Dieu? Touchée en faveur de son peuple, elle a bien voulu, pour terminer une guerre qui n'étoit pour elle qu'une suite de conquêtes, se relâcher de ses droits; mais a-t-on pu obtenir d'elle qu'elle se relâchât en rien de ce que son zèle pour Dieu lui avoit fait aussi saintement entreprendre que

généreusement exécuter? Malgré les négociations infinies de tant de nations assemblées, malgré tous les efforts de la politique mondaine, votre zèle, Sire, pour la foi catholique, a triomphé; votre grand ouvrage de l'extinction et de l'abolition du schisme a subsisté, ou plutôt il s'est affermi. A cette condition Votre Majesté, sur toute autre chose, s'est rendue facile et traitable : mais sur le point de la religion, elle s'est montrée inflexible; et par là l'hérésie a désespéré de trouver jamais grâce devant ses yeux. Or c'est pour cela, Seigneur, puis-je dire à Dieu, que vous ajouterez jour sur jour à la vie de ce grand roi : *Dies super dies regis adjicies* [1], et que vous prolongerez ses années de génération en génération : *Annos ejus usque in diem generationis et generationis* [2].

Mais je n'en suis pas réduit, Sire, à former là-dessus de simples vœux. Dès maintenant mes vœux sont accomplis, et la prière que j'en ai faite cent fois à Dieu, sans préjudice de l'avenir, me paroît déjà exaucée. Car depuis l'établissement de la monarchie, aucun de nos rois a-t-il régné, et si long-temps, et si heureuse-

[1] Psalm. 60. — [2] *Ibid.*

ment, et si glorieusement que Votre Majesté? Et pour le bonheur de la France, non seulement Votre Majesté règne encore, mais nous avons des gages solides, et presque des assurances qu'elle régnera jusqu'à l'accomplissement le plus parfait qu'ait eu jamais pour un roi cette sainte prière : *Dies super dies regis adjicies*. Depuis l'établissement de la monarchie, aucun de nos rois a-t-il vu dans son auguste famille autant de degrés de générations et d'alliances, que Votre Majesté en voit aujourd'hui dans la sienne? Et sans être ni oracle, ni prophète, j'ose prédire avec confiance à Votre Majesté, du moins j'ose espérer pour elle qu'elle n'en demeurera pas là; mais qu'un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire, et qui étendra ses années à une nouvelle génération : *Et annos ejus usque in diem generationis et generationis.* Après tant de glorieux travaux, voilà, Sire, les bénédictions de douceur dont vous allez désormais jouir, et que Dieu vous préparoit : une profonde paix dans votre État, un peuple fidèle et dévoué à toutes vos volontés, une cour tranquille et soumise, attentive à vous rendre ses hommages et à mériter vos grâces; la famille royale dans une union qui n'a peut-être point

d'exemple, et que rien n'est capable d'altérer; un fils digne héritier de votre trône, et qui n'eut jamais d'autre passion que de vous plaire; un petit-fils formé par vous, et déjà établi par vous; une princesse, son épouse, votre consolation et votre joie; de jeunes princes dont vous devez tout vous promettre, et qui déjà répondent parfaitement aux espérances que vous en avez conçues. Voilà, dis-je, les dons de Dieu qui vous étoient réservés : *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum* [1]; c'est ainsi, concluoit David, que sera béni l'homme qui craint le Seigneur; et c'est ainsi qu'est bénie Votre Majesté.

Mais, encore une fois, ô mon Dieu! c'est pour cela même que vous multiplierez les jours de cet auguste monarque, et que vous le conserverez, non seulement pour nous mais pour vous-même; car avec une ame aussi grande, avec une religion aussi pure, avec une sagesse aussi éclairée, avec une autorité aussi absolue que la sienne, que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avez fait pour lui; et par quels retours ne reconnoîtra-t-il pas les grâces immenses que vous avez versées et que vous

[1] Psalm. 127.

mal, et n'en ont que de fausses idées; enfin les lâches la regardent comme impossible, et désespèrent d'y parvenir. Or montrons aux premiers que, supposé l'exemple des Saints, leur libertinage est insoutenable: 1re partie; aux seconds, que, supposé l'exemple des Saints, leur ignorance est sans excuse: 2e partie; et aux derniers, que, supposé l'exemple des Saints, leur lâcheté n'a plus de prétexte: 3e partie. P. 4.

Première partie. Libertinage insoutenable, supposé l'exemple des Saints. C'est de tout temps que les libertins ont combattu la sainteté. Saint Jérôme nous marque surtout deux artifices dont ils se sont servis contre elle. 1. Ils l'ont contestée comme fausse; 2. ils l'ont décriée comme défectueuse. Comme fausse, prétendant qu'il n'y avoit point de vraie sainteté; comme défectueuse, se persuadant et voulant persuader aux autres qu'elle étoit au moins sujette à mille défauts. L'exemple des Saints détruit ces deux préjugés. —1. Le libertin ne veut point reconnoître de vraie sainteté, et traite tout ce que nous appelons sainteté, d'hypocrisie. Malignité également injurieuse à Dieu, et pernicieuse aux hommes, injurieuse à Dieu, en lui ôtant la gloire de tant d'œuvres saintes, comme si la grâce n'en étoit pas le principe; pernicieuse aux hommes, en les privant d'une des grâces les plus puissantes, qui est le bon exemple.—Mais quelque présomptueux que soit le libertinage, jamais il ne se soutiendra contre certains exemples irréprochables que Dieu lui oppose pour le confondre; ce sont ceux des Saints. Il y a dans le monde des hypocrites, c'est-à-dire de

fausses saintetés, il faut l'avouer; mais de là même saint Augustin conclut qu'il y a donc aussi une vraie sainteté, puisque la fausse sainteté n'est qu'une imitation de la vraie, et que ce sont les vraies vertus qui, par l'abus qu'on en a fait, en voulant se déguiser, ont produit les fausses vertus. Cette vraie sainteté est rare, je le sais; mais n'y eût-il dans le monde qu'un vrai saint, son exemple suffit pour la condamnation du libertin. Or, par la providence de Dieu, il y en a toujours quelqu'un de ce caractère, dont le mondain lui-même n'oseroit contester et désavouer la sainteté. Cependant nous n'en sommes pas là; et pour un juste dont l'exemple suffirait, Dieu nous en découvre aujourd'hui une multitude innombrable, ce sont ces Saints glorifiés dans le Ciel, ces hommes en qui la grâce a opéré tant de merveilles, à qui elle a inspiré de si grands sentiments, à qui elle a fait faire de si grandes actions. Exemples mémorables, exemples convaincants.—2. Le libertin au moins tâche de décrier la sainteté, en lui imputant des défauts prétendus. Mais si les Saints ont des défauts, ce n'est pas à la sainteté qu'il s'en faut prendre, puisqu'ils ne sont pas saints par là. D'ailleurs, est-il juste d'exiger de la vraie piété qu'elle rende tout-à-coup les hommes parfaits? Je pourrois m'en tenir là pour la confusion de l'impie; mais l'Église va plus loin; elle lui fait voir dans cette troupe glorieuse de Saints que nous honorons, des hommes vraiment irrépréhensibles au sens même que le monde les veut. Leurs siècles les ont reconnus tels qu'on nous les dépeint. Les siècles suivants les ont canonisés; et c'est sur le témoignage du monde

entier que nous leur rendons un culte si solennel. P. 7.

DEUXIÈME PARTIE. Ignorance sans excuse, supposé l'exemple des Saints. On se laisse prévenir des erreurs les plus grossières touchant la sainteté. Mais l'exemple des Saints confond toutes ces erreurs, et rend notre ignorance inexcusable : pourquoi ? parce que l'exemple des Saints nous fait connoître en quoi consiste la vraie sainteté, et nous apprend qu'elle est toute renfermée dans le devoir de notre condition. Sainteté raisonnable, qui se fait estimer par elle-même, et que je ne puis envisager sans me dire à moi-même : Voilà ce que je dois être, et sans me sentir porté à le devenir. Non, les Saints ne se sont point précisément sanctifiés par des œuvres éclatantes et particulières; ce n'étoit point là le fond de leur sainteté ; car, 1. ils pouvoient être saints sans cela ; 2. avec cela ils pouvoient n'être pas saints. Ils pouvoient être saints sans cela : combien de prédestinés n'ont jamais rien fait sur la terre qui leur ait attiré l'admiration ? Et ils pouvoient avec cela n'être pas saints : combien de réprouvés ont fait sur la terre des actions à quoi les hommes ont applaudi, tandis que Dieu les condamnoit ? Il n'est pas parlé dans l'Evangile d'un seul miracle de la Mère de Dieu ni de Jean-Baptiste ; et l'Evangile, au contraire, parle des miracles que faisoient les faux prophètes.—Par où donc les Saints ont-ils été saints ? 1. Ils n'ont été saints que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur état ; ils n'ont rempli les devoirs de leur état que parce qu'ils étoient saints, et que parce qu'ils ont su accorder leur condition avec leur *religion*. Saints, parce que dans leur condition, ils

ont rendu à chacun ce qui lui appartenoit. Saints, parce qu'ils ont honoré par leur conduite leurs ministères. Saints, parce qu'ils ont préféré en toutes choses la conscience aux intérêts humains. Saints, parce que soumis à Dieu, ils se sont tenus dans l'ordre où Dieu les vouloit. Ajoutons que, parce qu'ils étoient saints, ils ont rempli tous leurs devoirs, puisqu'il n'y avoit que la sainteté qui pût être une disposition générale et efficace à ce parfait accomplissement de leurs obligations. Sans la sainteté, ils auroient succombé en mille rencontres; mais leur sainteté les a soutenus. Pourquoi saint Louis est-il au nombre de ceux que nous invoquons? Parce qu'il s'est acquitté de tous les devoirs d'un roi. Et pourquoi s'est-il acquitté de tous les devoirs d'un roi? Parce que c'étoit un saint roi. Aussi est-ce cette fidélité constante à nos devoirs qui nous coûte. Car, pour ne manquer à aucun de ses devoirs, il faut, en bien des occasions, se faire violence et se renoncer. P. 23.

Troisième partie. Lâcheté sans prétexte, supposé l'exemple des Saints. Car l'exemple des Saints est une preuve convaincante que la sainteté n'a, — 1. rien d'impraticable pour nous. Dieu nous le fait connoître sensiblement en nous mettant devant les yeux des millions de Saints qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puisse être. C'est ce qui convertit saint Augustin, lorsque dans cette merveilleuse vision, qu'il nous a lui-même décrite, il crut entendre la sainteté, qui, lui montrant un nombre presque infini de vierges, lui disoit : *Hé quoi!* ne pourrez-vous

pas ce que ceux-ci et celles-là ont pu ? Voilà comment Dieu nous parle à nous-mêmes dans cette fête, et ce qui fera notre condamnation dans son jugement. — 2. Rien même de si difficile dans la sainteté, qui ne porte avec soi son adoucissement. Tertullien disoit que Jésus-Christ étoit *la solution de toutes les difficultés d'un chrétien.* Mais ce qu'il a dit de l'exemple de cet Homme-Dieu, il me semble qu'on peut le dire encore avec plus de sujet de l'exemple des Saints; car sur l'exemple de Jésus-Christ, il restoit une difficulté prise de Jésus-Christ même; savoir, qu'il étoit Dieu, et qu'étant, comme Dieu, la toute-puissance même, il étoit plus en état que nous de faire ce qu'il a fait, et de souffrir ce qu'il a souffert. Mais que puis-je répondre, quand on me fait voir dans les Saints des hommes comme moi, qui ont tout entrepris et tout souffert avec joie? Saint Paul convainquoit les premiers fidèles, en leur retraçant le souvenir de tous les justes de l'ancienne loi; et que pouvons-nous dire quand on ajoute à ces exemples tous ceux de la loi nouvelle ? surtout quand on y ajoute l'exemple de tant de martyrs à qui les plus rigoureux tourments sont devenus non seulement supportables, mais agréables ?—Non, nous n'avons plus de prétexte que l'exemple des Saints ne détruise. Ils avoient les mêmes soins que nous, les mêmes passions, les mêmes occasions, les mêmes obstacles; ils ne servoient pas un autre maître, et ils n'attendoient pas une autre gloire. Mais, après tout, comment être saint et vivre en certains états du monde ? Comment ? Si ces états *étoient* incompatibles avec la sainteté, Dieu ne vous

y auroit pas appelés, et il ne vous permettroit pas d'y demeurer. Point d'état où il n'y ait eu des saints. Regardez dans votre état ceux qui s'y sont sanctifiés, et formez-vous sur ces modèles. C'est dans cette variété mystérieuse de sainteté, que la providence de notre Dieu nous doit paroître également aimable et adorable. Il a fait des Saints de tous les caractères et de toutes les professions, non seulement afin qu'il n'y eût personne dans le monde qui eût droit d'imputer à sa profession les relâchements de sa vie, mais afin qu'il n'y eût personne à qui sa profession même ne présentât un portrait vivant de la sainteté qui lui est propre.—Compliment au roi. P. 50.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT, SUR LE JUGEMENT DERNIER.

SUJET. *Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre, les peuples seront dans la consternation: de sorte que les hommes sécheront de peur, dans l'attente des maux dont tout l'univers sera menacé.*

Signes vénérables, puisque c'est Jésus-Christ même qui nous les a marqués comme les présages de son dernier avénement. Signes salutaires, puisqu'il a prétendu par là réveiller notre foi et ranimer

notre ferveur. Signes terribles, puisque les hommes en sécheront de peur. Mais ce ne seront, après tout, que les préparatifs d'une action encore infiniment plus à craindre, qui est le jugement de Dieu, dont il s'agit dans ce discours de justifier l'équité et la sainteté.

DIVISION. Dieu a tout fait, et pour lui-même, et pour ses élus. D'où saint Chrysostôme conclut que, quand Dieu s'est déterminé à juger le monde, il a eu deux vues principales : l'une, de se faire justice à lui-même ; et l'autre, de la faire à ses prédestinés. Jugement qui vengera Dieu des outrages qu'il a reçus du monde : 1re partie, jugement qui vengera les élus de Dieu, des injustices que leur a fait le monde : 2e partie. P. 56.

PREMIÈRE PARTIE. Jugement qui vengera Dieu. *Levez-vous, Seigneur,* lui disoit le prophète royal, *et prenez en main votre cause. Mais souvenez-vous surtout des outrages que vous avez reçus, et que vous recevez sans cesse de l'impie.* Ainsi, Dieu se souviendra, 1. en général des outrages que lui font maintenant les hommes; 2. en particulier de ceux que lui font certains hommes insolents dans leur impiété.—1. Dieu se lévera pour juger lui-même sa cause. Maintenant il la laisse entre les mains des hommes, et il les charge de défendre ses droits. C'est pour cela qu'il a établi sur la terre des souverains, des magistrats, des supérieurs, des prélats, des prêtres. C'est par la même raison qu'il veut bien nous prendre pour juges entre lui et nous-mêmes : car la pénitence, dit saint Augustin, n'est rien autre chose, de la part du *pécheur,* qu'une justice qu'il rend à Dieu aux dé-

pens de soi-même. Mais qu'arrive-t-il? cette cause de Dieu mise entre les mains des hommes est tous les jours abandonnée et lâchement trahie. Combien de crimes, de scandales sont tolérés par la négligence, par la foiblesse, par l'iniquité de ceux qui les devroient punir? Dans le tribunal même de la pénitence, quelle facilité des ministres du Dieu vivant? quelle délicatesse des pécheurs prétendus pénitents? A peine nous reste-t-il des traces de ces anciens canons qui, pour des péchés aujourd'hui communs, exigeoient des satisfactions si rigoureuses. Ce n'est pas que Dieu se soit relâché de ses droits, mais c'est nous-mêmes qui nous sommes relâchés du saint zèle qui animoit les premiers chrétiens, et qui devroit comme eux nous animer. Or c'est en cette vue que David disoit à Dieu : Levez-vous, Seigneur, et montrez aux hommes que, malgré vos lenteurs passées, vous savez enfin vous rendre à vous-même une pleine justice. Oui, il le fait, et il le fera dans son dernier jugement. De là vient que ce jour fatal est appelé le jour du Seigneur. Aussi il n'appartient qu'à Dieu d'être, en dernier ressort, et sans appel, juge et partie dans sa propre cause : pourquoi? parce qu'il n'y a point, répond saint Chrysostôme, de juge si éclairé que lui, si intègre que lui, si puissant que lui. Il se vengera, ajoute le même Père, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être saint et irrépréhensible dans ses vengeances. Quand l'homme se venge, la passion l'aveugle et l'emporte à des extrémités criminelles. L'ordre veut donc que ce soit par un autre qu'il soit vengé. Mais c'est à Dieu de se venger lui-même, parce qu'il est l'équité et la sainteté même.

— 2. Quels sont en particulier ces outrages que Dieu aura reçus de l'impie, et dont il viendra se faire justice à lui-même ? David les réduit à trois. 1. L'impie a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu : *Dixit in corde suo : Non est Deus* : outrage à la Divinité. 2. Il a dit : S'il y a un Dieu, ou il n'a pas vu, ou il a oublié le mal que j'ai commis : *Dixit in corde suo : Oblitus est Deus, avertit faciem suam, ne videat* : outrage à la Providence. 3. Il a dit : Quand ce Dieu dont on me menace auroit vu mon péché, et qu'il s'en souviendroit, il ne me damnera pas pour si peu de chose : *Dixit in corde suo : Non requiret* : outrage à la justice de Dieu vindicative. Trois articles capitaux sur lesquels Dieu confondra le pécheur libertin. Parce que l'impie aura refusé de reconnoître la Divinité, Dieu se fera voir à lui dans tout l'éclat de sa gloire, et lui dira ce qu'il disoit aux Israélites par la bouche de Moïse : *Videte quod ego sim solus, et non sit alius præter me* : reconnoissez que je suis Dieu, que je suis votre Dieu, que je suis seul Dieu. Parce que l'impie aura outragé la Providence, en disant : Ou Dieu n'a pas su, ou il a oublié le mal que j'ai fait, Dieu, pour lui montrer qu'il a tout su, et qu'il se souvient de tout, révélera devant ses yeux et aux yeux de l'univers, tout ce qu'il y a eu de plus honteux et de plus caché dans sa vie. Parce que l'impie aura dit : Quelque connoissance que Dieu puisse avoir de mes crimes, il ne me punira pas pour si peu de chose, Dieu se fera un devoir particulier de venger sa justice de ce blasphème : comment ? en l'exerçant, cette justice redoutable, sur *le pécheur*, et en le condamnant sans miséricorde. —

La seule ressource qui vous reste maintenant, pécheurs, c'est la pénitence. Il vous en doit coûter pour la faire : mais par là vous vous préserverez du jugement de Dieu. Ce Dieu que vous avez outragé, ce Dieu de patience vous attend encore. Rapprochez-vous de lui par une humble confession de vos iniquités, et vous trouverez grâce devant lui. P. 59.

Deuxième partie. Jugement qui vengera les élus de Dieu. Ces élus de Dieu, ce sont, 1. les justes, 2. les humbles, 3. les pauvres, 4. les foibles. S'il n'y avoit point d'autre vie, dit saint Chrysostôme, et que Dieu ne dût jamais juger le monde, leur condition seroit bien à plaindre. Car souvent dans cette vie les justes sont décriés et confondus avec les hypocrites ; les humbles sont méprisés et insultés, les pauvres sont rebutés, abandonnés ; enfin, les foibles sont accablés et opprimés. Or de là même, conclut saint Chrysostôme, suit la nécessité du jugement de Dieu ; et c'est aussi sur ces quatre chefs qu'il viendra, en qualité de souverain juge, faire justice à ses élus. — Il viendra pour venger les justes, j'entends les vrais justes, en les séparant des hypocrites. Durant cette vie tout est mêlé et confondu. Combien de scélérats travestis en gens de probité et d'honneur : et combien au contraire de justes accusés et calomniés ? Or c'est ce que le jugement de Dieu dévoilera par la manifestation des consciences. Ainsi, selon l'oracle de Job, *la joie de l'hypocrite finira, et son espérance périra.* La joie de l'hypocrite étoit d'en imposer, et cependant d'être respecté et honoré : mais au jugement de Dieu, cette joie de l'hypocrite finira, parce que son hy-

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT, SUR LE RESPECT HUMAIN.

Sujet. *Bienheureux celui qui ne sera point scandalisé de moi.*

C'est à ce caractère que le Sauveur du monde reconnoît ses vrais disciples. Il veut des hommes fervents, généreux, sincères, qui se fassent un honneur de l'avoir pour maître et un devoir de lui obéir. Or par-là il exclut de son royaume ces lâches chrétiens qui se laissent dominer par le respect humain, et c'est ce même respect humain que j'entreprends de combattre dans ce discours.

Division. Indignité du respect humain par rapport à nous-mêmes : 1re partie. Désordre du respect humain par rapport à Dieu : 2e partie. Scandale du respect humain par rapport au prochain : 3e partie. Les deux premiers points regardent ceux qui sont les esclaves du respect humain, et le troisième ceux qui en sont les auteurs. P. 107.

Première partie. Indignité du respect humain, parce que c'est, 1. une servitude honteuse; 2. une lâcheté méprisable. — 1. Servitude honteuse : car qu'y a-t-il de plus servile que d'être réduit, ou plutôt de se réduire soi-même à la nécessité de régler sa religion et toute sa conduite sur le caprice des autres et sur les vains jugements du monde

Saint Augustin déploroit la condition de ces anciens philosophes qui, par la raison, ne reconnoissant qu'un Dieu, ne laissoient pas, pour s'accommoder au temps, d'en adorer plusieurs. Ainsi, dit ce Père, ils adoroient ce qu'ils méprisoient; et nous, par un autre respect humain, nous méprisons, nous outrageons ce que nous adorons. Il y a des choses, ajoute saint Augustin, où la servitude est tolérable, d'autres où elle est raisonnable; quelques-unes où elle peut-être honorable : mais s'y soumettre dans ce qu'il y a de plus essentiellement libre, qui est la profession de sa foi et l'exercice de sa religion, c'est ce que la dignité de notre être, non plus que la conscience, ne peut comporter. Laissez-nous aller au désert, disoient les Hébreux aux Égyptiens, car tandis que nous sommes parmi vous, nous ne pouvons pas librement sacrifier au Dieu d'Israël. En tout le reste nous vous obéirons; mais, dans le culte de notre Dieu, la liberté nous est nécessaire. Telle est la disposition où doit être un vrai fidèle : et s'il lui étoit impossible de garder cette sainte liberté dans le monde, dès là il devroit sortir du monde, et à l'exemple des Israélites, se retirer dans le désert. Servitude du respect humain d'autant plus honteuse, que c'est l'effet d'une petitesse d'esprit et d'une foiblesse de cœur que nous tâchons, mais en vain, de nous cacher à nous-mêmes. Car si nous avions cette grandeur d'ame qu'inspire le christianisme, nous dirions comme saint Paul : *Je ne rougis point de l'Évangile.* Nous imiterions le jeune Tobie : ni le nombre, ni la qualité des personnes ne pourroient nous ébranler. Mais nous n'avons pas

assez de force pour nous mettre au-dessus du monde et de sa censure. Nous nous laissons troubler : de quoi ? d'une parole : et par qui ? par des hommes vains, dont souvent toute la légèreté nous est connue aussi bien que l'impiété. Châtiment visible de Dieu, qui permet qu'en voulant secouer son joug, nous en prenions un autre mille fois plus humiliant et plus pesant. — 2. De là, caractère de servitude qui porte encore avec soi un caractère de lâcheté. Lâcheté odieuse : j'appartiens à Dieu, je lui dois tout, et je le trahis ! Lâcheté impardonnable, nous ne la pouvons pas même supporter dans ces ames mercenaires que leur condition et le besoin attachent au service des grands. Lâcheté réprouvée dans l'Évangile : *Quiconque me désavouera devant les hommes,* disoit le Fils de Dieu, *je le désavouerai devant mon Père.* Lâcheté que les païens mêmes ont condamnée dans les chrétiens. Exemple de ce sage empereur, père du grand Constantin, qui, tout païen qu'il étoit, retint auprès de sa personne ceux d'entre ses officiers et soldats qu'il trouva fermes dans la foi chrétienne, et renvoya les autres, qui, par une crainte humaine, l'avoient renoncée ou dissimulée. Ah ! souvenons-nous de tant de martyrs, nos frères en Jésus-Christ. Craignoient-ils la présence des hommes ? ou Dieu pour qui ils mouroient, étoit-il plus leur Dieu que le nôtre ? N'allons pas si loin : cette cour est composée d'hommes fameux par leur bravoure et par leurs exploits militaires. Avoir une fois hésité dans le péril, c'est ce qu'ils regarderoient comme une tache ineffaçable. Pourquoi donc dans *les choses* de Dieu devenons-nous, selon la figure

de l'Évangile, comme le roseau? Que n'imitons-nous Jean-Baptiste? Jusques au milieu des fers il confessa Jésus-Christ; jusque dans la cour, il lui rendit témoignage. Voilà votre modèle. S'il faut être esclave, ce n'est point l'esclave du monde, mais le vôtre, ô mon Dieu! Si nous savons nous affranchir du monde, le monde, tout perverti qu'il est, nous respectera; et si nous y demeurons au contraire servilement assujettis, le monde même nous méprisera. Mais enfin, quoi que le monde en puisse penser, le Dieu que nous servons est un assez grand maître, pour mériter qu'on lui fasse un sacrifice du monde. P. 108.

Deuxième partie. Désordre du respect humain.— 1. Il détruit dans le cœur de l'homme l'amour de Dieu; j'entends cet amour de préférence que nous devons à Dieu. Car qu'est-ce que le respect humain, ou plutôt, pourquoi l'appelons-nous respect humain, sinon, dit saint Thomas, parce qu'en mille rencontres, il nous fait respecter la créature plus que Dieu? Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux païens, quand il leur disoit : *Vous craignez plus César que Jupiter même*. Grâce à la Providence, nous avons un roi fidèle; mais si le Ciel nous avoit fait naître sous la domination d'un prince moins religieux, combien de courtisans rechercheroient aux dépens de Dieu la faveur de César! Sans faire nulle supposition, combien en voyons-nous actuellement disposés de la sorte, c'est-à-dire, non pas impies ni scélérats, mais prêts à l'être, s'il falloit l'être pour leur fortune! Ne remontons pas même si haut : à combien de puissances subalternes n'est-on pas dévoué plus qu'à

Dieu, et en faut-il davantage pour renverser toute la religion!—2. Le respect humain fait tomber l'homme dans les plus criminelles apostasies. Souvenez-vous des irrévérences qu'il vous a fait commettre en présence de cet autel. Je pourrois bien mieux l'appeler l'autel du Dieu inconnu, que celui dont parle saint Paul : *Ignoto Deo*. Cet autel que trouva saint Paul, il ne le trouva que parmi les idolâtres; et celui que je trouve ici, j'ai la douleur de le trouver parmi des chrétiens. Ne pas connoître le vrai Dieu que l'on adore, c'est ignorance, mais insulter, jusques à ses autels, le vrai Dieu que l'on connoît, assister à son sacrifice en courtisan et en mondain, c'est ce que j'appelle, après saint Cyprien, apostasie : *In his omnibus quædam apostasia fidei est*. Nous condamnons ces lâches chrétiens qui, dans les persécutions, renonçoient Jésus-Christ : c'étoient des apostats; mais, après tout, ils ne cédoient qu'à la violence des tourments, et par là ils étoient dignes en quelque sorte de compassion : au lieu qu'il ne s'agit plus pour nous de vaincre ni les tourments, ni la mort, mais un vain respect que nous pouvons si aisément surmonter.—3. De là même qu'arrive-t-il? c'est que le respect humain arrête l'effet des grâces de Dieu les plus puissantes, et devient encore par là l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain. On se sent de bonnes dispositions, mais une fausse crainte du monde et de ses raisonnements fait tout évanouir. On voudroit que le monde fût plus équitable; mais tout injuste qu'il est, on se soumet à sa loi, ou, pour mieux dire, à sa tyrannie. Jusques à la mort même, ne voyons-nous pas des hommes succomber à cette

tentation du respect humain, et s'en faire un dernier prétexte contre tout ce que leur prescrit alors la religion ? C'est donc maintenant que je conçois la vérité de cette parole de Tertullien : *Je suis assuré de mon salut, si je ne rougis point de mon Dieu.* Car, si je ne rougis point de mon Dieu, je ne rougis pas de mes devoirs ; et en observant mes devoirs malgré les discours du monde, je suis sauvé. Le coup de salut pour Madeleine, fut de ne point écouter le monde. Si elle eût consulté la prudence du siècle, elle étoit perdue. P. 124.

TROISIÈME PARTIE. Scandale du respect humain, c'est-à-dire, scandale que causent dans le monde ceux qui, par leur discours ou par leur conduite, servent à y entretenir le respect humain. 1. Scandale qui va spécialement à la destruction du culte de Dieu : en voilà la nature. 2. Scandale d'autant plus pernicieux, qu'il se répand avec plus de facilité : en voilà le danger. Scandale qu'il vous est d'autant plus étroitement ordonné d'éviter, grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux : voilà par rapport à vous les obligations qui en naissent. 4. Scandale que vous pouvez aisément corriger en exposant au respect humain votre bon exemple : en voilà le remède. — 1. Scandale qui va spécialement à la destruction du culte de Dieu. Car, comme les enfants d'Hélie détournoient le peuple du sacrifice, et en cela même commettoient un crime énorme, *grande nimis*, ainsi tant de libertins, en raillant de la piété et de la religion, la décréditent, et contribuent, autant qu'il est en eux, à l'abolir. Or, avec la même sévérité que Dieu punit Ophni et

Phinéès, il punira les impies du siècle. Qu'un particulier, dans un État, corrompît la fidélité des sujets, il n'y a point de supplice dont il ne fùt digne. Que sera-ce d'un homme qui ose attenter aux droits de Dieu? — 2. Scandale le plus contagieux et le plus prompt à se communiquer. C'est ce qui porta l'invincible Matathias à sacrifier lui-même et à frapper du coup mortel un Israélite qu'il vit sur le point d'adorer publiquement l'idole. Il comprit que l'exemple d'un seul toléré suffiroit pour ébranler toute la nation; et je puis dire qu'un mot, qu'un regard, qu'un exemple corrompt de nos jours plus de chrétiens que tout ce qu'ont autrefois inventé les tyrans pour exterminer le christianisme. Car que ne peut point cet attrait naturel que nous sentons à faire comme les autres? Si donc ils nous tracent le chemin du vice et de l'impiété, combien cette tentation fera-t-elle d'apostats? — 3. De là naît pour toutes les personnes qui ont quelque autorité dans le monde, une obligation plus étroite d'être exemplaires dans l'exercice de leur religion : et cet exemple qu'ils donnent est le remède le plus efficace contre le scandale du respect humain. Car qui ne sait pas quelle impression fait sur les esprits l'exemple des grands? C'est pourquoi ce vieillard vénérable, Éléazar, ne put jamais se résoudre, non seulement à manger de la chair défendue, mais à feindre d'en manger, de peur que son exemple ne fût un scandale pour les autres. Belle leçon pour vous, à qui Dieu n'a fait part de son pouvoir que pour le faire servir à son culte. Que doit dire un père à ses enfants? Que doit dire un maître à ses domestiques? Que de-

vons-nous faire chacun dans notre condition? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'esprit de ceux que Dieu nous a soumis. Je parle dans la cour d'un prince qui donne du crédit à la religion; et ce que j'aurois à craindre, c'est qu'au lieu que le respect humain faisoit autrefois à la cour des libertins, il n'y fît maintenant des hypocrites. Mais outre que la religion prendroit au moins par là le dessus, ne laissons pas, vous dirois-je, de nous prévaloir de l'heureuse disposition des choses. Quand le respect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne soit ni saint, ni louable, il n'est pas toujours inutile. C'est un soutien à notre foiblesse, et il peut servir à nous élever de la créature au Créateur. Or, suivant ce principe, bénissons le Ciel de nous avoir donné un maître qui ne porte pas en vain le titre de protecteur de sa religion. Nous avons dans son zèle le plus puissant secours pour nous animer et pour nous soutenir. Heureux donc celui qui ne sera point scandalisé de Jésus-Christ. Le Sauveur du monde n'exceptoit point de cette béatitude ceux qui habitent dans les palais des rois. C'est le même Évangile qu'on annonce à tous; et nous devons tous également le recevoir et le pratiquer sans en rougir. P. 140.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT, SUR LA SÉVÉRITÉ ÉVANGÉLIQUE.

SUJET. *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur.*

Cette voie du Seigneur est la voie étroite du salut. Mais combien ignorent cette voie étroite, et ne savent pas en quoi consiste la sévérité évangélique ! il est donc nécessaire de leur en donner une juste idée dans ce discours.

DIVISION. Nul homme ne fit profession d'une vie plus austère que Jean-Baptiste ; nul homme ne fut plus sévère dans ses mœurs. Mais dans sa sévérité même, ce fut un homme désintéressé, un homme humble, et un homme charitable. Trois caractères opposés à la fausse sévérité des pharisiens. Car quel étoit le fond de cette sévérité pharisaïque ? un esprit d'intérêt, un orgueil secret, et une dureté impitoyable pour le prochain. Mais la vraie sévérité de l'Évangile consiste dans un plein désintéressement : 1re partie ; dans une sincère humilité : 2e partie ; dans une charité patiente et compatissante : 3e partie. P. 161.

PREMIÈRE PARTIE. Désintéressement, premier caractère de la sévérité évangélique, selon cette parole de Jésus-Christ : *Quiconque ne renonce pas d'esprit et*

de cœur à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple. Car pour développer ce point important, s'il faut mesurer la sévérité chrétienne par quelque règle, ce ne doit être, 1. ni par la difficulté des choses qu'on entreprend, 2. ni par l'éclat d'une vie extérieurement mortifiée, 3. ni par un certain zèle de réforme, 4. ni par un abandon même effectif de certains intérêts particuliers : mais par un désintéressement général, absolu, sincère. — 1. Ce n'est point par la difficulté des choses qu'on entreprend : pourquoi ? par la raison qu'en donne saint Chrysostôme, savoir, que les choses mêmes les plus difficiles nous deviennent faciles et agréables dans la vue d'un intérêt humain ; et qu'il y auroit alors plus de peine à s'en abstenir, qu'à les faire. Par exemple, on ne dira pas que la vie laborieuse d'un avare, et la servitude d'un courtisan doivent être comptées pour des exercices de l'abnégation chrétienne. Leur abnégation seroit au contraire, à l'un, de ne point tant se fatiguer pour contenter son avarice, et à l'autre, de ne point tant se captiver pour satisfaire son ambition. Car voilà ce qui leur coûteroit. — 2. Ce n'est point par une vie extérieurement mortifiée, en voici la preuve : c'est que dans cet extérieur de mortification, il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature se trouve. Ainsi les pharisiens paroissoient mortifiés : pourquoi ? pour se rendre maîtres des esprits, et pour parvenir à leurs fins. Si donc il arrivoit que nous prissions les mêmes voies, et que tout cet éclat de mortification n'aboutît qu'à conduire une intrigue, et à soutenir un parti, pourroit-on penser alors qu'il y eût là le moindre vestige de cette sévérité que nous a enseignée

Jésus-Christ? — 3. Ce n'est point par un certain zèle de réformer et de maintenir la discipline, car ce zèle ne coûte rien dans les discours. Mais voulons-nous connoître si c'est l'effet de la vraie sévérité de l'Évangile, voyons si ce zèle nous rend moins intéressés, ou s'il nous dégage de ces vues humaines qui infectent ce qu'il y a de plus sacré dans le culte de Dieu. Nous exagérons en paroles la sévérité du christianisme; mais dans la pratique, nous agissons comme le reste des hommes, souvent pis que le reste des hommes, parce qu'il y va de notre intérêt. Et en cela on ne manque pas d'adresse, pour avoir toujours la réputation d'homme sévère, et pour agir néanmoins comme les plus relâchés. — 4. Ce n'est point même par l'abandon effectif de quelques intérêts particuliers : car il est aisé, dit saint Augustin, de renoncer à un intérêt pour un autre intérêt. Il faut donc, si nous voulons être vraiment sévères selon l'esprit de l'Évangile, que notre désintéressement soit général, en sorte que nous ne cherchions que Dieu, qu'il soit absolu, sans condition et sans réserve, qu'il soit sincère, sans tout ce raffinement de la fausse sévérité. Tandis que ce désintéressement chrétien a régné dans le christianisme, le christianisme s'est maintenu dans toute sa pureté : mais dès que l'esprit d'intérêt y est entré, nous avons commencé à dégénérer, et de là sont venus tant de désordres. Contentons-nous de Dieu; Dieu nous suffira : il suffit bien pour tout ce qu'il y a de bienheureux dans le Ciel; il suffit bien pour lui-même. P. 162.

Deuxième partie. Humilité, second caractère de *la sévérité évangélique*. Rien de plus parfait que

cette sévérité; mais rien aussi de plus exposé à la tentation de l'orgueil. Cependant, dit saint Bernard, être humble et être sévère à soi-même, ce ne sont point deux choses distinguées dans les maximes de Jésus-Christ. C'est ce qui l'engagea à se déclarer si hautement contre les pharisiens. Peinture des pharisiens et de leur orgueil. Or, si le Fils de Dieu n'a pu supporter ce faste dans les pharisiens, qui ne lui appartenoient en rien, comment, dit saint Grégoire, le supportera-t-il dans nous qui sommes ses disciples? Cependant, est-il un désordre plus commun? où l'orgueil ne se glisse-t-il pas, puisqu'il s'insinue souvent jusque dans la haine de nous-mêmes, et dans les saintes rigueurs que nous exerçons sur nous-mêmes? Ce n'est pas qu'en bien des rencontres nous ne fassions les humbles, mais d'une humilité, dit saint Jérôme, qui ne risque rien. Vous diriez qu'il suffit d'être sévère, pour être plein de soi-même : on ne parle plus que de soi. Quoiqu'il y ait des conduites de grâce différentes, on n'estime plus que la sienne : on y voudroit réduire tous les autres ; et s'ils s'en écartent, on les croit perdus. On veut pratiquer le christianisme dans toute sa sévérité; mais on veut en avoir l'honneur. On se retire du monde, mais on est bien aise que le monde le sache On se mortifie en secret, mais on fait si bien que ce secret cesse bientôt d'être secret, et l'on a cent biais pour le rendre public, en sauvant même les dehors de la modestie.

De là vient qu'on aime en tout la singularité. S'il y a quelque chose de nouveau, c'est à quoi l'on donne : bien différents en cela de saint Augustin, qui, pensant à se convertir, n'évita rien plus soigneu-

Christ nous a prescrite : *Faites d'abord celles-ci*, c'est-à-dire, les choses nécessaires, *et n'omettez pas ensuite les autres*. P. 196.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT, SUR LA PÉNITENCE.

SUJET. *Jean-Baptiste vient dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.*

Comme il y a une vraie et une fausse pénitence, la grande misère du pécheur, dit saint Chrysostôme, c'est qu'étant assuré, comme il l'est, de la réalité de son péché, il ne peut jamais l'être absolument de la validité de sa pénitence. Cependant, pour calmer, autant qu'il est possible, nos esprits, il y a certains caractères propres de la véritable pénitence, et c'est à ces caractères que nous devons la reconnoître.

DIVISION. Pour pouvoir compter sur notre pénitence, il en faut juger par les fruits. Or ces *dignes fruits* dont parloit Jean-Baptiste en prêchant aux Juifs, et qui rendent la pénitence efficace, se réduisent à trois : à retrancher la cause du péché : 1re partie; à réparer les effets du péché : 2e partie; à assujettir le pécheur aux remèdes du péché : 3e partie. P. 211.

PREMIÈRE PARTIE. Retrancher la cause et la matière du péché, premier caractère à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Cette maxime est fon-

dée sur deux principes. — Premier principe : on n'aime point le péché comme péché, mais on aime la matière et la cause du péché. Par exemple, on aime le plaisir qui est criminel ; mais on l'aime parce qu'il est plaisir, et non point parce qu'il est criminel. On voudroit même pouvoir séparer l'un de l'autre, et que ce qu'on aime ne fût point criminel : on n'est donc point précisément criminel pour aimer le péché, puisqu'en effet on ne l'aime pas, mais on l'est pour aimer ce qu'on sait d'ailleurs être péché. D'où vient que, haïssant même le péché, l'on pèche toutefois parce qu'on aime ce qui est péché. De ce principe, il s'ensuit que ce n'est point absolument par la haine du péché, considéré comme péché, qu'il faut distinguer la vraie pénitence : la pénitence la plus vaine peut avoir cela de commun avec la pénitence la plus solide. Mais nous la distinguerons, cette pénitence solide, par le renoncement à tout ce qui fait le péché. C'est par là que l'homme pénitent, selon le précepte de l'Apôtre, doit s'éprouver lui-même. Vous ne savez si c'est un repentir sincère et efficace qui vous touche ? voici la règle que vous donne le Prophète pour sortir de cette incertitude : *Supprimez toutes les paroles, et convertissez-vous.* Vous êtes du monde, et ce qui vous porte à mille péchés, c'est une dépense qui excède vos forces : retranchez cette dépense. Vous aimez le jeu, et c'est ce qui vous perd : retranchez ce jeu. Enfin quoi que ce soit, sacrifiez-le. Voilà ce que saint Paul appelle *combattre, non pas en frappant l'air, ni en donnant des coups perdus,* mais en faisant tomber l'ennemi que l'on poursuit. — Second

principe : on n'est pas toujours maître de ses pensées, mais on est toujours responsable de ses actions ; et quand nous venons à succomber dans une occasion dangereuse d'où nous avons pu sortir, on n'a jamais droit de dire alors : Je ne pouvois pas me défendre de ce péché ; mais on doit dire : Je ne le voulois pas. Saint Paul gémissoit de sa foiblesse ; et parce qu'il ne se contentoit pas de gémir, mais qu'il veilloit attentivement sur lui-même, cette attention sur lui-même étoit un témoignage de la sincérité de sa douleur. Au contraire, l'hypocrisie de la pénitence, c'est de déplorer, comme saint Paul, notre fragilité, et cependant de nous exposer à des occasions où toute la force des Saints suffiroit à peine pour résister. Vous êtes foible, il est vrai ; mais vous vous jouez donc de Dieu, si dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occasion. Ne dites point comme l'Apôtre : *Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas.* Mais dites que vous voulez tout le mal que vous faites, et que vous ne voulez nullement le bien que vous ne faites pas : et de là même concluez que votre pénitence n'est que dissimulation et que mensonge. Cependant on traite un confesseur d'homme difficile et scrupuleux, lorsqu'il suspend pour ceux qui ne veulent pas éviter certaines occasions, la grâce de l'absolution. Mais quand la suspendra-t-il donc ? et s'il y a des sévérités indiscrètes, ne seroit-ce pas aussi une facilité criminelle, que de réconcilier et d'admettre à la participation des sacrements un pécheur qui s'obstine à *demeurer* dans un danger si évident et si prochain ?

Mais ce sont des occasions que je ne puis quitter : vous les quitteriez s'il s'agissoit de votre fortune. Mais ce sont des liens que je ne puis rompre sans éclat et sans scandale : le grand scandale est plutôt de ce que vous ne les rompez pas. Mais Dieu me protégera : confiance présomptueuse qui ne va qu'à tenter Dieu et qu'à fomenter votre impénitence. P. 213.

DEUXIÈME PARTIE. Réparer les effets du péché, second caractère à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Car la pénitence est une partie de la justice, et la justice demande nécessairement une réparation. Mais supposant la nécessité de cette réparation, quelle en doit être l'étendue? Sur cela, deux maximes importantes de l'Écriture.—Première maxime : pour se convertir efficacement, il faut faire, selon la parole de Jean-Baptiste, de dignes fruits de pénitence; c'est-à-dire, suivant l'explication de saint Grégoire, ne pas seulement pleurer le passé, mais produire dans l'avenir des fruits de grâces et de salut. Or quels sont ces fruits? réparer les effets par des œuvres directement contraires au péché même, selon ses différentes espèces. Par exemple, réparer les effets de la calomnie par le rétablissement de l'honneur. Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire que le pécheur fasse des efforts dont il n'y a que la vraie pénitence, qu'une pénitence surnaturelle qui soit capable. Car sans cette pénitence surnaturelle, comment un riche pourra-t-il jamais se résoudre à se dépouiller pour rendre un bien qu'il a injustement acquis? Fruits proportionnés, à quoi? à l'offense. On ne répare pas l'injustice par

l'aumône, ni la médisance par la prière. Fruits nécessaires : en vain imaginerons-nous des tempéraments; il en faut toujours revenir à la décision de saint Augustin : *Le péché n'est point remis, si le dommage n'est réparé*. Fruits certains et non suspects : on ne soupçonnera jamais un pécheur qui veut bien se soumettre à une telle satisfaction, de n'être pas bien converti. Mais quelle est l'illusion ? c'est qu'au lieu de juger de la pénitence par ses fruits, on en veut juger par des pratiques très équivoques, et qui souvent ont plus d'éclat que de solidité. Beaux dehors, mais dehors trompeurs, si d'abord on ne satisfait pas aux devoirs naturels de la charité et de la justice. — Seconde maxime : il ne suffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes, en réparant le scandale. Car le scandale est une partie du péché ; et puisqu'en vous égarant, vous en avez égaré tant d'autres, n'est-il pas de l'ordre que vous tâchiez par votre exemple à les ramener? Mais ce n'est point là comment on raisonne dans le monde; et si quelquefois on consent à faire pénitence et à se convertir, du reste, on veut toujours garder les mêmes apparences du péché, vivre toujours dans le même faste, être toujours des mêmes sociétés. Est-ce ainsi que tant de fameux pénitents, dans l'ancienne loi et dans la loi nouvelle, se sont convertis? Apprenons comme eux à faire cesser, non seulement le mal, mais l'apparence du mal. Ayons là-dessus égard au jugement du monde, qui ne condamne pas seulement le péché, mais les apparences du péché et qui s'en scandalise. S'il nous *paroît* un censeur trop sévère, bénissons Dieu de ce

que le vice n'a pas encore prévalu jusqu'à pouvoir obtenir du monde, que le monde l'approuvât, et reconnoissons notre aveuglement, de ne vouloir pas en croire le monde dans une chose où le jugement même du monde s'accorde si bien avec le jugement et la loi de Dieu. P. 230.

TROISIÈME PARTIE. S'assujettir aux remèdes du péché, troisième caractère de la vraie pénitence. Le péché, surtout quand l'habitude en est formée, est comme une dangereuse maladie, contre laquelle il est nécessaire que la pénitence emploie les plus souverains remèdes. Deux sortes de remèdes : 1. les uns pour nous garantir du péché ; 2. les autres pour punir le péché. — 1. Remèdes préservatifs et propres à nous garantir du péché. Il n'y a personne qui, par les différentes épreuves qu'il en a faites, n'ait connu ou du moins ne puisse connoître ce qui seroit capable de le préserver du péché, et de le maintenir dans l'ordre. Or, la preuve convaincante d'une sincère conversion, est de prendre ces moyens. Vous avez souvent éprouvé que le plus puissant préservatif contre la cupidité et l'amour du plaisir qui vous domine, est l'occupation et le travail ; occupez-vous, et fuyez l'oisiveté. Vous savez que la fréquente confession seroit un secours prompt et presque toujours immanquable contre les tentations qui vous attaquent, et vous n'ignorez pas quel besoin vous auriez d'un directeur sage et ferme : mais parce que la confession vous gêne, vous n'approchez du saint tribunal que très rarement. Peut-on présumer alors que votre pénitence ait été de bonne foi? Que ne fait-on pas tous *les jours* pour la guérison du corps? pour-

quoi ne le faites-vous pas pour la guérison de votre ame ? — 2. Remèdes, pour ainsi dire, correctifs et propres à punir le péché. Si le châtiment, un châtiment volontaire et rigoureux, suivoit de près le péché, il n'y a point de passion ni d'habitude qu'on ne déracinât. Ce n'est pas à dire que la pénitence soit une vertu servile; car on peut se punir par amour et par zèle de sa perfection. Ainsi quand l'Église autrefois punissoit par des peines canoniques chaque espèce de péché, elle ne croyoit pas ôter par là aux fidèles cet esprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grâce. L'innocence florissoit alors, et la pénitence étoit exemplaire, parce que le péché n'étoit point impuni. Mais aujourd'hui l'on en veut être quitte à moins de frais, et de là l'inondation de tous les vices. — Faisons maintenant ce que l'Église faisoit dans ces premiers siècles. Le droit de Dieu est toujours le même, et nous avons toujours la même obligation de satisfaire à sa justice. N'attendons pas qu'il nous punisse lui-même. Si ceux qu'il a commis pour être les médecins de nos ames sont trop indulgents, suppléons à leur indulgence par notre sévérité. Appliquons aux maux spirituels de nos ames des remèdes spécifiques. En un mot, convertissons-nous à Dieu de bonne foi, et Dieu se convertira à nous. P. 247.

SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

SUJET. *L'Ange leur dit : ne craignez point ; car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est Jésus-Christ.*

L'ange parloit à des pasteurs, c'est-à-dire à des hommes simples et pauvres. Qu'auroient-ils pu craindre dans un mystère où le Sauveur du monde venoit honorer leur condition, par le choix qu'il faisoit de leur pauvreté ? Mais moi je parle au milieu de la cour, et à des auditeurs pour qui je ne sais si cette naissance doit être un sujet de consolation. Leur dirai-je : Ne craignez point ? leur dirai-je : Craignez ? Je leur dirai l'un et l'autre dans ce discours, parce que la nouvelle que je leur annonce est tout à la fois pour eux un sujet de crainte et un sujet de joie.

DIVISION. Jésus-Christ a paru dans le monde, pour être et la ruine des uns, et la résurrection des autres. Sa naissance doit donc être aussi tout à la fois, et un sujet de crainte et un sujet de joie. Crainte et joie, deux sentiments exprimés dans ces paroles du Prophète : *Servez le Seigneur, et réjouissez-vous en lui avec tremblement.* Êtes-vous de ces mondains qui, aveuglés par le dieu du siècle, quittent la voie du *salut pour suivre* la voie du monde ? craignez, parce

que ce mystère va vous découvrir des vérités bien affligeantes : 1re partie. Êtes-vous de ces chrétiens fidèles qui cherchent Dieu en esprit et en vérité? consolez-vous, parce que ce mystère vous découvrira des trésors infinis de grâce et de miséricorde : 2e partie. P. 265.

Première partie. Mystère de crainte : pourquoi? parce que ce sauveur qui vous est né, n'est peut-être pour vous rien moins qu'un sauveur? et cela par les fausses idées que vous vous en formez, et par l'abus que vous faites de sa miséricorde. 1. Vous voulez qu'il vous sauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. 2. Vous voulez qu'il vous sauve, mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien. 3. Vous voulez qu'il vous sauve, mais vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis. Trois contradictions qui portent avec elles leur condamnation, et qui doivent bien vous faire trembler. — 1. Vous voulez que ce Dieu-Homme vous sauve, mais vous ne voulez pas qu'il vous délivre de vos péchés : première contradiction. Car il n'est sauveur que pour vous affranchir de la servitude du péché, selon la parole de l'ange à Joseph : *Vous l'appellerez Jésus, parce qu'il délivrera son peuple de ses péchés*. L'ange ne dit pas : il délivrera son peuple des calamités temporelles qui l'affligent, mais de ses péchés, c'est-à-dire des vices, des passions, des habitudes dont il est esclave. Or est-ce ainsi que vous l'entendez? de quelle passion, de quelle inclination vicieuse ce sauveur vous a-t-il délivrés, et avez-vous voulu qu'il vous délivrât. Il n'est donc pas plus votre sauveur, que s'il n'étoit pas né pour vous. Vous plai-

gnons les Juifs de ce que le sauveur étant né au milieu d'eux, ils ont néanmoins perdu tout le fruit de ce bienfait inestimable. Et pourquoi l'ont-ils perdu? parce qu'ils se sont figuré un autre sauveur que celui qui leur étoit promis. Sans penser qu'il devoit être le libérateur de leurs ames, ils ne l'ont regardé que comme le restaurateur du royaume d'Israël; et par là, dit saint Augustin, ils ont été frustrés, et des biens éternels qu'ils ne cherchoient pas, et des biens temporels qu'ils attendoient. Tel est notre malheur. Nous invoquons Jésus-Christ comme sauveur, mais nous l'invoquons dans le même esprit que le juif réprouvé l'invoqueroit. Nous l'invoquons pour les biens de cette vie, mais avec une indifférence entière pour les biens de l'autre. Sommes-nous dans l'adversité? c'est alors que nous avons recours à lui. Mais sommes-nous dans l'état du péché? nous ne nous souvenons plus qu'il y ait un sauveur tout puissant pour nous en faire sortir. — 2. Notre aveuglement va encore plus loin. Nous voulons que ce Dieu-Homme nous sauve, mais sans qu'il nous en coûte rien: seconde contradiction. Car il n'est notre sauveur qu'à condition que nous nous sauverons nous-mêmes avec lui et par lui. Comme sauveur, il a souffert, il a prié, il s'est livré pour nous: mais sans préjudice de ce que nous devons faire nous-mêmes et pour nous-mêmes; en sorte que tout sauveur qu'il est, il consent que nous périssions, plutôt que de nous sauver de cette rédemption gratuite telle que nous l'imaginons. Il faut donc que nous accomplissions, comme l'Apôtre, dans notre chair, ce *qui a manqué aux souffrances de la chair innocente et*

virginale de Jésus-Christ. Mais c'est ce que vous ne voulez pas. Vous voulez le salut, mais sans l'acheter; et tant que vous vous en tenez-là, Dieu m'ordonne de vous déclarer que ce salut n'est point pour vous. — 3. Enfin vous voulez que ce Dieu-Homme vous sauve, mais par d'autres moyens que ceux qu'il a choisis : troisième contradiction. Haine du monde, détachement du monde, renoncement au monde, voilà les moyens qu'il nous a marqués : mais vous en voudriez de plus conformes à vos idées et à votre goût. Or ces moyens conformes à votre goût et à vos idées ne vous sauveront jamais : et c'est ce qui vous doit saisir de frayeur. Pour mieux sentir ce terrible mystère, faisons une supposition. Si Dieu vous avoit envoyé un sauveur né dans l'opulence et dans la grandeur, et qui vous eût apporté un évangile favorable à la cupidité et aux sens, qu'auriez-vous à changer dans vos sentiments et dans votre conduite pour vous y accommoder? Ne pourrois-je pas vous dire alors : *Ne craignez point : car je vous annonce une heureuse nouvelle* : et quoi? c'est qu'il vous est né un sauveur selon vos désirs. Mais puisque ce sauveur envoyé de Dieu vous est venu prêcher un évangile directement opposé, n'ai-je donc pas droit aussi de vous dire par une règle toute contraire : tremblez. P. 266.

Deuxième partie. Mystère de consolation. Quoique Dieu ne fasse acception de personne, il est néanmoins vrai que la prédilection de Dieu dans l'ordre de la grâce a toujours paru être pour les pauvres et pour les petits. Ce fut d'abord à des bergers qu'il se fit connoître; et c'est ce qui devroit

affliger et désoler les riches et les grands du monde, si ce même mystère ne nous découvroit pas d'ailleurs pour les grands et pour les riches trois sujets de consolation. 1. Quelque éloignés que vous paroissiez être du royaume de Dieu, riches et grands, Jésus-Christ ne vous rebute point. 2. Sans cesser d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une sainte ressemblance. 3. Vous pouvez vous servir de votre opulence même et de vos richesses comme d'autant de moyens pour l'honorer. — 1. Ce Dieu naissant dans la bassesse et l'humiliation, ne rejette point toutefois la grandeur: premier sujet de consolation. Exemple des mages qu'il appelle à son berceau. En quoi il a plus fait encore, ce semble, pour les grands que pour les petits: car, selon la remarque de saint Chrysostôme, pour attirer à lui des grands et des sages du siècle, il falloit une grâce et une vocation beaucoup plus forte. Après cela, ne vous plaignez plus, grands du monde, que votre Dieu réprouve votre condition. Il en réprouve les abus, mais sans la réprouver elle-même. — 2. Sans cesser d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous de vous rendre semblables à Jésus-Christ naissant : second sujet de consolation. Car vous pouvez être grands et humbles de cœur, riches et pauvres de cœur. Par là même vous avez encore l'avantage de pouvoir être plus conformes que les autres, à ce modèle des prédestinés. Et en effet, le caractère de ce sauveur n'est pas précisément d'être pauvre et humble; mais d'être grand et humble, riche et pauvre tout à la fois : et voilà ce qu'il n'appartient qu'aux grands et aux riches de pouvoir

parfaitement imiter. Aussi, quels sont ces mages qu'il attire à sa crèche? des grands qui semblent n'être grands que pour faire paroître dans leur conduite une humilité plus profonde et une obéissance plus exacte; des riches qui se font un mérite de renoncer à leurs trésors, et de les apporter à ses pieds. — 3. Enfin, vous pouvez vous servir de votre grandeur même et de vos richesses, comme d'autant de moyens pour rendre à ce Dieu naissant le double tribut qu'il attend de vous : troisième sujet de consolation. 1. En qualité de Dieu humble, il veut être glorifié. 2. En qualité de Dieu pauvre, il veut être assisté. Or rien ne l'honore plus que les hommages des grands, et plus vous êtes riches, plus vous êtes en état de l'assister, non plus dans lui-même, mais dans ses membres, qui sont les pauvres. Dès là votre grandeur et votre abondance sanctifiées, bien loin d'être des obstacles à votre salut, en deviendront le gage et le prix. — Compliment au roi. P. 283.

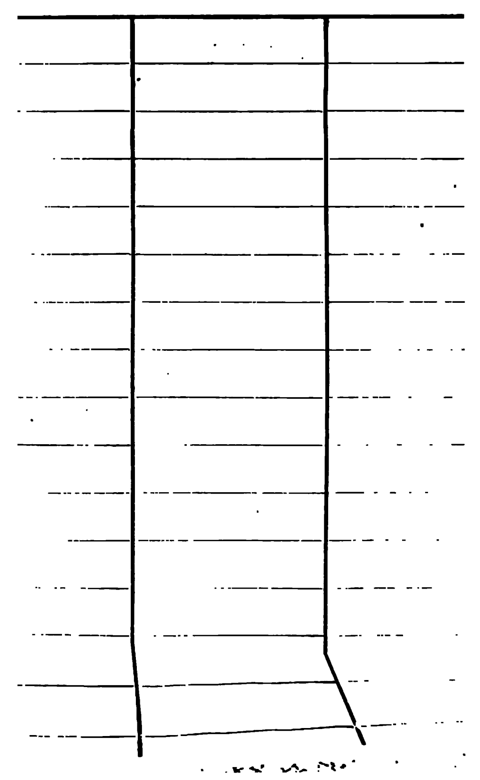
FIN DU SECOND VOLUME.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DEUXIÈME AVENT.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



[illegible]

